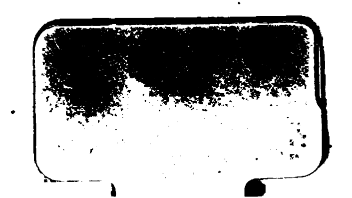





PANSHANGER

CELENIE,
HISTOIRE
ALLEGORIQUE.

*Par Madame L***.*

NOUVELLE EDITION
augmentée de la ſuite & concluſion
de cette Hiſtoire.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez D'HONDT, Libraire.

M. DCC. XXXVIII.



VERS A MADAME L***, SUR SON OUVRAGE DE CELENIE.

Par Mr. l'Abbé DE ***.



Pollon & l'Amour se disputoient ensemble
La gloire d'avoir fait Iris.
L'Amour disoit : la Belle me ressemble,
A ses yeux près, qui sont ceux de Cypris.
Apollon répondoit au Maître de Cythere,
De Celenie elle est la mere,
Iris en la formant me reconnut pour pere.

Vénus voyant ces deux Rivaux aigris,
Dit, pour terminer la querelle,
Apollon fit l'Auteur, & l'Amour fit la Belle.

AUTRES.

Par Monsieur DE B***.

QU'on lise Celenie, & que l'on vous observe,
Aux transports éclatans d'une agréable Verve,
A voir regner chez vous l'esprit & la beauté,
Ne penseroit-on pas que Vénus & Minerve
Ne font toutes les deux qu'une Divinité?

PREFACE.

PREFACE.

CE n'eſt point pour demander grace, ni pour m'applaudir que je fais une Préface ; c'eſt pour donner une explication ſur l'origine de Celenie.

Celenie eſt un Etre formé par mon imagination ; & ſon Hiſtoire eſt un Roman que j'ai eu ſoin d'orner de beaucoup de verités. Ceux qui aiment la grandeur, me blâmeront de ce que je n'ai fait mon Heroïne qu'une bâtarde, tandis que je pouvois la faire deſcendre d'une Illuſtre Maiſon. Je leur répondrai que je n'ai aucune diſpoſition à être Généalogiſte ; & que j'ai craint l'embarras d'avoir affaire à toute une Famille. On ne pourra nier que ma Celenie n'ait des ſentimens. Il y a des Filles légitimes qui ne penſent pas ſi bien. Je ne puis trop décider à l'égard des penſées, ſi j'ai couru,

pour ainsi dire, après elles, ou si ce sont elles qui ont couru après moi. La métamorphose de Celenie en Chienne est un endroit critique. Pour justifier mon idée, je renvoye mes Censeurs à des Auteurs anciens qui n'ont pas dédaigné de prendre ce détour.





HSTOIRE DE CELENIE

PREMIERE PARTIE.

UNE de mes Parentes qui demeuroit à Lyon, m'engagea d'y aller paſſer quelque tems ; j'entrepris ce voyage, & j'eus tout ſujet d'en être ſatisfaite. Je ne dirai rien de cette Ville, on ſçait qu'elle eſt belle, & que les Societés y ſont très-agréables. Je n'y reſtai cependant qu'un mois ; & ayant deſſein de revenir à Paris, je fis arrêter des places à la Diligence, pour moi & deux Do-

meſtiques. Le jour de mon départ, ma Parente, & quelques-unes de ſes amies me conduiſirent à cette Voiture ; elles furent frappées comme moi, de la beauté d'une Demoiſelle, auprès de laquelle je pris place. Elle étoit grande, bien faite ; elle paroiſſoit avoir vingt-cinq ans ; ſes traits étoient réguliers ; ſes cheveux d'une couleur cendrée ; ſes yeux étoient noirs, & avoient une certaine douceur mêlée de vivacité, qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ; ſon teint étoit parfaitement beau : il reſtoit à ſçavoir ſi elle avoit de belles dents, nous ne fûmes pas long-tems à nous appercevoir qu'elle les avoit charmantes. Je reçûs les adieux de ma compagnie, qui me félicita de me trouver avec une auſſi aimable perſonne. Il y avoit encore dans la Voiture un vieil Officier, un Abbé, un Marchand & ſa femme ; depuis le moment de notre départ, juſques à la dînée, perſonne ne parla ; l'Abbé tira un Livre de ſa poche, que je

crus être son Breviaire ; l'Officier & le Marchand s'endormirent, & ma voisine me parut si rêveuse, que je ne voulus pas la distraire de ses pensées.

Etant arrivés à la dînée, on commença à parler en bûvant, & les santés se portoient quand on avoit commencé à boire : pour ne pas manquer à la politesse, il falloit retirer aussitôt son verre de sa bouche, pour faire ses remerciemens.

Nous étant remis en chemin, chacun dit le motif de son voyage ; l'Abbé alloit à la Cour pour obtenir un Benefice ; l'Officier y alloit aussi, pour demander une Pension ; ma Voisine dit qu'elle étoit de Basse-Normandie, & qu'elle alloit à Paris pour terminer une affaire dont dépendoit tout le bonheur de sa vie, mais qu'elle ne pouvoit s'expliquer davantage : Pour moi, je dis que Paris étoit mon séjour ordinaire, & que cette raison suffisoit pour y retourner. La conversation ne fut pas

trop intereſſante pendant le chemin. Le vieil Officier nous conta le ſoir à table, qu'il s'étoit trouvé à plus de trente Batailles; j'eus de la peine à le croire, ſon accent m'étoit ſuſpect, il parloit le plus pur Gaſcon du monde. La Marchande lui dit, c'eſt peu de trente Batailles pour un homme de votre âge, vous en avez donc bien manqué? L'Officier piqué, lui repartit, qu'elle étoit trop difficile en fait de Bravoure, & que c'étoit les Romans qui lui avoient gâté le goût, & diminué l'eſtime qu'elle devoit avoir pour les vrais Guerriers. Je ne lis point de Romans; dit-elle, je me borne à mes Livres de compte; lorſque je parle ainſi, c'eſt que je ſçai que l'on peut faire mieux: ſi les Femmes alloient à la guerre, je ſens par moi-même, qu'elles montreroient plus de courage que les Hommes. Je le crois, reprit l'Officier, je ſerois curieux de voir une Armée de Femmes; elles pourroient remporter la victoire, au cas qu'elles fuſſent mon-

tées ſur des ânes : les Femmes ne cedent jamais dans les diſputes, & les ânes ne reculent point ; ces deux choſes ſont eſſentielles pour avoir l'avantage dans un combat.

La converſation ne roula pendant le ſouper que ſur les armes. Ma voiſine me pria de la laiſſer coucher dans la chambre que j'avois choiſie; j'y conſentis, parce que j'avois envie de ſçavoir qui elle étoit. Nous nous retirâmes toutes deux, & après avoir fermé les portes, je lui dis : c'eſt une choſe mal ſaine de ſe coucher auſſitôt qu'on a ſoupé ; ſi vous m'en croyez, nous parlerons de notre pays ; ſi je ne ſuis pas du vôtre, je n'en ſuis pas éloignée, puiſque je ſuis de Normandie. Votre belle phiſionomie me rend curieuſe de ſçavoir qui vous êtes, & qui ſont les perſonnes qui ont le bonheur de vous appartenir.

Je conſens, repartit-elle, à vous apprendre qui je ſuis ; je ne vous cacherai point mes avantures, elles ſont

ſingulieres ; je voudrois pouvoir les écrire, mais il faudroit pour cela que je fuſſe capable d'application. Vous n'avez pas fait une mauvaiſe rencontre, lui dis-je, je vous offre ma plume, j'ai tout le tems d'écrire, apprenez-moi vos avantures, & vous verrez ſi j'ai bonne mémoire : elle approuva ma propoſition, & commença ainſi.

Je ſuis née dans la Baſſe-Normandie, diſpenſez-moi de vous dire dans quelle Ville ; je n'ai jamais connu mon pere ; à l'égard de ma mere, je ne l'ai connuë que par ſoupçon. Sortie à l'âge de quatre ans des bras d'une Païſanne, j'ai été remiſe dans ceux d'une Demoiſelle nommée Clarice, que l'on me dit que je devois appeller ma Maraine, & qui me parla ainſi : Soyez ſage, ma chere Celenie, vous n'avez aucuns parens qui puiſſe avoir ſoin de vous, & ce n'eſt que par bonté que je vous reçois chez moi. Après ce diſcours, elle appella une vieille femme qu'el-

le nommoit Mignone, quoiqu'elle fût d'une grosseur prodigieuse: Voilà, lui dit-elle, l'enfant que vous devez gouverner. Je ne sçai quel instinct me fit prévoir tous les malheurs que cette Vieille m'a causés; mais je frémis en la regardant, & poussai des cris qu'elle fit cesser en me donnant un soufflet.

Je passai sous les yeux de cette Gouvernante des jours fort malheureux; je ne voyois point ma Maraine, parce qu'elle veilloit la nuit & dormoit le jour: cependant rien n'étoit épargné pour mon éducation. J'avois plusieurs Maîtres, & j'apprenois en même tems à lire, à écrire, à chanter, à danser, & cela souvent en présence de ma Gouvernante, qui ne m'applaudissoit jamais; elle étoit ingénieuse à me trouver des mortifications, qu'elle joignoit à un jeûne presque continuel, ce qui me fit tomber dans un état pitoyable. Il est bon que vous sçachiez quels étoient alors mes sentimens.

Malgré les contrarietés que j'éprouvois, j'étois d'une ambition demesurée, & si je ne me trouvois pas belle, j'esperois la devenir, si mon malheur pouvoit cesser. Je courois souvent au miroir, contempler des traits, qui dans la suite n'ont point été indifferens; pour me distraire de mes chagrins, je m'appliquai à la lecture, c'étoit la seule consolation que j'avois; cela me faisoit oublier pour quelques momens la mauvaise humeur de ma Gouvernante, qui augmentoit d'aversion pour moi, à proportion que je grandissois: enfin, mon sort changea tout d'un coup; cette Vieille tomba malade, & ce fut avec des transports de joye, que je m'en vis pour quelque tems délivrée: j'avois alors treize ans.

Clarice eut l'attention de changer sa maniere de vivre, afin d'avoir les yeux sur moi; ma douceur m'attira son amitié, je fis des progrès de toute maniere: Tandis que ma Vieille Bonne perdoit son embonpoint, j'en

augmentois, ce qui m'alloit le mieux du monde, & ce qui fit qu'au bout de six mois, je passai pour la plus jolie fille de la Ville. Ma Maraine me menoit avec elle dans des maisons où l'on joüoit au Pharaon; j'y faisois autant de conquêtes, qu'elle de parolis : quelques-unes de ses amies lui conseillerent de donner à joüer chez elle, la chose étoit fort en usage dans la Ville.. Une nombreuse compagnie s'y rendit; je fus ravie de voir tant de monde, ou plûtôt tant d'adorateurs. Le premier qui me parla d'amour, fut un Gentilhomme qui faisoit le bel esprit; il m'apportoit tous les jours des Elegies d'Ovide, qu'il disoit être de sa composition; je ne me donnai pas la peine de lui reprocher la grossiereté de son vol, & il ne dut qu'à mon mépris & à mon silence, la flatteuse idée de passer pour Poëte.

Un des amis de Clarice lui presenta un jeune homme que je crûs être l'écüeil de ma liberté : Qu'il

me parut aimable! Je n'avois encore vû perſonne vêtu ſi galamment; ſon habit étoit de Gros-de-Tours, gris de perle, doublé de couleur de roſe, les revers de ſes manches & ſa veſte étoient d'étoffe d'argent, à fond couleur de roſe; la dragonne de ſon épée & ſon plumet, étoient de la même couleur : je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Pendant quatre ou cinq jours, j'en perdis le repos & l'apétit; j'allois reprendre ma maigreur paſſée, lorſqu'heureuſement je le vis vêtu d'une autre maniere : je ſentis dans ce moment expirer toute ma tendreſſe; je lui trouvai un mérite très-médiocre; & après quelques réfléxions, je conclus en moi-même, que j'avois une paſſion décidée pour le couleur de roſe.

Clarice ne fut pas malheureuſe au jeu; ſa Banque augmenta de deux mille écus; elle avoit encore l'agrément d'avoir chez elle la meilleure compagnie de la Ville. Je ne ſçai quelle favorable idée lui vint dans

l'esprit, un jour elle me dit : Celenie, seriez-vous bien aise de voir Paris ? J'en serois enchantée, lui répondis-je. Faites donc des vœux, dit-elle, pour que votre Bonne revienne en santé, sans quoi je ne puis entreprendre ce voyage.

Depuis qu'on m'avoit donné l'esperance de voir Paris, je ne regardois plus de bon œil ma petite Cour; les loüanges que l'on me donnoit, me sembloient fades; enfin, au commencement de l'hyver, Mignone revint en santé, j'en eus un plaisir extrême, Clarice me tint parole. Nous partîmes dans une Chaise de poste, escortées seulement d'un Laquais; nous arrivâmes à Paris, & nous allâmes loger dans un Hôtel garni. Ma Maraine qui aimoit toujours le jeu, renouvella connoissance avec ses anciennes amies; chez qui elle alloit joüer; je m'étois attenduë à voir meilleure compagnie, celle où je me trouvois me faisoit regretter la Province. Le Vieillard qui étoit

chez ces Joüeuſes, vint me dire à l'oreille : A quoi penſe votre Maraine, de vous amener dans ce tripot, tandis qu'il y a de bonnes maiſons où on lui feroit des avantages au jeu ? Demandez-lui pour moi la permiſſion d'aller chez elle ; dans les endroits où je la conduirai, vous y verrez de très-beau monde.

Etant de retour au logis, je dis à Clarice ce que cet homme m'avoit dit ; elle me répondit que c'étoit un radoteur, qui n'avoit d'autre occupation que de débaucher les Joüeurs, pour les mener dans des maiſons qui étoient plus mauvaiſes que celles qu'il leur faiſoit quitter.

Dans l'Hôtel où nous logions, il y avoit pluſieurs Etrangers, & un, ſurtout, qui faiſoit une très-belle figure: Il vint nous rendre viſite, & ne manqua pas de devenir amoureux de moi. Il me demanda en mariage à Clarice, qui lui dit que je n'étois pas aſſez riche pour un Seigneur comme lui ; l'Etranger lui repartit

qu'il ne me falloit rien, & qu'il avoit assez de bien pour nous deux. Voyez, ajouta-t-il, ce lingot d'or, c'est moi qui l'ai fait. Quoi! lui-dit Clarice, vous avez donc trouvé la Pierre philosophale? Non pas tout-à-fait, dit-il; mais j'ai trouvé la Multiplication, & je n'y travaille que lorsque j'ai besoin d'argent; en mettant dans le creuset cent loüis, j'ai le secret d'augmenter mon or pour la valeur de deux cens; il ne tiendra qu'à vous, en m'accordant Celenie, d'avoir le même avantage, je vous apprendrai mon secret, dès ce soir je travaillerai à multiplier mes especes: voyez si vous voulez être de moitié dans le profit. Volontiers, répondit Clarice, & voilà cinquante loüis. Ils vous en rapporteront cent dans deux jours, dit-il, en les prenant: Il la quitta aussitôt pour aller travailler. J'étois dans une chambre voisine, d'où j'avois écouté la conversation; Clarice m'appella pour me conter l'effet de sa crédulité. Je sçai tout,

lui dis-je, je ſouhaite que vous n'en ſoyiez pas la dupe : elle me gronda de ma défiance, & m'ordonna de recevoir poliment l'Etranger qui me faiſoit plus d'honneur que je ne méritois.

Il vint nous voir le lendemain, & dit tout bas à Clarice, tout va bien ; elle nous laiſſa ſeuls quelques momens ; il prit ce tems pour exagerer la violence de ſa paſſion ; il me dit qu'il alloit trouver la Fixation, & qu'il ſouhaiteroit, après, être avec moi dans quelque charmante ſolitude ; qu'il ne pouvoit pas manquer de me rendre heureuſe ; que le Soleil étoit l'aſtre dont il tiroit ſon bonheur. Ne ſeroit-ce point plûtôt de la Lune, Monſieur ? lui dis-je en riant : ſes yeux égarés, & ſes propos, me le firent juger l'homme du monde le plus extravagant. Clarice revint, il nous quitta, en diſant que le lendemain il viendroit s'acquitter de ſa parole. Deux jours ſe paſſerent ſans qu'il parut ; ma Maraine commença

à s'inquiéter, elle envoya à son appartement pour en apprendre des nouvelles ; on vint lui dire qu'il étoit parti à quatre heures du matin pour aller en Angleterre. Ah le fripon ! s'écria Clarice ; je m'éclatai de rire, ce qu'elle trouva très-mauvais ; elle se mit dans une colere horrible ; elle me dit que je faisois la mauvaise plaisante, que les bonnes intentions qu'elle avoit pour moi lui portoient malheur.

Je fis mon possible pour la calmer, & lui dis qu'il falloit qu'elle pensât que c'étoit une perte qu'elle avoit fait au jeu ; Cependant elle eut la complaisance de me mener au Spectacle & au Bal, où j'eus le plaisir de me voir assez remarquée. Dans le dernier Bal où je fus, une Dame masquée me vint dire qu'un Peintre dessinoit mes traits, & qu'il auroit par ce moyen mon portrait, sans mon consentement ; effectivement, je le vis me regarder avec beaucoup d'attention : Il avoit entendu ce qu'on

m'avoit dit, il s'approcha de moi, & me pria de ne pas trouver mauvais qu'il fît mon Portrait en mignature. On y consentira, lui dit Clarice, aux conditions, que le Portrait qui vous sera payé, restera dans nos mains, & que vous viendrez chez moi la peindre: Pour aller chez vous, Mesdames, repartit-il, je m'en ferai honneur; mais pour recevoir de l'argent, c'est ce que je ne ferai point, parce que je suis Gentilhomme. La Peinture, lui dis-je, est un Art qui ne déroge point. N'importe, dit-il, je vous peindrai gratis, il prit jour pour nous venir voir.

Etant sorties du Bal à sept heures du matin, & rentrant dans notre Hôtel, nous apperçûmes un laquais de l'Etranger aux cinquante loüis; il vint au-devant de nous, & nous dit, que son Maître nous prioit de nous rendre chez lui, qu'il se mouroit, & qu'il avoit une affaire importante à nous communiquer. Allons, dit Clarice, c'est une restitu-

tion

tion; nous montâmes en Carrosse, après avoir fait un long chemin, nous arrêtâmes devant une petite porte; étant montées avec beaucoup de peine à un cinquiéme étage, nous entrâmes dans une chambre parfumée d'une très-mauvaise odeur; l'Etranger étoit au lit dans un équipage à faire peur; un Bonnet de nuit sans coëffe lui couvroit la tête, une grosse Redingotte lui servoit de camisolle, & un Manteau vert lui servoit de couvre-pied. D'abord qu'il nous apperçut, il nous dit: Approchez, Mesdames, je n'ai plus que deux heures à vivre, & je veux effacer de votre esprit les mauvaises idées que vous pouviez avoir de moi. J'ai toujours esperé, lui dit Clarice, que vous me rendriez mon argent. Je fais plus, dit-il, en se tournant vers moi, aimable Celenie, je meurs content, puisque je fais votre fortune: tenez, dit-il, en me presentant un paquet cacheté, vous pourrez dès demain vous servir de cela. Est-ce une Lettre

de change ? repartit Clarice. Vous en ſerez contente ; adieu, Meſdames, je vais m'occuper du ſoin de mon ſalut : il lui prit dans ce moment une convulſion qui lui fit faire des grimaces effroyables, ce qui me fit penſer que la dévotion ne lui étoit pas naturelle.

Etant ſorties de chez lui, Clarice décacheta le paquet avec empreſſement ; elle trouva pluſieurs feüilles remplies d'écriture, & ſur une étoit écrit, *Secret pour changer le Criſtal en Diamant* ; je penſai étouffer pour m'empêcher de rire ; Clarice qui s'apperçut de ma contrainte, me dit : Riez, la choſe eſt plaiſante, je ne me ſuis pas attenduë à quelque choſe de plus ſolide ; cet homme eſt auſſi fol que fripon : reprenez ces papiers, je n'y prétends rien. J'en lus une partie, ils étoient remplis d'un pompeux galimatias ; ma Maraine me les arracha, en diſant : ne nous amuſons point à ces folies, allons plûtôt nous repoſer des fatigues du Bal.

Le Peintre Gentilhomme ne manqua pas de ſe rendre chez nous au jour marqué ; il commença à travailler à mon Portrait, en me contant des avantures que j'avois lûë dans les Nouvelles Eſpagnoles, & qu'il diſoit lui être arrivées ; il avoit une maniere de peindre très-particuliere; lorſqu'il travailloit, il ne me regardoit point, mais en dînant avec moi, il conſideroit mes traits, il les attrapa aſſez bien. Ce Peintre déſintereſſé, emprunta à Clarice une trentaine de piſtoles qu'il promit lui rendre ; il fut plus d'un mois à me peindre, & ma reſſemblance étoit preſque parfaite, lorſqu'il me fit une declaration d'amour que je reçus ſi mal, qu'il en pleura ſur ſa peinture; les traits de mon Portrait en furent entierement effacés. Je fûs dans une colere horrible, j'appellai Clarice : venez voir, lui dis-je, le chef-d'œuvre de Monſieur : elle fut encore plus fâchée que moi; elle le pria de lui rendre ſon argent, & de ne plus revenir ; il s'en

tint à la derniere propoſition, nous ne l'avons point vû depuis.

Le tems où nous devions retourner en Province arriva ; je tombai dans une mélancolie extrême : ma Maraine qui s'en apperçut, me dit : Vous êtes fâchée de quitter Paris ? Il eſt vrai, lui répondis-je, quoiqu'il ne m'ait pas été auſſi favorable que je l'avois eſperé. Que pouviez-vous prétendre, reprit-elle, ſans biens & ſans naiſſance? Je conviens que vous êtes jolie ; cet avantage auroit pû vous donner des Amans, mais point de Mari ; nous ne ſommes plus dans l'heureux tems où les Hommes ſe faiſoient un plaiſir de faire la fortune à une aimable perſonne : lorſqu'une Belle n'eſt point riche, on ne lui croit point de vertu. Ce fut en ces termes que Clarice me parla lorſque nous quittâmes Paris ; tandis que ma vieille Gouvernante m'attendoit de pied ferme, & ſe promettoit de me faire toutes les noirceurs imaginables. Clarice fit annoncer ſon retour

à ſes amis & amies ; ils vinrent nous voir, moins par amitié que par curioſité. Je reçûs beaucoup de complimens ſur le bon air que j'avois pris à Paris, l'on me trouvoit grandie & embellie : ces loüanges ſe proferoient tout haut ; & tout bas l'on ſe diſoit : elles s'imaginoient faire des merveilles à Paris, c'eſt bien pour une bâtarde que ſont deſtinés les bons partis ! Ces diſcours que j'entendis, me cauſerent une peine extrême ; je n'en marquai aucun reſſentiment à ma Maraine, de peur de la chagriner.

Il arriva des Comediens dans la Ville : La premiere fois qu'ils joüerent, ils repreſenterent Andromaque ; Clarice me permit de les aller voir, & me fit accompagner par une Demoiſelle de mon âge. Je ne ſçai par quelle fatalité je fixai mes regards ſur l'Acteur qui repreſentoit Oreſte, mais je ne pûs les détourner de deſſus lui : Il me parut charmant ; il étoit extrêmement bien fait, il avoit les

cheveux blonds, les yeux bleux, grands & passionnés; le son de sa voix étoit noble, gracieux, & alloit jusqu'au cœur. Comme j'étois fort près du Theâtre, je m'apperçûs qu'il me regardoit souvent, j'en ressentis un vrai plaisir. Je rougissois de cette passion naissante, lorsque le Spectacle fut interrompu par une vieille femme, qui sortant des coulisses, vint gronder l'Actrice qui faisoit Hermione; elle lui dit: vous n'êtes qu'une bête, vous n'avez ni goût ni sentimens. Quoi! ne pourrez-vous jamais vous résoudre à tourner le dos avec grace à votre Prince? cependant je vous l'ai recommandé cent fois, & je vous ai fait voir comment cela se fait à Paris. Nombre d'éclats de rire & de battemens de mains l'empêcherent de poursuivre; elle se retira fort irritée contre l'Actrice qui étoit sa fille, & contre ceux qui prenoient la liberté de la siffler. La Tragedie fut suivie d'une petite Piéce, où le bel Acteur fut également

applaudi; il chanta plusieurs Vaudevilles, & fit entendre la plus belle voix du monde. Je sortis de la Comedie sans dire une parole à ma Compagne, & je répondis tout de travers aux questions que l'on me fit; je ne pouvois penser à autre chose qu'au charmant Acteur qui m'avoit fait tant d'impression: je dormis peu la nuit; & j'en étois si occupée, qu'à deux heures après midi, je n'avois pas encore pensé à sortir de mon lit. Ma Gouvernante vint dans ma chambre, & me dit: Avez-vous le teint frais? Vous faites comme de certaines Dames, qui se levent quand les autres sont aux trois quarts de leurs journées. Laissez-moi, lui dis-je, je suis malade; elle s'approcha, & me tâtant le poulx: Oüi vraiment, dit-elle, vous avez la fiévre, & je m'en apperçois encore à votre visage enflâmé; elle sortit brusquement. Clarice parut un instant après, qui me dit: l'on vous trouve très-mal. Je me porte à merveille, lui dis-je

en riant, & c'est pour excuser ma paresse, que j'ai feint d'être malade. Je me préparois à me lever, lorsque Mignone entra avec un Medecin & un Chirurgien ; le Medecin après m'avoir tâté le poulx, secoüa plusieurs fois la tête, & dit : faites saigner sans differer cette Demoiselle, plûtôt deux fois qu'une, ou je ne réponds pas qu'elle soit demain en vie. Je ne veux point être saignée, lui dis-je, je n'ai besoin à present que de dîner. Remarquez-vous, ajouta-t-il ; comme elle est rouge, & comme elle a les yeux clairs ? Il y a tout à craindre pour le pourpre, ou pour la petite verolle. Ma Gouvernante, pendant ce discours, apprêtoit ce qu'il falloit pour me saigner; le Chirurgien me prit le bras, je le repoussai rudement : il y a un peu de transport, dit-il au Medecin ; Clarice, avec les larmes aux yeux me dit : laissez-vous saigner, ma chere enfant, cela vous fera du bien. Elle sortit de ma chambre. Le Chirurgien s'approchant en-

core,

core, je voulus m'habiller, & sortir de mon lit, mais il se jetta sur moi; je me défendis de toutes mes forces, le Medecin & ma Gouvernante lui aiderent; un des Laquais de Clarice accourut à mes cris, on lui ordonna de tenir la lumiere: enfin, on me tira trois palettes de sang, dans lequel je mêlai mes larmes: Est-il rien de plus douloureux, disois-je, que d'être entre les mains des Medecins malgré soi? sur-tout quand on se porte bien! Celui qui étoit auprès de moi ordonna encore une saignée pour le soir, & recommanda que mes boüillons fussent très-legers. Je me désesperois d'une avanture si ridicule; & faisant réfléxion en moi-même, je me representai l'extravagance de ma passion pour un Comedien; je mérite, disois-je, qu'on me traite en folle, puisque je pense de même. Je pris la résolution de ne plus retourner à la Comedie, & de fuïr les regards d'un homme qui causoit mon malheur.

Cependant la ſaignée qu'on m'avoit promiſe me rendoit inconſolable; je ſongeai à l'éviter; je fis ſemblant de dormir, & ma Gouvernante me laiſſa ſeule. Je profitai de ce moment pour m'habiller le plus promptement qu'il me fut poſſible; je fus aſſez heureuſe pour m'échaper de la maiſon, & me ſauver chez une voiſine; Ayez pitié, lui dis-je, d'une perſonne que l'on veut faire mourir. Parce que j'ai reſtai au lit plus tard qu'à l'ordinaire, on prétend que je ſois malade; on m'a déja ſaignée malgré moi, ce ſoir l'on doit recommencer, & ſans doute que demain on me forcera à prendre l'émetique; faites-moi le plaiſir de me donner à dîner, & permettez-moi de paſſer cette nuit chez vous: elle y conſentit, & je mangeai avec grand apétit. Sur le ſoir, j'entendis la voix de Clarice; je me cachai ſous une table que couvroit un tapis; elle dit à cette Dame: vous me voyez dans une inquiétude extrême, je ne ſçai ce

qu'eſt devenuë ma filleule; admirez la négligence de ſa Gouvernante qui ne l'a point gardée; cette jeune fille qui avoit le tranſport au cerveau, s'eſt ſauvée : hélas! la pauvre enfant, elle eſt peut-être bien près de ſa mort.

Je ſortis de ma cache : Non, ma chere Maraine, lui dis-je, je me porte fort bien; c'eſt une piece que ma Gouvernante me fait; laiſſez-moi paſſer cette nuit chez Madame, & demain je me rendrai chez vous, & n'y porterai point le mauvais air. Clarice qui étoit charmée de me voir, m'embraſſa; elle pria cette voiſine de me garder juſqu'au lendement. Je paſſai la nuit tranquillement; Mignone me vint voir de grand matin, & fut ſurpriſe de me trouver levée; elle avoit l'aîr furieux: Il eſt étonnant, dit-elle, que cette fiévre ſoit paſſée; cela vient de ce que vous êtes plus méchante que le mal; vous pourrez vous ſouvenir du chagrin que vous m'avez cauſé en

vous ſauvant de la maiſon, donnez-vous la peine d'y revenr. Je me mocquai de ſes menaces; je remerciai ma généreuſe voiſine, & la quittai, en m'applaudiſſant d'être échappée au pouvoir dangereux de la Pharmacie. En huit jours j'oubliai le jeune Comedien; je ne me ſouvenois plus même de la ſaignée, lorſque Clarice, qui n'avoit point encore vû le Spectacle, me propoſa de l'y accompagner.

Je rappellai le ferment que j'avois fait, & la priai d'y mener une autre perſonne que moi. Voilà, dit-elle, ce que c'eſt que d'avoir été à Paris, on mépriſe les amuſemens de Province; je vous ordonne d'y venir: il ne fallut pas repliquer. On joüoit la Tragedie de Phédre: la premiere perſonne qui ſe preſenta à mes yeux, fut Florimont (c'eſt le nom de l'Acteur qui m'avoit ſçû plaire) il me prit un battement de cœur, & une émotion que je ne puis vous exprimer; il faiſoit le Rolle d'Hypolite, je le

trouvai encore plus aimable que la premiere fois ; j'en fus charmée dans la déclaration d'amour qu'il fit à Aricie, il me regardoit quelquefois si tendrement, qu'il sembloit s'adresser à moi. Dans le moment je résolus, si je ne pouvois vaincre mon panchant, de le cacher du moins avec un soin extrême.

Comme Florimont sçavoit parfaitement la Musique, plusieurs Dames l'engagerent à apprendre à chanter à leurs filles ; Clarice qui copioit toujours les personnes du bel air, me dit qu'elle le feroit venir pour me fortifier dans la Musique. Je connus le danger d'avoir un pareil Maître ; je craignois de me fortifier en amour ; j'eus assez de pouvoir sur moi pour prier Clarice de ne plus me faire apprendre à chanter : mais elle s'obstina dans son dessein, & j'en ressentis une joye mêlée d'inquiétude. Je vis paroître ce nouveau Maître, il avoit encore meilleur mine n'ayant point ses habits de Heros ;

je changeai plusieurs fois de couleur, & je crus entrevoir beaucoup de trouble dans ses yeux. Il me présenta un Livre; Clarice lui dit que j'avois la voix passablement jolie, & que j'étois assez avancée dans la Musique: Ainsi, dit-il, Mademoiselle chantera à Livre ouvert cette Chanson qui est nouvelle. Clarice m'ordonna de la chanter, ce que je fis en tremblant: En voici les paroles.

Le tendre Amour s'interesse à mes vœux
Je vois la Beauté que j'adore;
Ah! que mon sort seroit heureux,
Si ce Dieu permettoit encore
Qu'en découvrant le secret de mon cœur,
Elle pût approuver l'excès de mon ardeur.

Depuis quand tremblez-vous? me dit Clarice, vous chantiez autrefois avec plus d'assurance. Cet air, reprit Florimont, est difficile; je suis sûr que si Mademoiselle veut le repeter, elle n'y fera aucune faute? Clarice m'en pressa; & je m'en tirai assez bien; un peu de vanité me fit croire

que ces paroles avoient été faites pour moi; j'ai appris depuis que je ne m'étois pas trompée.

Je voyois tous les jours Florimont en presence de ma Maraine, & de ma Gouvernante : pour se dédommager de ce qu'il ne pouvoit me parler, il m'apprenoit beaucoup de Chansons tendres. Un jour il me dit, vous avez la voix belle, mais vous n'avez point le goût du chant; vous ne sentez point ce que vous dites, & même vous ne l'articulez pas distinctement; c'est, repartit Mignone, qu'elle veut faire croire qu'elle a la bouche petite; mais quoiqu'elle ne l'ouvre qu'à moitié, l'on sçait à quoi s'en tenir; elle sortit après ce discours, & nous laissa seuls pour la premiere fois. Florimont à son tour, ne put articuler ce qu'il vouloit me dire; sa voix expiroit sur ses lévres; son embarras m'en dit beaucoup plus que les plus vives expressions. Que l'amour est à craindre lorsqu'il est accompagné de la timidité!

Il fit dans ce moment un si grand progrès dans mon cœur, & s'y grava si profondément, qu'il ne s'effacera jamais: cependant je feignis de ne pas m'apparcevoir de l'embarras de mon Maître, je regardai dans mon Livre, & je m'arrêtai sur un Duo de l'Opera d'Issée qui commence ainsi,

> C'est moi qui vous aime
> Le plus tendrement ;
> Si vous m'aimiez de même,
> Mon sort seroit charmant.

Florimont me pria de le chanter avec lui, ce que je fis : lorsqu'il fut fini, il me dit d'une voix basse, un mortel seroit trop heureux, si quelqu'un aussi parfait que vous chantoit ce Duo avec lui d'après les sentimens du cœur. Mignone revint, ce qui m'empêcha de répondre. Je n'en fus pas fâchée ; je pris même un air froid dont il me parut consterné : il me quitta, & je fus huit jours sans le voir. Lorsqu'il revint, je le trouvai changé, la tristesse étoit peinte sur

ſon viſage; j'en fus ſenſiblement touchée : Clarice lui fit des reproches ſur ce qu'il me négligeoit ; elle le pria à dîner pour le lendemain, ce qu'il accepta après s'en être defendu foiblement.

Il ne manqua pas de s'y rendre ; Clarice avoit invité une grande compagnie ; on fut ſurpris de la politeſſe & de la circonſpection de Florimont : Quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans, il parloit avec toute la juſteſſe poſſible ; il ne ſe faiſoit point prier pour chanter, & ne s'empreſſoit point de le faire, quand on ne l'exigeoit pas : il n'étoit point comme ces hommes de talens, qui parlent ſans ſçavoir ce qu'ils diſent, & qui accompagnent de cent défauts un Art qu'ils ne poſſedent quelquefois que médiocrement.

Plus je voyois ce charmant Maître, & plus je me pardonnois le foible que j'avois pour lui. Ma Maraine prit en lui une confiance extrême : lorſqu'il vint par la ſuite m'appren-

dre à chanter ; on ne fit aucune difficulté de le laiſſer ſeul avec moi ; je m'attendois à voir éclater un amour d'autant plus violent, qu'il avoit été forcé quelque tems de le taire : mais je me trompai. A peine jettoit-il un regard ſur moi, il ne m'apprenoit plus que des Chanſons à boire, ou indifferentes. Je fus vivement piquée de ſon procedé ; & ne ſçachant comment me venger, je lui marquai du dégoût pour la Muſique : j'affectai, un jour, de plaindre les jeunes perſonnes de la dépendance où elles étoient réduites : Qu'elles ſont malheureuſes ! diſois-je, elles ne font jamais que ce qui leur déplaît ; elles ſont forcées de ſuivre le goût des autres, & par conſequent de voir des perſonnes qui leur donnent beaucoup d'ennui ; pour moi, ſi j'étois aſſez heureuſe pour être la maîtreſſe de mes actions, je quitterois tous les Maîtres, je hais les amuſemens dont on me fait un devoir. J'entends ce que cela veut dire,

Mademoiselle, répondit Florimont, vous serez satisfaite, je vous épargnerai la vûë de quelqu'un qui vous est odieux, je ne reviendrai plus; mais du moins, je vous reprocherai votre injustice: J'ai caché avec soin l'amour que j'ai pour vous; j'ai contraint jusqu'à mes regards, & pour prix de mon respect, vous m'accablez de mépris: Adieu, vous apprendrez bientôt, quel sera mon destin. Il prononça ces mots avec un air si desesperé, que j'en frémis; je m'apperçus que je ne l'avois jamais tant aimé, & comme il vouloit sortir, je l'arrêtai, en lui disant: Quel est donc votre dessein? Ah cruelle! dit-il, vous voudriez déja être certaine de ma mort, mais vous n'aurez pas le plaisir d'en sçavoir les circonstances, je quitte dès demain ce funeste pays. Quoi! Florimont, lui dis-je, je souhaiterois votre mort! pouvez-vous le croire, tandis que je suis la personne du monde qui vous veut le plus de bien? Que dites-vous, charmante Celenie?

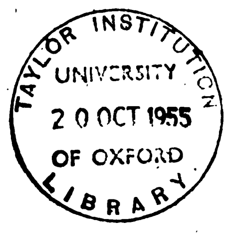
dit-il, en se jettant à mes pieds, vous ne me haïssez donc pas? Quoi! je serois assez heureux pour que vous prissiez quelqu'interêt pour moi? Je n'en prétends que trop, lui repartis-je: mais levez-vous. Il eut de la peine à m'obéir, & ne se leva qu'après avoir baisé plus de cent fois mes mains. Il craignit cependant de se rendre suspect en restant plus longtems; il me quitta avec regret, & me laissa un peu confuse des sentimens que je lui avois fait connoître. Dans ce tems, une parente de Clarice vint passer quelques jours chez elle; ce fut une compagnie bien importune pour moi: elle m'obsedoit sans cesse: je n'eus plus la facilité de parler à mon cher Florimont; & je remarquai qu'il en étoit aussi fâché que moi. Cependant j'eus une consolation: comme elle aimoit infiniment le spectacle, Clarice nous y laissoit aller souvent ensemble, & j'avois le plaisir d'y voir briller ce charmant Acteur.

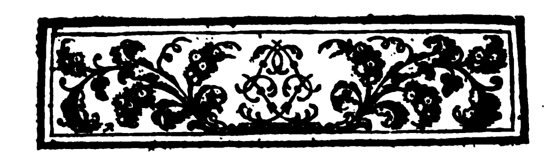
Un ſoir que ma Maraine nous avoit menées ſouper chez une Dame, où nous reſtâmes juſqu'à deux heures après minuit, étant de retour au logis, je rentrai ſeule dans ma chambre ; je commençois à me deshabiller, lorſque je vis paroître Florimont. Repreſentez-vous quelle fut ma ſurpriſe : Vous êtes bien hardi, lui dis-je, d'oſer venir ici la nuit ; ſortez, ou je vais appeller Clarice ; Arrêtez, dit-il, belle Celenie, je vois bien que vous ne me connoiſſez pas ; ne pouvant vous parler depuis quelque-tems, j'ai eu recours à cet expedient ; pardonnez-le à mon amour, & à un amour reſpectueux dont vous n'avez rien à craindre. J'ai voulu vous faire part d'un ſecret qui ne doit pas vous déplaire, ſi vous avez un peu d'amitié pour moi : N'en rougiſſez point, je ne ſuis pas indigne de vos bontés ; & quoique je ne vous paroiſſe qu'un malheureux Comedien, les apparences ſont quelquefois trompeuſes. Quel tems

choisissez-vous pour m'apprendre qui vous êtes? lui dis-je: Et qui suis-je, moi? Une infortunée qui, peut-être, auroit honte de connoître son pere ! A quel danger m'exposez-vous ? & comment est-il possible que vous soyez dans ma chambre à des heures aussi induës? Rassurez-vous, ma chere Celenie, répartit-il, c'est votre Gouvernante, qui sçait mon amour, qui m'y a conduit. Je suis perduë! m'écriai-je; qu'avez-vous fait, malheureux? C'est un piége qu'on nous tend : sortez. Je n'avois pas achevé ces paroles, que je vis paroître Clarice; elle traita Florimont de séducteur, & voulut appeller du monde pour le faire conduire en prison : il prit le parti de füir, & me laissa exposée à la fureur de ma Maraine. Ma Gouvernante vint, qui l'irrita davantage; j'eus beau lui jurer que c'étoit cette Vieille qui avoit introduit Florimont sans ma participation, elle ne daigna pas me croire; je ne fis qu'augmenter la punition qu'elle me destinoit.

La belle Voyageuſe s'arrêta, s'appercevant que je commençois à ceder au ſommeil : Votre repos, dit-elle, eſt trop précieux pour l'interrompre par une Avanture qui ne mérite pas votre attention. Je la trouve ſi intereſſante, lui répondis-je, que je ſerois au déſeſpoir de n'en pas ſçavoir la fin. La ſuite en fut remiſe au lendemain.







HISTOIRE DE CELENIE.

DEUXIE'ME PARTIE.



BELLES, qui voulez conserver la fraîcheur de votre teint, ne passez point les nuits à écouter des Histoires, sur tout lorsque vous serez en voyage. Je m'éveillai au bruit des Postillons qui juroient, & menaçoient que si nous ne paroissions on partiroit sans nous : Celenie étoit aussi paresseuse que moi. Enfin, nous nous levâmes en faisant réflexionn qu'une insomnie continuelle valoit mieux

mieux qu'un ſommeil interrompu ; nous allâmes prendre nos places dans la Voiture, où le ſilence fut obſervé plus exactement que dans un Couvent de Filles. L'Abbé prit ſon Breviaire & lut pendant long-tems ; je m'apperçûs qu'il ſoûrioit : Voilà ce qui s'appellle, lui dis-je, faire ſon devoir avec gaïeté ; vous ne reſſemblez pas à ces Abbés qui diſent leur Breviaire par extrait, & qui s'en font une gêne ; s'appliquer à la Priere avec joye, c'eſt la marque veritable d'un Elû. L'Abbé fit un éclat de rire qui me ſurprit : Je vous eſtime, dit-il, de penſer favorablement de votre prochain ; ce Livre que vous voyez n'eſt point un Bréviaire, mais un Livre latin qui renferme pluſieurs Hiſtoires très-curieuſes. Voudriez-vous, lui dis-je, m'expliquer celle que vous liſiez lorſque je vous ai interrompu ? Volontiers, reprit-il ; elle pourra vous amuſer, la voici.

Dans les premieres années de Rome, les jeunes gens accompa-

gnoient leur Pere au Sénat ; & avoient droit d'y parler, mais on les engageoit par ſerment à ne point reveler les Affaires que l'on y traitoit.

Un des Senateurs y fut accompagné un jour par ſon fils, qui n'y avoit point encore été ; ce jeune homme de retour auprès de ſa Mere, en fut vivement ſollicité pour declarer ce qui avoit été propoſé au Sénat ; il refuſa de la ſatisfaire ; elle employa tant de prieres & de menaces, qu'elle l'obligea à lui faire une fauſſe confidence : Puiſque vous m'ordonnez, dit-il, de manquer au ſerment que j'ai fait, je vais riſquer de me perdre, à moins que vous n'ayiez autant de diſcretion que de curioſité ; ſi vous en manquez, le ſoupçon ne pourra tomber que ſur moi, étant le ſeul jeune homme qui ait paru aujourd'hui au Senat : ſçachez donc que l'Affaire dont on a parlé eſt des plus importantes.

On a propoſé de permettre la Poligamie aux Hommes, parce que l'Etat en ſera plus floriſſant, & four-

nira plus de Guerriers : la chose doit être décidée à la premiere Assemblée. Cette Dame satisfaite, promit à son fils de garder un secret dont elle fit part dès le même jour à ses amies, qui l'apprirent à d'autres. Ces femmes irritées, résolurent de se révolter contre un projet qui leur paroissoit injuste : elles cacherent leur dessein à leurs maris ; & le jour que le Senat s'assembla, on y étoit à peine assis, que deux mille femmes s'empresserent d'entrer : chaque Senateur y reconnut son Epouse : Nous ne souffrirons point, dirent-elles, que la Poligamie soit permise aux Hommes, à moins que nous n'ayions le même avantage, & c'est sur quoi il faut prononcer. Le Senat surpris, voulut sçavoir qui les avoit si mal informées ; le jeune homme qui se trouva present, découvrit le mystere : On rit beaucoup de la confidence qu'il avoit faite à sa mere, & les Femmes se retirerent très-confuses. Depuis ce tems, il ne fut

plus permis d'être admis au Senat qu'à un âge avancé : Cependant le jeune homme continua d'y aller; on l'éleva aux plus hautes Dignités, pour le récompenser de sa prudence.

Celenie, ainsi que moi, avoit écouté cette Histoire avec plaisir ; la femme du Marchand dit qu'elle n'y avoit rien compris, & qu'elle n'entendoit point ce que vouloit dire Poligamie; je lui répondis que lorsqu'elle seroit à Paris, il falloit qu'elle allât à la Comedie de Monsieur de Pourceaugnac, & qu'elle seroit instruite de ce que ce mot signifioit. Il ne se passa rien dans cette journée, qui fût digne d'être recité ; j'avois beaucoup d'impatience de sçavoir la suite des Avantures de Celenie: Nous étant retirées le soir comme la veille, elle les continua ainsi.

La piece que ma Gouvernante m'avoit faite, en me faisant surprendre avec Florimont, ne me permit pas de prendre un instant de repos ;

pendant toute la nuit je ne cessai de pleurer ; je m'attendois, quand il seroit jour, de me voir chassée de la maison de Clarice, mais je me trompai. Elle me fit appeller, & je me rendis en tremblant dans son Appartement ; sa colere me parut calme ; je dînai avec elle. Le repas fut à peine fini, que j'entendis un Carosse arrêter ; Mignone vint lui parler à l'oreille ; Clarice se leva de table, & me dit de la suivre : je n'osai lui demander où nous allions, j'en fus bien-tôt instruite. Après une petite lieuë de chemin, on arrêta devant la porte d'un Couvent ; Clarice me dit de l'attendre, j'y restai plus d'une heure. Mille choses affligeantes se presenterent à mon esprit : Je ne verrai plus Florimont, disois-je ; c'est son amour & sa crédulité qui causent mon malheur, & voici la prison que l'on me destine.

On vint m'avertir que Clarice me demandoit ; je la trouvai dans un Parloir avec une vieille Religieuse

qui avoit l'air extrêmement ſevere. Approchez, me dit Clarice, la régularité du Couvent vous fera du bien. J'en ſuis perſuadée, Mademoiſelle, lui répondis-je fierement; p[redacted]tre n'y trouverai-je pas les n[redacted]ais caracteres qui ſont auprès de vous: quelque malheur qui m'arrive, j'aurai du moins la conſolation de n'avoir rien à me reprocher. Je ne me ſuis jamais attenduë à avoir un ſort heureux; j'ignore qui m'a donné la naiſſance, vous ſeule pourriez m'en inſtruire, & ſans doute que vous avez vos raiſons pour ne m'en pas informer.

Ce diſcours fit rougir Clarice: la maniere, dit-elle, dont vous ſerez traitée ici, vous apprendra qui vous êtes; elle m'ordonna d'entrer dans le Couvent, ce que je fis. La Religieuſe qui en étoit la Superieure, me conduiſit dans une chambre obſcure, & me dit: Ma fille, il faut que vous reſtiez ici pour faire une retraite, & expier vos fautes; on aura ſoin de

vous donner de bons Livres pour chasser de votre esprit les idées mondaines. Elle me quitta, en m'enfermant dans cette chambre : J'étois si désespérée, que je me serois jettée per la fenêtre, si elle n'avoit pas été grillée. Sur les sept heures du soir, je vis paroître une Converse; elle m'apportoit du pain & de l'eau pour mon souper; & me regardant d'un œil de compassion : Quel dommage, dit-elle, qu'une aussi aimable personne soit ainsi maltraitée! elle me renferma en soupirant. Je pris dans ce moment la résolution de me laisser mourir de faim; & pour que personne ne connût mon dessein, je jettai l'eau qu'on m'avoit apportée au travers des grilles de ma fenêtre, & je cachai le pain sous un lit sur lequel je me couchai toute habillée. Je dormis cependant toute la nuit, & je n'eus que des songes agréables, qui me rendirent mon réveil plus cruel.

Le lendemain, à onze heures, la Converse m'apporta un pareil repas

à celui de la veille, dont je fis le même usage. Quelques momens après, la Superieure vint dans ma chambre avec une Religieuse chargée de Livres : Voici, me dit-elle, de quoi vous occuper. Je vous remercie, Madame, lui dis-je, je les lirai avec attention. Quelle douceur! s'écria la Religieuse qui l'accompagnoit. Elle prend le bon parti, répartit la Vieille, cela fera, peut-être, qu'elle ne sera que trois mois en pénitence. Je répondis à ce discours par un regard où je fis remarquer beaucoup de mépris. Elle paroît dédaigneuse, dit la Superieure, je me défie de ces personnes qui ne s'abaissent pas à se plaindre. Cependant elle voulut, quoique bien instruite, me questionner sur ce qui avoit engagé Clarice à me mettre au Couvent. Je lui fis réponse que je n'avois pas oublié que j'étois en retraite, & que je serois bien aise d'en observer le silence. Vous le garderez, dit-elle, plus que vous ne voudrez : adieu,

adieu, je souhaite que vous ne vous ennuyiez point.

Je fus surprise le soir, de ne point voir la Converse qui avoit coutume de me servir; je commençois à me trouver foible, je me jettai sur mon lit : je vais mourir, disois-je, cruelle Clarice, vous ne serez pas fâchée de ma perte ! j'étois à vos yeux un reproche continuel de votre mauvaise conduite passée ; sans doute que cette vieille Gouvernante n'agissoit que par votre ordre lorsqu'elle me persecutoit : pourquoi ne suis-je pas née de quelque pauvre païsan? il n'auroit pas eu honte de me reconnoître ; je ne reverrai plus l'objet que j'aime, puisse-t-il ignorer le malheur qu'il me cause. Alors je m'abandonnai à toute ma douleur, & versai un torrent de larmes. Je commençois à m'assoupir d'accablement lorsque j'entendis ouvrir ma porte que l'on referma. N'ayez point de peur, me dit-on tout bas; j'apperçus à la lueur d'une lanterne sourde,

une Demoiselle d'une figure très-agréable, elle étoit accompagnée de la Converse que j'avois vûë: je viens vous consoler, dit-elle, & vous offrir ce qui peut dépendre de moi, le récit que l'on m'a fait de vous m'a touchée infiniment; mais quoi? vous ne me répondez point! La mort est déja peinte sur votre visage; ouvrez les yeux, ma chere Demoiselle, & vous verrez que nous ne venons pas augmenter vos peines. Laissez-moi mourir, lui dis-je, je ne désire que la mort. Leonore, c'est le nom de cette Demoiselle, me dit en s'assayant sur mon lit; Non, vous ne mourrez point; je devine votre pensée, & je viens réparer la foiblesse dans laquelle vous vous trouvez. Elle me força de boire un verre de vin; la Converse offrit à mes yeux un repas composé de mets très-délicats: Allons, dit-elle, ma chere enfant, faites tréve à votre jeûne. Je cedai aux instances que l'on me fit. Lorsque j'eus

soupé, je dis à Leonore, je crains bien de revenir dans l'état où vous m'avez trouvée, à moins que vous ne continuïez de me donner de pareils secours. A ces mots, elle tira une bourse remplie de loüis: voilà, dit-elle, de quoi vous faire bonne chere; je ne me borne pas à vous nourrir, je veux encore vous consoler; j'étois aussi à plaindre que vous il y a deux mois, & mon destin a changé; j'aurai le tems de vous apprendre mon histoire, vous me verrez tous les soirs à la même heure, laissez-vous deshabiller par cette bonne sœur, & dormez paisiblement. Je suivis son conseil, elles me quitterent en me promettant de revenir le lendemain. Rien ne console tant que quelqu'un qui prend part à nos peines: cependant je trouvai la journée bien longue, & j'attendis le soir avec impatience. Sur les dix heures, je vis entrer Leonore & la Converse avec un repas encore meilleur que celui de la veille; le

vin étoit délicieux, nous en bûmes assez toutes trois pour nous étourdir. Leonore qui étoit d'une humeur charmante, me dit: Je veux vous mettre au fait de la maniere de penser d'ici; vous avez vû notre vieille Superieure, dont l'air austere fait trembler; montrez-lui de l'argent, elle deviendra douce comme un mouton. L'autre jour, elle étoit avec une jolie Pensionnaire, j'écoutai ses discours, elle lui disoit: Pourquoi, ma chere enfant, refusez-vous d'aller à la campagne avec ce vieux Seigneur? Qu'avez-vous à craindre? je vous ferai accompagner par une de mes Tourieres: Ne vous ai-je pas dit qu'il m'avoit promis mille écus, au cas que je vous y fasse consentir? Si vous vous obstinez à le refuser, vous manquerez de faire une bonne œuvre, puisqu'avec cet argent j'aurois fait achever de bâtir notre Chapelle: Quoi! ne voulez-vous pas avec un peu de complaisance, acquerir le beau titre de

Bienfaictrice? La belle Pensionnaire lui demanda quinze jours pour y réfléchir ; mais je sçai qu'elle pense trop bien pour se déterminer à une pareille démarche. Je vous promis hier de vous raconter mon histoire, & je vais vous tenir parole.

Mon pere qui étoit autrefois Marchand, a gagné des sommes immenses ; il a depuis peu pris une Charge pour s'annoblir, & a acheté plusieurs Terres ; il n'a qu'un garçon & moi d'enfans. Il avoit beaucoup d'éloignement pour me marier ; cependant un vieux Comte m'a demandée. Mon pere, en faveur de ce nom, a accepté sa proposition, & m'a ordonné de me préparer à lui donner la main : je l'ai refusé, moins par aversion pour un vieil époux, que par l'inclination que j'ai pour un jeune Officier nommé Leandre, qui est d'une figure charmante : il est vrai qu'il n'a point de bien ; mais c'est ce qui m'engage encore plus à l'épouser. J'ai déclaré mes sentimens

à mon Pere & à ma Mere ; ils en ont été si fort irrités qu'ils m'ont mise dans ce Couvent pour y être traitée à peu près comme vous. Comme j'avois de l'argent, il ne m'a pas été difficile de gagner la Superieure, à qui j'ai fait des présens considerables : j'en suis traitée favorablement, & j'ai autant de liberté que les autres Pensionnaires. J'attends donc que j'aye vingt-cinq ans, ce qui sera dans peu, & j'épouserai Leandre, malgré ma famille, après quelques sommations respectueuses. Leonore me pria d'avoir la même confiance en elle qu'elle avoit en moi, je ne fis aucune difficulté de lui apprendre mon avanture & mon amour pour Florimont. Nous passâmes une partie de la nuit ensemble : elles étoient sur le point de se retirer lorsqu'on ouvrit la porte de ma chambre. Je pensai m'évanoüir à l'aspect de la Superieure ; la Converse voulut en vain se cacher sous mon lit : je vous y prends, dit cette

vieille, que de coups de discipline pour la Converse. Et pour vous, en s'adressant à moi, vous ne profiterez pas d'avoir rompu votre jeûne; & vous Leonore, vous n'abuserez plus de la liberté que je vous donne. Quoi! repartit Leonore, ne pourra-t-on vous appaiser, serez-vous inexorable? où est donc la charité? voulez-vous que cette jeune Demoiselle meure de faim? Elle étoit sur le point d'expirer, quand je lui ai donné du secours; serez-vous accabler de coups cette pauvre sœur, parce qu'elle a le cœur bon? Non, rien ne me touche, dit la Superieure, le devoir doit l'emporter sur la pitié. Mais, reprit Leonore, si je vous proposois d'acheter de bons traitemens pour Celenie, & de payer la penitence de la Converse? Ce seroit autre chose, dit la Superieure; aussi-bien lorsque l'on fait bâtir, on a besoin d'argent: il me faut vingt loüis pour la liberté de Celenie, & pour soustraire la Converse à la dis-

cipline. Hé bien les voilà, dit Leonore; trouvez bon que Celenie vienne dans mon appartement. La Superieure y consentit; après avoir bû quatre ou cinq rasades, elle nous embrassa, & se retira pour aller dans sa cellule. Representez-vous quelqu'un qui passe de la tristesse à une grande joye; ce fut la situation où je me trouvai: je ne sçavois de quels termes me servir pour remercier Leonore: elle me conduisit dans son appartement, qui étoit aussi gai que celui que je quittois étoit triste. Je passai quelques jours avec elle sans avoir la curiosité de voir ce que renfermoit le Monastere: elle me parloit sans cesse de Leandre, & je ne parlois que de Florimont: enfin, il fallut ceder aux instances qu'elle me fit de l'accompagner dans les jardins; j'y vis beaucoup de jeunes & belles personnes, & encore plus de vieilles. Leonore aborda ces dernieres qui me firent bien des amitiés; pour les jeunes,

elles passoient plus fréquemment devant moi, & me regardoient d'un air mocqueur : j'étois si confuse & si irritée de leur procedé, que j'allois quitter la promenade, lorsque je fûs arrêtée par la vûë d'une Demoiselle qui me parut d'une grandeur extraordinaire. Leonore qui l'apperçut, demanda ce que c'étoit que cette grande personne ; on lui dit, que c'étoit une Pensionnaire arrivée de la veille. Plus elle approchoit, plus il me sembloit que ses traits ne m'étoient point inconnus : mais quelle fut ma surprise ! lorsqu'en la regardant fixement, je reconnut Florimont. Il salua les Dames avec une grace extrême, & adressa la parole à Leonore & à moi, il nous dit : j'ai appris, Mesdemoiselles, que vous êtiez presque aussi nouvelles que moi dans cette maison ; ainsi je vous prie de trouver bon que je sois de votre compagnie. J'y consens, dit Leonore, & je suis sûre que Celenie en sera charmée. Pour être

bien instruite des manieres du Couvent, repartis-je, il faut s'adresser aux anciennes. Comme je suis fort ignorante, Mademoiselle risqueroit de s'ennuyer avec moi. Je ne lui donnai pas le tems de répliquer, je la quittai brusquement. Leonore courut après moi, & me dit : Quel caprice vous a-t-il pris ? on est scandalisé de votre impolitesse pour cette Demoiselle, & on l'attribuë à la jalousie. Quoi ! pensez-vous qu'elle diminuë l'amitié que j'ai pour vous ? vous seriez doublement infidelle, répondis-je, si vous quittiez Leandre & moi pour aimer Florimont : Que dites-vous ? s'écria-t-elle, je le trouverois adorable s'il avoit fait un pareil tour ? il n'est que trop vrai, lui dis-je, & je crains que son déguisement ne me plonge dans de nouveaux malheurs ; je suis résoluë de le fuïr. Vous êtes bien simple, repartit-elle, ou vous aimez bien foiblement pour ne pas approuver un amant si ingenieux ; que risquez-

vous, ce sont les affaires de Madame la Superieure s'il entre des hommes dans son Couvent, vous n'y avez aucune part; ainsi vous verrez Florimont dès ce soir, je vais l'envoyer prier à souper: Elle appella la Converse, qui s'acquitta de la commission si promptement, que je vis dans l'instant même paroître Florimont. Sa joye éclatoit dans ses yeux; comme il ne sçavoit pas que Leonore étoit instruite, il ne me fit que des politesses simples. Leonore lui dit en riant, ne vous gênez pas, Mademoiselle, vous pouvez parler librement à Celenie, & nous ne ferons pas semblant de sçavoir que vous êtes Florimont. A ces mots, il vint se jetter à mes pieds: Que je suis heureux! dit-il, il m'est donc permis de voir ma chere Celenie, & de lui dire, que je l'adore! La Converse s'attendrissoit, & répandoit des larmes: que c'est une belle chose que l'amour! disoit-elle; puis s'adressant à Florimont: vous êtes trop aimable,

mon cher Monſieur, il faut que vous ſoyiez un prodige en beauté! j'ai vû de très-beaux hommes déguiſés en femmes qui étoient plus laids que des Diables; mais vous, tout au contraire, vous avez la phiſionomie douce & charmante: Remarquez-vous, ajouta-t-elle, à Leonore, cette petite migeorée, il ſemble qu'elle ſoit fâchée de le voir? Oüi, j'en ſuis au déſeſpoir, repartis-je, & c'eſt un trait d'étourderie de la part de Florimont, qui va achever de me perdre. Dites plûtôt un trait d'amour, reprit-il: Je vois que les chagrins que je vous ai cauſés innocemment ont effacé la legere inclination que vous aviez pour moi. Leonore lui demanda comment il avoit fait pour entrer dans le Couvent. Il répondit, qu'ayant ſçû où j'étois, il avoit feint un voyage; que s'étant ainſi traveſti, il avoit prié une vieille Dame de dire qu'il étoit ſa fille, & que s'étant preſenté à la Superieure, il en avoit été reçu avec d'autant moins de

ſoupçon, que la Vieille avoit joüé ſon rôle à merveille, en priant la Superieure d'empêcher que ſa fille ne reçût ni viſites, ni lettres; ainſi, ajouta-t-il, je reſterai dans le Couvent le tems que Celenie y ſera.

Son diſcours me raſſûra: d'ailleurs je me fis une loi de ne le voir qu'en preſence de Leonore. La Converſe nous ſervit à ſouper, je repris ma gayté, & je m'applaudis d'être aimée d'un homme auſſi parfait.

A la fin du repas, je dis à Florimont: vous rappellez-vous cette funeſte nuit où Clarice vous ſurprit dans ma chambre? vous veniez me confier un ſecret où je devois prendre part; à preſent que nous n'avons rien à craindre, me refuſerez-vous de m'apprendre qui vous êtes? Je vais, dit-il, vous obéïr: ſçachez quoique je ſois né en Gaſcogne que je ne vous en donnerai aucun trait; mon pere eſt fort riche, & eſt iſſu de la maiſon de *** dont il porte le nom; j'ai perdu ma mere à deux

ans, mon pere se remaria quelque-tems après à une jeune & belle personne qui ne lui apporta en mariage que beaucoup d'ambition : elle exigea qu'on me fît élever hors de la maison. A l'âge de huit ans on m'envoya dans un College à Paris pour y faire mes études ; douze ans après je retournai chez mon Pere, dont la famille étoit augmentée d'un fils ; c'étoit le bien aimé : je m'apperçûs qu'on ne me regardoit pas de bon œil ; j'éprouvois tous les jours mille contrarietés ; il étoit avec moi d'une hauteur insupportable ; on l'accabloit de bien-faits, tandis que l'on me refusoit le nécessaire, mon aversion pour lui devint extrême. Ne pouvant soutenir sa presence, je priai mon Pere de me laisser sortir de sa maison, & de me donner une pension pour vivre où bon me sembleroit. On accepta ma proposition, & l'on me donna une pension assez-modique dont je me contentai : je me retirai dans une Ville qui n'étoit pas

fort éloignée de celle où demeuroit mon Pere.

J'avois beaucoup de panchant à la galanterie, j'eus le bonheur d'être assez bien reçu des Dames ; je les trouvois si belles, que je ne pouvois me déterminer à m'attacher à une seule. J'aurois cru faire une injustice aux autres; de maniere que je les aimai toutes. Il y avoit dans la ville une fort bonne Comedie; le bon air étoit de n'en pas manquer une representation ; une jeune Actrice nommée Rosette, en faisoit l'ornement ; rien n'étoit si piquant ni si interessé que cette Comedienne, elle eut l'adresse de tirer des sommes considerables d'un riche avare, qui ne se répandoit d'abord qu'en douceurs auprès d'elle. Un jour, elle lui dit: Je ne sçaurois souffrir l'erreur où l'on est à votre égard; croiriez-vous que l'on m'a assuré que vous aviez des richesses immenses? Rien ne me fâche tant que d'entendre mentir ; j'ai beau jurer le contraire , on ne me veut

pas croire. Pourquoi, reprit le Financier, ne voulez-vous pas que je ſois riche? Parce que, répondit-elle, j'ai des preuves certaines que vous ne l'êtes pas; Comment, vous m'aimez & vous ne me donnez rien? Le Financier qui l'aimoit réellement, ſe trouva forcé de lui faire des preſens, pour ſoutenir ſa réputation de riche, & pour en être bien reçu. Roſette en devenant opulente, devenoit plus brillante. Je me pris d'inclination pour elle; comme je n'avois point d'argent, mes déclarations ne furent pas bien reçuës, cependant je ne me rebutai point. Je commençois à en être écouté, lorſque mon frere arriva dans la Ville: nous y fîmes une figure bien differente, il avoit un équipage brillant & beaucoup de Domeſtiques. Je fus bientôt exclus des maiſons où il fut reçu: cependant il n'étoit pas riche en bonne mine; il étoit petit & fort laid, mais il avoit de beaux habits. Je fis reflexion ſur l'extravagance des

des femmes, qui se laissent éblouïr par l'éclat. J'eus le chagrin d'être sacrifié à ce jeune étourdi qui sembloit me regarder avec mépris. J'esperois me consoler avec Rosette ; & ayant reçu de l'argent de ma pension, je le destinai pour lui donner à souper ; elle en accepta la proposition, à condition que le repas seroit chez elle : J'y envoyai le souper que j'avois ordonné. Y étant arrivé un instant après, un laquais vint m'ouvrir la porte qu'il referma sur le champ, en s'éclatant de rire. Je continuai à frapper ; on ouvrit les fenêtres, & l'on me dit, l'on boit à votre santé. Je reconnus la voix de mon frere, je fus transporté de rage, & je résolus de l'attendre, & de me venger. Il resta chez Rosette jusqu'à deux heures après minuit : enfin je le vis sortir. Il alloit monter en carosse, je l'arrêtai, & lui dis : Voyons si vous serez aussi brave que vous êtes insolent ? Il me repoussa, & me dit : Je ne me bas point contre mon frere,

je me contente de manger son souper. Sa réponse m'irrrita encore plus. Je mis l'épée à la main, & lui en donnai sur le visage. Il tira aussitôt la sienne ; le combat ne fut pas long, je lui portai un coup qui le renversa. Ses domestiques qui avoient fait leur possible pour nous séparer, voyant tomber leur maître, crierent au meurtre. Je pris la fuite, & marchai toute la nuit. Je me trouvai au point du jour à l'entrée d'un village, où je rencontrai un Paysan qui tenoit un cheval par la bride, je lui proposai de me le vendre, & l'ayant acheté, je continuai mon chemin. Je voyageai cinq jours sans faire aucune rencontre. Etant arrivé un soir dans un espece de bourg, j'entrai dans un cabaret, & je fus surpris d'y voir un homme baigné dans son sang, que l'on pansoit. Plusieurs personnes étoient auprès de lui qui paroissoient au désespoir. Une femme s'écria, voilà ce que c'est que de s'enyvrer, on prend la fenêtre pour

ſa porte, & l'on ſe caſſe la tête. Je me fis ſervir un leger repas dans la ſalle où étoit tout ce monde. L'argent commençoit à me manquer, Je prenois la réſolution d'aller juſqu'à Paris, & de m'y engager ſoldat, lorſque j'entendis ceux qui éroient auprès du bleſſé quidiſoient, comment ferons-nous? voila la fête manquée : qui pourra le remplacer dans le rôle du Joüeur? D'autres diſcours ſemblables me firent juger que c'étoit des Comédiens. Comme j'avois fort aimé la Comedie, je ſçavois pluſieurs rôles par cœur, & ſurtout celui du Joüeur. Si vous voulez, Meſſieurs, leur dis-je, je vous tirerai d'embarras; je ne déclame pas mal, & je remplacerai l'Acteur qui s'eſt caſſé la tête. Ils furent charmés de ma propoſition; il faut, dirent-ils, vous faire repeter. Comme la place n'étoit pas commode, l'Hôteſſe leur donna la clef d'une chambre pour y faire la répetition. Je m'acquittai ſi bien de mon rôle,

qu'ils m'accablerent de loüanges, & de careſſes, & me nommerent Florimont, nom d'un acteur qui avoit excellé parmi eux. Ils me demanderent où j'allois, & quel étoit mon état. Je ſuis un infortuné, leur disje, qui eſt ſur le point de s'engager pour vivre, & pour ne point faire de baſſeſſes. Venez avec nous, reprirent-ils, vous ſerez notre Capitaine; ſans vous flatter, il n'y en a pas un dans notre Troupe qui déclame ſi bien que vous. Si l'on ſçavoit le plaiſir qu'il y a d'être Comédien, on ne voudroit pas être autre choſe. Eſt-il rien de plus charmant que d'attirer les loüanges de mille perſonnes que vous faites rire ou pleurer quand vous voulez? Ne comptez-vous pour rien d'être Roi, Prince, Heros, le quart d'une journée, & de voir vos Princeſſes ſi fieres pendant la tragedie, vous faire des avances quand la piece eſt finie. Déterminez-vous à être des nôtres. Il faut, leur dis-je, que je ſçache aupara-

vant dans quel pays vous allez. Dans la basse Normandie, répondirent-ils. Je suis donc des vôtres, leur dis-je. A ces mots ils m'embrasserent, & me dirent de me préparer à joüer le lendemain devant un grand Seigneur, dont le Château n'étoit pas éloigné.

Ils sortirent du cabaret en me promettant de venir me chercher quand il en seroit tems. Ils me tinrent parole, & me conduisirent dans un Château où nous trouvâmes une table bien servie : Je m'étois un peu remis de ma fatigue ; le dîné fini, on me donna des habits pour la Comedie, en me priant de me servir du mien pour representer le Joüeur, lorsqu'il devoit paroître en désordre. L'on commença la Comedie; j'eus le plaisir d'être applaudi d'une belle & nombreuse compagnie. Le Seigneur qui fut très-satisfait, me donna en particulier une bourse de trente Loüis. Peu de jours après, nous partîmes pour la basse Normandie ; on

avoit peu de goût pour les Spectacles dans les premieres villes où nous arrêtâmes. Dans la derniere on fut obligé de faire une quête pour nous renvoyer: Enfin, nous avons réüssi dans celle où nous sommes : vous le sçavez, belle Celenie, vous êtes venuë à la Comédie, & c'est où j'ai eu le bonheur de vous voir pour la premiere fois.

Il faut esperer, dit Leonore, que vous quitterez une occupation qui ne vous convient point. Dès que je sçaurai mon sort, repartit Florimont, je partirai de ces lieux ; je sçai que mon frere n'est pas mort, mais j'ignoré comment je suis dans l'esprit de mon pere. Si je peux faire ma paix avec lui, je prendrai des arrangemens pour ma fortune, & je reviendrai trouver ma chere Celenie ; trop heureux, si elle veut m'accepter pour époux ! La Converse nous avertit qu'il étoit tems de se retirer, Florimont eut peine à s'y résoudre. Il vint passer toutes les journées avec

nous. Il y avoit un mois qu'il étoit dans le Couvent, lorſque Clarice me vint voir. Je me rendis à la grille avec cet air de ſatisfaction que donne la préſence de quelqu'un que l'on aime. Clarice fut ſurpriſe, & choquée de ma gayté : Il me paroît, dit-elle, que l'on n'a pas ſuivi mes ordres, puiſque vous vous plaiſez dans ce ſéjour. Je m'y trouve très-bien, lui dis-je. Je viens vous chercher, reprit-elle, l'indigne objet de vos amours n'eſt plus dans la ville ; ainſi je n'ai plus rien à craindre; préparez-vous à revenir ce ſoir chez moi. Je fus ſi ſaiſie de cet ordre, que je n'eus pas la force de répondre. Allez,dit-elle faire vos adieux, tandis que je verrai la Superieure.Je me rendis auprès de Leonore, pénétrée de douleur : Florimont qui y étoit me dit; ma chere Celenie, quel chagrin me faites-vous voir ? Les larmes que j'avois retenuës ſortirent en abondance;je ne vous verrai plus, lui dis-je, dans deux heures je ne ſe-

rai plus ici. Florimont s'écria, mon bonheur étoit trop grand pour durer! mais je vous ſuivrai par tout: aimez-moi, c'eſt tout ce que je vous demande, j'eſpere que l'amour me favoriſera. Leonore fut très-fâchée de mon départ, & la Converſe qui ſurvint fit des cris qui attirerent pluſieurs Religieuſes chez Leonore, pour en ſçavoir la cauſe. Je ne pus rien dire à Florimont; il me parut deſeſperé de voir tant de perſonnes preſentes à nos adieux. Je l'embraſſai ainſi que Leonore, qui voulut me conduire juſqu'à la porte du Couvent; j'y trouvai Clarice, elle me gronda de l'avoir fait attendre, je ne pus revoir ſans horreur mon indigne Gouvernante. Je regrettois les jours paiſibles que j'avois paſſé dans le Monaſtere, & plus encore Florimont. Un jour que j'accompagnai Clarice à l'Egliſe, une femme vint nous apporter des chaiſes, & me gliſſa adroitement une lettre dans la main. Dès que je pus être ſeule, je

la

la lûs ; elle étoit de Florimont, il me mandoit qu'il étoit ſorti de ſa retraite, & qu'il me prioit de venir à la Comedie, afin qu'il eût le plaiſir de me voir. Il m'apprenoit que Leonore avoit été enlevée par Leandre, & que par conſequent ſes parens ſeroient obligés de conſentir à leur mariage. Il ajoutoit qu'il envioit leur bonheur, & finiſſoit ſa lettre par des aſſurances d'une conſtance éternelle.

Peu de tems après, Clarice me mena à la Comedie, elle ne s'attendoit pas d'y voir Florimont. Il ne parut qu'au ſecond Acte. D'abord qu'elle l'apperçut, elle devint comme une furie ; elle ſe leva, & me dit de la ſuivre. Quelqu'un lui demanda, pourquoi elle quittoit le ſpectacle ; je répondis pour elle, que c'étoit parce qu'elle ſe trouvoit mal. Etant au logis, elle s'enferma avec Mignone, elles confererent enſemble pendant deux heures ; le réſultat de cette converſation fut que je

partirois le lendemain avec ma Gouvernante pour aller à une terre de Clarice, où l'on m'observeroit de près. Cet ordre fut executé : Mignone ne me quittoit pas un instant pendant la journée, & la nuit elle troubloit mon repos ; elle parloit continuellement. J'eus la curiosité un soir de l'écouter, & je la vis par une ouverture de sa porte, très-appliquée à lire ; j'allois me retirer, croyant qu'elle faisoit ses prieres, quand tout d'un coup, elle dit : Allons un peu nous promener dans l'air ; elle se deshabilla, & se frotta long-tems d'une graisse ; je ne puis rappeller sans frémir ce que je vis ; elle se transforma en hibou. Je pensai m'évanoüir à sa porte, cependant je fixai mes regards, & je la vis s'envoler par la fenêtre. Je me retirai dans ma chambre en tremblant : Je suis donc avec une sorciere, m'écriai-je, & l'on m'y trouve en sûreté ? J'eus envie de mander à Clarice ce que j'avois vû, je changai ensuite de des-

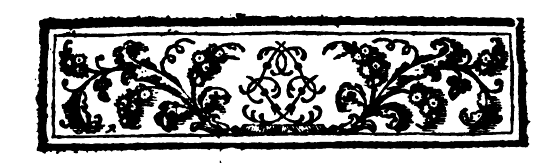
ſein dans la crainte qu'on ne me crût pas. D'ailleurs j'eus peur que cette Magicienne ne me fit quelque mauvais tour ; je pris donc le parti de me taire. Dans ce tems Clarice tomba malade, elle nous fit dire de retourner à la Ville. Mes allarmes ceſſerent en arrivant. Tout me rappelloit Florimont : je n'avois reçu aucune nouvelle de lui pendant trois mois ; je le ſoupçonnois d'être volage. Helas, diſois, il ne ſe ſouvient plus de moi ! Que ne m'eſt-il permis de me métamorphoſer comme ma Gouvernante, je m'inſtruirois de ſes ſentimens ; du moins j'aurois le plaiſir de le voir. Je réſolus dans le moment, une entrepriſe bien perilleuſe ; ce fut d'obſerver plus attentivement cette vieille, & d'attraper le ſecret de me transformer. Je paſſai inutilement plusieurs nuits à ſa porte ; je perdois l'eſperance de réüſſir, lorſqu'un ſoir je la vis préparer ſon ſortilege, qui n'étoit ſeulement que de ſe frotter d'une graiſſe, comme je vous l'ai déja dit.

Elle s'envola par la cheminée ; j'attendis son retour avec impatience, elle revint deux heures après ; je remarquai qu'elle s'arrêta sur une table, où il y avoit un verre rempli de lait ; elle en but, & revint dans sa forme ordinaire. Je trouvai que la chose n'étoit pas difficile, il ne s'agissoit que d'avoir de cette pomade. Je résolus de lui en voler, & pris le lendemain la clef de la porte qu'elle crut avoir perduë. Je pris le tems qu'elle étoit sortie pour me fournir de pomade autant que j'en crus nécessaire pour me transformer une fois. Dès le même soir, je m'enfermai dans ma chambre, & me deshabillai : je sentis un tremblement que je pris pour un mauvais présage. L'envie de voir Florimont l'emporta sur la crainte. Je me frottai de cette funeste pomade, & au lieu de plumes je me vis couverte de poil blanc, & sous la figure d'une grande chienne. Representez-vous quelle fut ma honte & mon desespoir. J'esperai

qu'en bûvant du lait, je reviendrois en mon premier état. Je bûs tout ce qui étoit dans le vase, & je n'en fus pas moins chienne.

A ces mots, Celenie fut interrompuë par des éclats de rire qui furent long-tems redoublés, ils partoient de l'Abbé & du vieil Officier, qui d'une chambre voisine avoient écouté cequ'elle m'avoit conté. J'eus bien de la peine à garder mon sérieux; elle fut si confuse qu'elle ne put dire une parole.





HISTOIRE DE CELENIE.

TROISIÉME PARTIE.

J'AVOIS grande envie de ſçavoir la ſuite d'une hiſtoire qui commençoit à devenir merveilleuſe ; je me couchai en plaignant cette belle perſonne d'avoir des imaginations auſſi extravagantes : le lendemain le vieil Officier demanda à Celenie, en riant, ſi elle avoit bien paſſé la nuit, & ſi elle ne s'étoit point métamorphoſée ſous quelque forme nouvelle ; elle parut piquée de la

question. Comme je voulois me mettre bien dans son esprit, je dis à l'Officier : je vous plains de ce que le desir d'écouter ne vous ait pris qu'hier ; si vous aviez cummencé plûtôt, loin de tourner en ridicule une avanture charmante, vous en auriez admiré le projet, & vous auriez connu que cette métamorphose n'a été inventée que pour donner plus d'étenduë au sujet, & pour parler de bien des choses qu'il n'eût pas été naturel d'avoir sçû sans elle. Cette idée n'est pas unique, & vous pouvez avoir lû quelques histoires dans le même goût. Pourquoi ce détour, reprit l'Abbé ? Vous devez croire cette transformation véritable : ne fait-on pas ce que l'on veut par la Magie ? & dans la Normandie où les esprits sont plus déliés qu'ailleurs, fait-on aucune difficulté de croire aux Sorciers, & ne les condamne-t-on pas lorsqu'ils sont convaincus ? Pour moi, je trouve que si c'est une fixion, elle est bien

imaginée. Oüi, dit l'Officier, j'approuve que l'on ait choisi la forme d'une chienne, plûtôt que celle d'une autre bête ; c'est le meilleur animal du monde : puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que je vous conte une histoire que j'ai lûë dans un livre Italien ; faites-y attention, Mesdames. Un Officier qui a de la lecture n'est pas une chose commune. On sçait qu'ordinairement il ne s'occupe qu'à blâmer ses Superieurs, ou à parler mal des femmes ; mais ce n'est pas mon caractere.

Peu de personnes ignorent qu'Eraste fils de l'Empereur Diocletien, fut accusé injustement par sa bellemere d'avoir voulu la deshonorer ; l'Empereur qui avoit du foible pour elle, la crut, & condamna son fils sans vouloir l'écouter. Un Philosophe qui n'osoit ouvertement parler en faveur d'Eraste, demanda à l'Empereur la permission de lui raconter une histoire, ce qu'il fit ainsi.

Il y avoit dans Athénes un riche Marchand qui avoit un fils unique encore au berceau, & qu'il aimoit d'autant plus, qu'il l'avoit desiré pendant plusieurs années. On donna des spectacles dans la Ville, qui exciterent la curiosité de tout le monde ; le Marchand y alla avec sa femme, & laissa son fils sous la garde d'une nourrice & de quelques autres femmes, qui voyant leur Maître parti, allerent où tout le monde couroit. L'enfant resta seul dans son berceau, ayant un chien qui dormoit auprès de lui. Un serpent se coula le long de la muraille, & étoit prêt d'en approcher, lorsque le chien l'apperçut, & se jetta dessus : l'agitation fut si grande, que le berceau en fut renversé, & que l'enfant tomba dessous. Le chien mit le serpent en pieces. Dans le moment, le Maître de la maison revient, il voit du sang par terre, & le berceau de son fils renversé. Persuadé que son chien l'avoit dévoré, il le tua dans le pre-

mier mouvement de ſa colere ; & ayant relevé le berceau en tremblant, il trouva l'enfant plein de vie ſans aucune bleſſure. Le ſerpent mort qu'il apperçut alors, fit connoître qu'il avoit tué un chien fidele, & le défenſeur de ſon fils : il ſe repentit, mais trop tard, de s'être abandonné à ſon emportement. Le Philoſophe ayant récité cette hiſtoire, laiſſa l'Empereur faire des réfléxions qui l'engagerent à differer le ſupplice d'Eraſte ; & ce Prince eut le tems de faire connoître ſon innocence.

M'étant apperçûë que Celenie avoit repris ſon air de gayeté, je lui dis à l'oreille : me confondrez-vous avec ceux qui ont pû vous déplaire ; & me priverez-vous de ſçavoir la ſuite de votre métamorphoſe ? Elle me répondit, que je n'aurois rien à deſirer, & me tint parole le ſoir en continuant ainſi.

J'étois ſi deſeſperée de me voir condamnée à demeurer chienne, que

je fus sur le point de me casser la tête : l'esperance qui n'abandonne point les malheureux, m'arrêta. Je me flattai que ma Gouvernante me reconnoîtroit, & me rendroit ma premiere forme ; mais je me trompois. La nuit étant passée, & la moitié du jour, elle vint frapper à ma porte ; voyant que je ne répondois point, elle fit rompre la serrure. Je fûs au-devant d'elle en lui faisant des caresses. Elle me répondit d'un coup de pied, & feignit de me chercher dans mon lit ; ensuite elle se mit à crier, Celenie est perduë ! Clarice accourut à ses cris, & fit chercher par toute la maison ; je voulus parler, & lui dire, que j'étois métamorphosée ; mais je ne fis qu'aboyer. Je pris un charbon pour écrire sur le plancher que j'étois Celenie ; la Vieille connut mon dessein, & me chassa de la chambre. Clarice ayant trouvé mes habits ne sçavoit que penser. Ma Gouvernante s'en appercevant, lui dit : votre fil-

seule aura pris des habits d'homme, pour se dérober à vos poursuites : je me suis toujours apperçûë que cette jeune fille avoit du goût pour le libertinage : elle s'est fait enlever ; & je soupçonne un jeune Officier qui venoit souvent joüer chez vous. Clarice étoit si touchée, qu'elle n'avoit pas la force de parler ; elle se retira en pleurant. J'étois demeurée dans l'escalier : je voulus la suivre, la Vieille m'en empêcha, & me poursuivit jusques dans la salle, où étant seule avec moi, elle me dit ; vous avez bien servi mon desir ; je vous avertis de ne rien tenter pour vous faire connoître ; je ne cours aucun danger de vous ôter la vie ; mais je veux bien vous la laisser sous cette figure, à condition que vous sortirez dans l'instant de la maison. Vous avez toujours été un obstacle à mon bonheur ; & votre absence rendra ma fortune meilleure. Allez, ne paroissez jamais dans ces lieux, & consolez-vous dans la

pensée qu'une chienne vaut mieux qu'une méchante fille. Ce fut avec ce discours qu'elle me mit dehors. Comme je sçavois la demeure de Florimont, je me rendis à son auberge, où il n'étoit pas alors. Je restai deux heures auprès d'une écurie pour le voir venir : je l'apperçûs avec un Comedien, & le suivis dans sa chambre. Il dit au Comedien, je me sens un fonds de mélancolie que je ne sçaurois vaincre; tout me tourne de travers : la fortune & l'amour me sont également contraires; je ne puis voir la personne que j'aime, & peut-être que j'en suis oublié. Malgré ma métamorphose, je ne pus m'empêcher d'être sensible à cette marque de constance; je lui fis des caresses, il ne me rebuta point; on lui servit à souper, & il me donna à manger. Je me trouvois encore heureuse dans mon malheur d'en recevoir de sa main. A la fin du souper, un homme entra dans sa chambre, en lui

disant : apprenez une nouvelle. Celenie a été enlevée cette nuit par un jeune Officier ; c'eſt le bruit de la Ville : on ajoute que pour n'être pas découverte elle s'eſt déguiſée en homme. Florimont à ces mots, devint pâle, & demeura interdit. Je fus ſi en colere contre celui qui diſoit cette nouvelle que je fus ſur le point de le mordre. Florimont diſſimula ſon chagrin, & congedia ſes deux amis. Je me cachai ſous un lit. Il reſta long-tems appuyé ſur ſa table ; je l'entendis murmurer tout bas, puis ſe levant avec précipitation, il s'écria ; que je ſuis malheureux ! Il alla ſe jetter ſur ſon lit & ne fit que ſoupirer. Comme il y avoit de la lumiere dans ſa chambre, je réſolus de l'inſtruire de mon ſort. J'apperçûs du papier & de l'encre ; je montai ſur une table, & prenant une plume avec ma gueule, je traçai avec peine ces mots : *Votre fidelle Celenie eſt transformée en Chienne par le pouvoir magique de ſa Gouver-*

nante. Après avoir paſſé la nuit à écrire ces lignes, je me couchai ſur un fauteüil, & je m'endormis; je fus reveillée par les coups de bâton que me donna une ſervante pour me chaſſer. Ce bruſque reveil ne m'empêcha pas de regarder ſi Florimont étoit dans la chambre : il étoit ſorti; & ce que j'avois écrit n'étoit plus ſur la table. J'eus beau vouloir me cacher, cette cruelle Servante m'accabla de coups : je fus obligée de me ſauver dans l'écurie. Les diſcours de pluſieurs Domeſtiques m'apprirent que Florimont étoit parti de la Ville avec deux de ſes amis pour courir après moi. Quelque chagrin que me causât ma métamorphoſe, il n'égaloit point celui que je reſſentois des calomnies auſquelles j'étois expoſée. J'eus encore le malheur d'être chaſſée par les Valets d'écurie, & je fus obligée de coucher dans la ruë où je mourois de froid & de faim. Sur les neuf heures du matin, je vis paſſer un homme, qui en

tirant ſon mouchoir de ſa poche laiſſa tomber ſon porte-feüille. Je le relevai & courus le lui porter. Il le prit en diſant : voilà une Chienne admirable, je voudrois bien qu'elle fût à moi ! Il me careſſa, & je le ſuivis dans une auberge où il me fit donner à manger. Cet homme quoique ſimplement vêtu avoit beaucoup de Domeſtiques. Lorſqu'il eut dîné, il monta dans un caroſſe à ſix chevaux, & me fit mettre auprès de lui malgré les réſiſtances que je fis. J'étois au deſeſpoir de m'éloigner de la Ville où je pouvois revoir Florimont, & peut-être reprendre ma premiere forme. A la fin du jour, nous arrivâmes dans un Château qui appartenoit à Albert ; c'eſt le nom de celui qui m'amenoit. En deſcendant de caroſſe, il dit à ſes gens d'avoir ſoin de moi, de me mettre à la chaîne, en ajoutant : qu'il falloit m'appeller Circé, ils obéïrent, ce qui fut pour moi un ſurcroît de douleur. Me voyant ainſi enchaînée, je

fis

fis des heurlemens horribles, & je troublai le repos de tout le monde; ce qui fit que le lendemain on me mit en liberté.

En attendant que mon ſort pût changer, je formai le deſſein de profiter de ma métamorphoſe pour découvrir les ſentimens les plus cachés des hommes. Je viſitai tout le Château d'un œil curieux; les appartemens étoient remplis de meubles magnifiques, & de précieux tableaux. Il y avoit dans les Jardins beaucoup de Statuës de marbre, & pluſieurs Cabinets où l'Art ajoutoit à la beauté de la nature. Je ſuis chez un grand Seigneur, diſois-je; il faut que ce ſoit un homme de la premiere Nobleſſe, ou bien un Duc. Je ne fus pas long-tems à découvrir qu'Albert n'étoit pas ſeulement Gentilhomme, & que ſes richeſſes venoient plûtôt du hazard que de ſes heritages: je ne pus cependant m'empêcher de le plaindre d'avoir de ſi méchans Domeſtiques. Il étoit

continuellement le ſujet de leur riſée. Un de ſes Confidens diſoit un jour à un Poëte : mon Maître vous eſcluëra de ſa table ; vous ne lui apprenez que des bons mots connus & uſités ; d'ailleurs il n'a plus affaire de vous, il les prendra doreſnavant à la ſource.

Dans la Ville la plus voiſine de ce Château, il y a une vingtaine de beaux Eſprits qui ont formé une eſpece d'Académie ; ils compoſent tous les jours des Ouvrages qui font l'admiration de tout le monde. Croiriez-vous qu'Albert s'eſt fait recevoir dans leur Compagnie, en leur faiſant preſent de dix mille écus ; la ſuite de la convention a été, qu'il fourniroit les Medailles & les Prix qui ſeront deſtinés à ceux qui auront le mieux écrit ; ainſi avec quelque ſomme qu'il dépenſera tous les ans, il ſera réputé pour un homme ſçavant. Rien n'eſt ſi ſingulier que la façon de penſer d'Albert ; il donne dans tout, & ne ſe ſoucie de rien.

Il va à la chasse, quoiqu'il ait de la peine à se tenir à cheval ; il a des Concerts reglés, & la Musique l'ennuie : il dépense beaucoup en Tableaux, & ne s'y connoît point ; il n'y a que le vin qu'il aime de bonne foi ; car il s'enyvre tous les jours. A l'égard des femmes, elles l'ont tant attrapé qu'il s'en défie ; il craint leur esprit dangereux ; cependant il m'a donné la comission de lui chercher une Maîtresse qui fût jolie ; mais qui ne sçût ni lire ni écrire. C'est ainsi que cet homme parloit d'un Maître qui le combloit de bienfaits.

La Fête d'Albert arriva dans ce tems ; il convia cinquante personnes à qui il donna un festin. Il avoit une belle Chienne, qu'il appelloit Cibele, & qui étoit toujours auprès de lui. J'entrepris de lui dérober les bonnes graces de notre Maître ; & voilà comme je m'y pris. Je fus dans le jardin rompre une branche de Laurier que j'apportai à Al-

bert lorſqu'il étoit à table : il fut transporté de joie. Qu'eſt-ce que ceci veut dire ? s'écria-t-il. Cela veut dire, répartit un de ſes flatteurs, que les Lauriers ſont faits pour vous; Que vous êtes le Favori des Muſes, le Roi des Belles-Lettres ; puis ils prirent la branche de Laurier & en firent une Couronne qu'ils lui mirent ſur la tête. Viens me baiſer, ma chere Circé, me dit-il ; c'eſt toi qui m'a donné le bouquet le plus agréable. Je courus à lui, je le baiſai ; & montant ſur la table, je mangeai dans les plats, & bus le vin qui étoit dans ſon verre. Ces gentilleſſes acheverent de le charmer : il fit apporter un collier de velours bleu brodé, où pendoient des grelos d'or qu'il m'attacha au col, en diſant que je ſerois ſa Chienne bien aimée. Je fis bonne chere ainſi que les convives, & je fus attentive aux maximes que chacun débitoit. On parla des Auteurs ; Albert demanda comment on pouvoit diſ-

tinguer un bon Auteur d'avec un mauvais. Cela eſt bien aiſé, répondit quelqu'un ; & ſans vous donner la peine de lire leurs Ouvrages, vous les diſtinguerez à leur maintien : le bon Auteur vous abordera avec un air ouvert, vous ſaluëra de bonne grace, n'affectera point de montrer beaucoup d'eſprit ; ſi l'on parle d'un livre nouveau, il en loüera les bons endroits, & regardera les médiocres comme des ombres dans un tableau. Un mauvais Auteur au contraire vous ſaluëra avec un rire amer, vous regardera d'un air effaré, vous parlera avec beaucoup de précipitation ; il craindra que vous ne ſoyiez pas bien perſuadé qu'il a beaucoup d'eſprit : ſi vous lui parlez d'un Ouvrage nouveau, il vous ſoûtiendra qu'il eſt déteſtable, que celui qui l'a fait eſt digne d'être mis aux Petites-Maiſons ; il vous citera les mauvais endroits du livre, & finira ſa critique en diſant qu'il n'y a plus de bon goût dans le monde.

Deux Chanteuſes furent dans le moment annoncées ; Albert leur dit, Approchez, mes Princeſſes : comment gouvernez-vous la joye ? Bien doucement, repartit une des deux ; j'ai eu une migraine qui m'a duré huit jours ; enfin elle eſt paſſée. Tant mieux, reprit-il, vous nous chanterez quelque beau morceau d'Opera : Des morceaux d'Opera, répondit l'autre, avez-vous envie de dormir ? nous chanterons plûtôt des Vaux-de-ville. Elles commencerent toutes deux un Duo dont les paroles faiſoient honte à leur ſexe. Les impertinentes ! diſois-je, elles auroient été fâchées de chanter des chanſons honnêtes. Qu'elles ſont coupables de ſe ſervir de leurs talens pour cauſer du ſcandale ! Mais ajoutai-je, que ceux qui compoſent ces indignes chanſons ſont mépriſables ! On devroit les chaſſer de toutes les ſocietés ; cependant ils y ſont bien reçus : l'on ne penſe pas que de pareils auteurs ne peuvent avoir

que l'esprit vicieux. Demandez-leur qu'ils peignent dans leurs vers un amour délicat, une tendresse innocente, on verra la sécheresse de leur veine, & dès qu'il s'agira de débauche ou de médisance, les rimes se presenteront en foule à leur imagination. Telles étoient mes réflexions, lorsque les amis d'Albert voulurent imiter les Chanteuses. Je fus si indignée de ce que j'entendis, que je sortis de la salle du festin; qui dura jusqu'à neuf heures du soir. Je m'amusai à regarder les préparatifs d'un feu d'artifice; l'on fit mettre dans la cour du Château des cuves, remplies de vin pour les Paysans: Il en vint plusieurs avec de jeunes filles. Albert se fit voir yvre, & voulant courir après une jolie Paysanne, il se laissa tomber dans une des cuves, & s'y seroit noyé sans le secours de ses Domestiques. Le feu étant tiré on servit un nouveau repas. Albert & sa compagnie furent se remettre à table, & laisserent le champ libre aux

Payſans qui s'enyvrerent ; & dont quelques-uns ſe casſerent la tête. J'ignore ce qui ſe paſſa pendant le ſouper, parce que je m'endormis juſqu'au lendemain.

Albert me tint parole ſur l'amitié qu'il m'avoit promiſe : j'étois toujours auprès de lui. Il avoit une belle bibliotheque ; & lorſque j'étois ſeule, je m'occupois à lire les livres qui étoient ſur ſa table. Comme les Domeſtiques haïſſent volontiers ce que les maîtres aiment, j'étois fort maltraitée en l'abſence d'Albert. Un jour que je liſois ſelon ma coutume, je fus ſurpriſe par un laquais qui publia auſſi-tôt ce qu'il avoit vû. On ne balança point à me croire Sorciere ; le bruit en courut dans le village, & l'on attribuoit à ma preſence, les maladies qui ſurvenoient. Les Domeſtiques d'Albert réſolurent ma perte ; ils prirent le tems qu'il étoit à la chaſſe : on n'avoit pas moins réſolu que de me brûler vive. Je vis venir pluſieurs Payſans

ſans qui tenoient une grande cage de bois dans laquelle ils m'enfermerent après m'avoir garottée. Ils me traînerent dans cet équipage par tout le Village, en criant : Voici la Chienne magicienne, qui nous attiroit tant de malheurs ? Ils me conduiſirent dans une place, où chaque payſan apportoit du bois pour me brûler. Je voyois avec horreur l'appareil de mon ſupplice. Quel funeſte ſort eſt le mien ! diſois-je, & quel crime ai-je commis, pour mériter une mort ſi violente ? N'étois-je je pas aſſez punie de ma curioſité par ma métamorphoſe ? Eſt-ce donc un amour innocent qui m'attire tant de malheurs ? C'eſt ainſi que je me plaignois, lorſqu'Albert revint de la chaſſe avec trois de ſes amis. Le feu qui devoit me conſommer étoit déja allumé. D'abord que ces Payſans virent leur Seigneur, ils prirent la fuite, ainſi que ſes gens, & me laiſſerent dans la cage. Albert s'approcha de moi, & s'écria ! Quoi ! ces

malheureux alloient brûler ma chienne ? Il ouvrit la cage avec empressement, & me délia. J'étois si accablée que je ne pus le suivre; il me fit porter par un laquais, & jura qu'il se vengeroit de l'outrage qu'on avoit voulu lui faire. Je me couchai sur un lit, encore tremblante du peril que j'avois couru. Je ne suis plus en sûreté dans ces lieux, disois-je; ces barbares trouveront le moyen de me donner la mort, & que fais-je dans ce Château? Pourquoi ne suis-je pas retournée dans la Ville où je suis née ? Florimont y doit être de rétour. Quittons dès demain ce funeste séjour, & revoyons s'il se peut, la maison de Clarice. Je pris quelque repos, & me rendis le soir au souper de mon maître. Je fis par précaution un bon repas; le lendemain d'abord que les portes du Château furent ouvertes, je pris la fuite, & me trouvai bientôt dans une plaine. Je m'arrêtai pour voir quel chemin je prendrois. L'endroit

m'étoit inconnu, je craignis avec raiſon de me perdre. Je marchai toute la journée; à la fin du jour, je me trouvai dans un bois fort grand & fort épais. J'apperçûs deux hommes qui couroient après moi, en diſant : cette chienne eſt bien diſtinguée; ſon collier eſt garni d'or, il faut le lui ôter. Je les laiſſai faire, étant fort aiſe d'en être débaraſſée. Il m'incommodoit autant par la gêne où j'étois que par le bruit de ſes grelots. Ces hommes ſe confirmerent dans la penſée qu'ils étoient d'or. Lorſqu'ils s'en furent ſaiſis, il leur prit une pitié qui me parut bien cruelle : Cette pauvre bête s'eſt perduë, dirent-ils, il la faut mener avec nous, & la nourrir en faveur de ſon collier. Ce diſcours ne fut point de mon goût; je voulus m'échaper; mais voyant ma réſiſtance, ils me mirent une corde au col, & me conduiſirent dans le fond du bois. Ils s'y arrêterent, & leverent une groſſe pierre, & à peine eurent-ils ſifflé trois fois,

que je vis paroître de la lumiere. Mes conducteurs descendirent par un petit escalier, & m'entraînerent avec eux. Je me trouvai dans le fonds d'une caverne, où six hommes étoient autour d'une table. Avez-vous fait bonne capture, dirent-ils, à ceux qui arrivoient ? Ils répondirent qu'ils amenoient une prisonniere de guerre, dont ils apportoient les preuves de noblesse ; ils montrerent en même tems mon collier : ce sera, dit l'un des voleurs, de quoi nous aider dans l'expedition que nous allons entreprendre ; en attendant ; mes enfans, reposez-vous, & faites bonne chere. La table étoit remplie de viandes froides ; on me donna à souper, & l'on convint que l'on me nommeroit Diane, parce que l'on m'avoit trouvée dans le bois. Je fis la triste remarque que mon sort devenoit toujours plus mauvais. Une Vieille qui étoit dans cette caverne, me rappelloit le souvenir de ma méchante Gouver-

nante ; je lui trouvois de son air : elle vint me caresser, & je la mordis ; elle fit un cri affreux. Son fils qui étoit celui qui m'avoit prise ; voulut la consoler, elle se mit à pleurer, & dit, tout m'est d'un mauvais augure, il ne m'est arrivé aujourd'hui que des avantures sinistres : je n'ose dire ma pensée ; mais si vous m'en croyez, vous n'irez point dans la maison de ce Financier que vous voulez voler, il ne faut point se joüer à ses maîtres. Taisez-vous, vieille Visionnaire, reprit l'un des voleurs, ne venez point nous annoncer malheur ? Helas ! dit-elle, je souhaite me tromper, & je fais des vœux pour que votre entreprise réüssisse. Ecoutez cette folle, repartit une autre, doit-on faire des vœux pour faire réüssir une action criminelle ? Qu'appellez-vous action criminelle, reprit le fils de la Vieille ? L'air n'est-il pas pour les oiseaux ? Ne prennent-ils pas leur nourriture par tout où ils en trouvent ? La terre n'est elle pas

pour les hommes? & ce qu'elle produit, ne leur appartient-il pas également? Sçachez que ce n'eſt que par uſurpation qu'il y a des riches ; & que nous faiſons bien de leur arracher des tréſors que nous devrions partager avec eux. Si ma mere fait des vœux, ils ne ſont point indiſcrets ; il eſt indifferent à qui doivent appartenir les richeſſes. Lorſque l'on vole, on n'offenſe que les Loix ; & ces Loix ont été faites par des hommes qui avoient interêt de conſerver leur uſurpation. Il eſt vrai que pour abaiſſer le courage des autres, on a fait punir de mort ceux qui ſe ſont révoltés, & qui ont voulu reprendre ce qu'ils croyoient leur appartenir. Cependant il eſt des voleurs favoriſés ; par exemple, les Marchands ne different pas de beaucoup de nous. Notre adreſſe & notre induſtrie nous donnent des droits ſur quelques bourſes. Eux, ils s'en ſont acquis ſur celles de tout le monde. Nous n'avons que nos momens

& nos occasions pour voler, en courant beaucoup de risques; les Marchands volent souvent, & d'une maniere paisible, quoiqu'ils fassent un gain aussi exorbitant qu'injuste. Leur langage ordinaire est de dire: Je vous assure que la marchandise que je vous vends, est au prix que je l'ai achetée, & que je n'ai que l'interêt de vous rendre service. Ils mentent; & nous au contraire, nous agissons de bonne foi, & nous disons à ceux à qui nous avons affaire: Nous en voulons à votre bourse, nous avons besoin de votre argent; & veritablement il nous est nécessaire. Les Marchands n'ont pas seulement l'utile, mais ils ont encore l'agréable. Nous logeons dans des cavernes. Ils ont des maisons de campagne, de petits Palais: Enfin, nous finissons nos jours miserablement, & les Marchands meurent dans l'opulence, après avoir sçû faire banqueroute à propos. Le fils de la Vieille ayant fini ce discours

fut applaudi de la troupe ; sa mere changea ses pleurs en larmes de joye. Les voleurs après s'être enyvrés, se coucherent dans une chambre remplie de paille ; j'y fus aussi me reposer, esperant m'échaper lorsqu'ils sortiroient. Le lendemain, après qu'ils eurent déjeûné, ils prirent congé de la Vieille, en l'exhortant de n'être point inquiete, & l'assurant qu'ils reviendroient bientôt chargés d'un riche butin. Je fis mon possible pour les suivre ; ils m'en empêcherent en m'enfermant dans ma chambre. La Vieille m'en fit sortir d'abord qu'ils furent partis. Une grande obscurité regnoit dans cette caverne ; la foible clarté d'une lampe en augmentant encore l'horreur. J'examinai si je ne verrois point quelque jour ; j'allai au petit escalier, mais il étoit aussi sombre que la caverne. J'essayai envain d'ébranler la pierre avec ma tête ; après cette tentative, je devins comme une désesperée : Me voilà donc vi-

vante dans un tombeau ! disois-je, & sans esperance d'en pouvoir sortir ! Je fus nourrie, ainsi que la Vieille, de ce qui avoit resté du repas des voleurs; en peu de jours les provisions manquerent; elle gémissoit continuellement: Je vais mourir de faim, disoit-elle, & peut-être que mon fils, ce charmant Orateur, se soutient à present au bout d'une ficelle ! puis me regardant d'un air égaré : Pauvre Diane, ajoutoit-elle, tu me serviras à en attendre des nouvelles, & tu me nourriras quelques jours. Cette résolution me fit frémir; je me promis de tout tenter pour me défendre, & de la mettre en pieces, s'il m'étoit possible. Le danger où je me voyois, me fit courir par toute la caverne. Je trouvai quelque chose sous mes pattes, que je fus regarder à la lumiere : je vis que c'étoit un sifflet, je le pris dans ma gueule & je courus au petit escalier siffler trois fois. La Vieille qui crut que c'étoit les voleurs, se saisit

de la lampe ; & s'approchant de l'endroit où étoit l'ouverture de la caverne, elle s'écria: Pourquoi ne levez-vous pas la pierre ? Son empressement la lui fit pousser avec succès ; j'apperçus le jour, & je m'élançai par dessus sa tête : C'est ainsi que je me sauvai de cette affreuse caverne. Je marchai pendant deux jours ; j'étois si lasse & si foible, que j'étois sur le point d'expirer. Je donnai de la compassion à une Paysanne que je rencontrai ; je la suivis dans un village ; elle entra dans une petite chaumiere, & dit à sa fille ; le hazard a réparé la perte que tu as faite de notre chienne : celle-ci en prendra la place, donnes-lui promptement à manger, car elle est aux abois. la jeune fille obéït, & me donna un reste de potage au lait, dont le pain étoit si noir, qu'il formoit un parfait contraste ; cependant il me sauva la vie. Me trouvant en sûreté chez ces bonnes gens, je ne pensai qu'à réparer mes fatigues en

me livrant au repos ; & en peu de jours je repris mes forces. Annette, c'est le nom de la jeune fille, étoit d'une beauté parfaite ; elle faisoit le bonheur de son pere & de sa mere par son caractere aimable. Elle ne feignoit point d'être sage, elle l'étoit réellement ; quoiqu'elle fût élevée dans la pauvreté, elle ne désiroit point de changer d'état : elle se levoit devant l'aurore, & passoit les journées à travailler. Jamais je ne lui remarquai un quart d'heure d'ennui ; ses occupations l'empêchoient d'être livrée à elle-même, ce qui n'est que trop dangereux pour une jeune personne. J'ai remarqué que Annette & ses parens dormoient d'un sommeil tranquille ; l'ambition ne leur faisoit point passer de méchantes nuits ; le maître de la petitechaumiete pensoit mieuxqu'un Philosophe ; il benissoit tous les jours sa pauvreté : Que je suis heureux ! disoit-il, je ne suis point envié de personne, je joüis d'une santé par-

faite ; je me suffis à moi-même ; au lieu que les Grands ont besoin de beaucoup de domestiques, & par consequent ils en sont dépendans. Ils sont sans cesse agités de mille craintes, & sont continuellement trompés, tandis que moi, je n'ai aucune inquiétude, parce que je n'ai rien à perdre. On n'a point d'interêts à me cacher la verité, on me parle sincerement, & je réponds de même. Je me leve tous les jours avec un front serein, n'ayant point à me reprocher d'avoir fait des bassesses pour m'élever. Ma maison est l'ouvrage de mes mains. Aucuns Créanciers n'en viennent assieger la porte. Je ne crains point la rigueur des saisons, je me suis accoutumé également au chaud & au froid ; mais ce qui me rend parfaitement heureux, c'est que mon épouse m'aime de bonne foi. C'est ainsi que ce Paysan parloit. Je fus curieuse de sçavoir s'il ne changeoit pas quelque fois de langage ; je connus qu'il ne

s'en départoit jamais : je pensai alors que le veritable bonheur est dans le sein de la pauvreté.

Je ne sçai si l'air que je respirois chez ces Paysans m'inspiroit de la tranquillité ; je me trouvois dans un calme extrême, le seul souvenir de Florimont m'agitoit. Annette m'appelloit fidele ; ce nom me plaisoit infiniment, étant conforme à ma façon de penser. Quand elle alloit travailler dans la campagne, je la suivois. Un soir qu'elle étoit sur le point de retourner chez son pere, deux Chasseurs l'apperçurent & furent charmés de sa beauté ; ils approcherent d'elle, & lui firent des complimens. Loin de leur répondre, elle précipita ses pas. Les Chasseurs piqués de sa fuite, descendirent de cheval & l'arrêtant, elle appella du secours, ses cris ne furent point entendus ; je fis mon possible pour la défendre, & risquai de me faire assommer en mordant les Chasseurs. Ils prirent Annette & la lierent sur

le cheval de leur laquais. Elle continua de crier, mais ce fut en vain. Je m'étois attachée à Annette & je voulus la suivre ; mais il me fut impossible, par la vîtesse dont les Chasseurs firent courir leurs chevaux. L'ayant perdu de vûë, je m'arrêtai, pensant si je retournerois chez le Paysan ; j'eus peur d'en être mal reçûë sans ma petite maîtresse, je continuai donc mon chemin, ne sçachant où j'allois. Je rencontrai un carosse rempli de Dames ; je les suivis dans un Château, où je résolus de faire quelque-tems ma demeure ; je regardai ces Dames avec attention : il y en avoit une que je jugeai belle, malgré le rouge & le blanc qui lui couvroient le visage. Elle étoit la Dame du Château ; je me présentai à elle, & elle me caressa, en disant : je te garderai auprès de moi, parce que tu es la seule rencontre que j'ai fait aujourd'hui. Deux de ses compagnes prirent congé d'elle. Camille, c'est le nom de

ma nouvelle maîtresse, se retira dans son appartement où je la suivis ; elle se jetta sur un lit de repos & se mit à pleurer : Que je suis malheureuse ! dit-elle, d'avoir perdu un si beau jour ; il n'y a que mon miroir qui m'a dit que j'étois belle ; je n'ai pas vû l'ombre d'un chapeau ! puis se tournant vers sa femme de chambre : Dites-moi Lize, si j'ai jamais été mieux coëffée ? J'avois aujourd'hui quelque chose de si touchant, que tous les cœurs m'auroient été soumis.

Il est vrai, Madame, lui repartit Lize, je ne vous ai jamais vû si brillante ; mais consolez-vous, songez qu'en répandant des larmes, vous ternissez votre éclat, je suis sûre que vous recevrez demain des hommages qui vous dédommageront de ceux que vous avez perdu aujourd'hui. Faites réflexion qu'il n'est point sur la terre une femme plus heureuse que vous. Vous êtes jeune, belle, riche & veuve : combien

en eſt-il qui ne voudroient que ce dernier avantage ? J'en conviens, répondit Camille ; cependant je ne puis être contente, puiſque ce jour m'a été inutile. Elle ceſſa de pleurer pour ſe mettre à table. Me voilà avec une coquette, dis-je, je veux voir jusqu'à quel point elle pouſſera le ridicule. Son ſouper fini, elle fut à ſa toilette, où après avoir ôté ſon fard, elle ſe couvrit le viſage d'un maſque de peau de chien, & mit des gants de la même étoffe, avec leſquels elle ſe coucha : je reſtai dans ſa chambre, & je m'endormis ſur des carreaux de velours. Le lendemain, Camille en ſe reveillant, demanda un jeu de cartes ; elle les tira l'une après l'autre, puis elle s'écria, je recevrai aujourd'hui beaucoup de viſites ! Elle fut à ſa toilette où elle reſta quatre heures. Je fus étonnée de la cimétrie qu'elle obſervoit en plaçant ſes mouches ; elle en nommoit une la Favorite : l'autre la Conquerante : une autre

l'Utile ;

l'Utile : quelques-unes les Aſſaſines, les Lorgneuſes, les Brillantes. Cette quantité de Mouches fut placée ſur ſon viſage après le blanc & le rouge ; Lize avoit ſoin à toutes les heures, de lui apporter un boüillon, afin que la fatigue qu'elle avoit à ſe parer ne lui causât point d'alteration. On vint annoncer deux Cavaliers : je remarquai qu'en montant l'eſcalier, l'un chantoit, l'autre ſiffloit. C'eſt ainſi qu'ils aborderent Camille qui les reçut avec joye. Ah! que vous êtes radieuſe ! s'écria l'un des deux : Votre beauté, répliqua l'autre eſt infatigable, elle fait autant de chemin que moi, elle me ſuit par tout ; je viens me repoſer à ſon ombre, le voulez-vous, belle Camille ? Soyez les biens-venus, leur répondit-elle. Le plus jeune lui offrit du tabac dans le moment qu'elle finiſſoit de s'ajuſter ; & en voulant ſe lever de ſa toilette, elle rencontra la tabatiere, dont le tabac lui tomba ſur le viſage. Elle fit un cri affreux ! le

jeune homme prit de l'eau, & voulut lui laver le viſage. Retirez-vous, étourdi, rien ne broüille tant le teint que l'eau. Son embarras étoit extrême : heureuſement qu'on vint lui annoncer un Marquis de la connoiſſance de ces jeunes gens. Elle les pria d'aller au-devant de lui, & de lui tenir compagnie, pendant qu'elle finiroit ſa toilette. Elle y reſta encore une heure, pour réparer le dommage du tabac, qui lui avoit rendu les yeux rouges : Lize fit ſon poſſible pour la conſoler : enfin elle alla joindre la compagnie. Je voulus ſçavoir comment ces Meſſieurs parleroient d'elle. Lorſqu'ils eurent dîné, je les ſuivis à la promenade : le Marquis demanda à ſes deux amis comment ils en étoient traités : ils répondirent, à peu près comme vous. Que peut-on attendre d'une coquette ? ce n'eſt pas la qualité qui lui plaît ; c'eſt la quantité. Cette folle fait avec ſes yeux des declarations d'amour à tout le

monde; cependant elle est incapable d'aimer; & par une sotte vanité; elle veut avoir une foule d'amans ; mais l'on passe aisément avec elle de l'amour au mépris. C'est où j'en suis répartit le Marquis; je viens dans son Château pour y faire un retour de chasse : vous y verrez bien-tôt sept Cavaliers, je leur ai donné rendez-vous, puisqu'elle aime le grand monde, elle sera satisfaite. Deux Complaisantes de Camille arriverent dans le jardin, & firent cesser cette conversation ; l'une des deux qui étoit une prude, aborda ces Messieurs, en disant : sçavez-vous que Celimene vient de vendre son carrosse, ses affaires sont tellement en déroute qu'elle ne peut s'en relever ; cette femme a fait un très-mauvais usage des richesses que son mari lui a laissées ; elle a eu apparemment des Amans qui lui ont été à charge : Parlez-en mieux, répondit le Marquis, vous vous expliquez comme une personne qui declare la

guerre à tout ce qui eſt aimable : je connois Celimene ; ſçachez que ſi elle eſt dans la peine, ſon bon cœur ſeul en eſt cauſe.

Elle eſt fille d'un pauvre Gentilhomme qui avoit encore quatre garçons & deux filles : elle étoit belle & ſage : le Comte de*** en devint amoureux & l'épouſa : Celimene quitta la maiſon indigente de ſon pere, pour habiter un palais : peu de tems après, le Comte mourut, & lui laiſſa tous ſes biens : maîtreſſe alors de ſes actions, elle ſe ſouvint de l'état malheureux de ſes freres & de ſes ſœurs: elle maria ſes ſœurs, & acheta des Charges pour ſes freres : tant de generoſités ont alteré ſa fortune ; ſes parens qui l'ont toujours enviée, ſe ſont accoutumés à ſes bienfaits, & l'ont enfin réduite par leur avidité à la même miſere dont elle les avoit tirés. Rien n'eſt ſi affreux que leur ingratitude ; ils ſont à preſent les premiers à blâmer ſa conduite: tel eſt le ſort de Celimene : mais ſon mal,

heur ne durera pas;je connois quelqu'un qui l'adore, & qui sera charmé de la trouver sans bien pour lui offrir les siens avec sa main.

Camille extrêmement parée arriva. Que ne veniez-vous plûtôt, lui dit la prude, vous auriez entendu M. le Marquis se répandre en loüanges pour Celimene. Il n'en est pas avare répondit Camille ; & c'est le Chevalier de toutes les folles de Paris. Jusqu'ici, répondit le Marquis, j'ai fait gloire d'être le vôtre ; j'en ferai mistere à l'avenir. Un des gens de Camille vint annoncer les sept amis du Marquis, elle consentit de les recevoir. Ils la saluerent avec un air ironique dont je souffrois. Elle leur demanda ce que l'on disoit de nouveau : On ne dit rien encore, repartit l'un d'eux ; mais on dira bien-tôt que j'ai tüé seul un sanglier, dont j'ai l'honneur de vous offrir, non le pied suivant la coutume, mais la queuë. Voilà un present bien singulier, reprit le Mar-

quis, Madame ne le recevra pas: Pourquoi ? reprit le Chasseur ; plus un hommage est nouveau, & plus il doit plaire : sans doute, répondit Camille, & je veux qu'à l'instant, cette queuë soit attachée à ma porte. Elle quitta la promenade, on la suivit dans les appartemens, où l'on joüa jusqu'au souper. Je ne vous dirai point les propos ridicules que l'on tint à Camille : je remarquai seulement, qu'elle étoit aussi médisante que coquette : elle parloit mal de toutes les femmes ; ses deux amies l'applaudissoient, tandis que les hommes s'enyvroient de bonne grace. Je ne fus point curieuse de voir la fin du repas: depuis ce jour, la même compagnie la venoit voir souvent, & la suivoit lorsqu'elle alloit à Paris. On ne la nommoit plus que la veuve aux dix Amans. Camille étoit voisine d'une jolie personne, qui avoit une aussi bonne conduite qu'elle en avoit une mauvaise. Elle étoit fort attachée à son mari, qui étoit hom-

me de mérite. Il voyoit bonne compagnie, & les plaisirs se renouvelloient tous les jours chez lui. Il proposa de joüer une Comedie avec ses amis : Camille auroit souhaité d'y être admise; mais on ne l'en pria pas : elle voulut du moins être spectatrice, ce qu'on ne put lui refuser. La troisiéme fois qu'elle s'y trouva, elle eut le chagrin de se voir joüée par deux jeunes personnes qui répeterent un Dialogue que l'on avoit fait pour elle : il fut aisé d'y reconnoître son caractere, & celui de ses adorateurs, dont quelques-uns étoient presens. Ce Dialogue commençoit ainsi.

LUSINDE, & PHILIS.

LUSINDE.

Philis reposons-nous sous ces berceaux charmans,
Et pour nous amuser parlons de nos amans.

PHILIS.

J'y consens ; mais pour moi je n'aurai rien à dire.

LUSINDE.

Quoi ! vous dissimulez ? Certes je vous admire.
Ma franchise, de vous, attend plus de retour
Vous sçaurez sur mon cœur tout ce que peut l'amour

PHILIS.

Voyons ?

LUSINDE.

Devinez-vous ceux qui portent ma chaîne ?

PHILIS.

Non, & pour deviner je trouve trop de peine.

LUSINDE.

Dix amans à la fois brûlent pour moi d'amour

PHILIS.

C'est trop de neuf, ma chere.

LUSINDE.

Ils augmentent ma cour :
Mais je me moque d'eux & n'en fais point mistere ;
Un regard me suffit pour me tirer d'affaire.
Connoissez-vous Licas dont les tons éclatans,
Lui font donner le nom du cadet des Titans ?
Depuis plus de deux ans j'errai fait la conquête ;

Il est vrai que souvent il me casse la tête.
Cependant il me plaît par sa vivacité,
J'aime un discours leger, plein de diversité.
Dorante est différent, il est languissant, tendre;
Pour en tirer deux mots, il faut toujours attendre.
Lisidas est bien fait, je le hais quelquefois,
En me serrant la main, il me blesse les doigts.
Un amant me déplaît, s'exprimant de la sorte.
Pour Damon l'étourdi, son amour le transporte;
L'autre jour, près de lui, mon carosse passa
De son remise alors une glace il cassa;
Et loin de l'arrêter, son cocher en colere,
Le mena disputer devant un Commissaire:
Il en fut pour les frais, & j'en ris de bon cœur.
Un Robin depuis peu me conte son ardeur;
Je ne vous peindrai point son air ni sa figure,
Il m'aime infiniment; mais moins que sa frisure;
Jamais il ne s'échape en un geste suspect,
Et c'est à ses cheveux que je dois son respect.
Un Vieillard quelquefois me parle de tendresse;
Il me vante les feux d'une ancienne maîtresse,
Il se pique d'avoir *du cheveu, de la dent;*
Il prend mon petit doigt, le mord en badinant:
Je dis qu'il me fait mal, & feins d'être en colere;
En retirant sa main, sa denture légere
Demeure dans ma main: ce Vieillard malheureux
Fuit, en se promettant d'être moins amoureux.
Enfin je l'ai perdu, j'en ai l'ame peu triste.
Je ne vous dirai rien d'Alcidon & d'Ariste,

Ni des adorateurs que je fais chaque jour ;
Mais vous, belle Philis, parlez à votre tour.

PHILIS.

Je m'en garderai bien.

LUSINDE.

Quoi ! Vous voulez vous taire ?

PHILIS.

Pourroit-on vous donner un avis salutaire ?

LUSINDE.

Volontiers, & j'écoute avec grande douceur.

PHILIS.

Lusinde, ouvrez les yeux, connoissez votre erreur ;
Craignez que tôt ou tard cette foule importune
Ne parvienne à troubler votre heureuse fortune.
La réputation en souffrira chez vous ;
Que diront vos amans, l'un de l'autre jaloux ?
Ah ! craignez leur fureur, & dans l'âge où vous êtes ;
N'allez pas vous ranger au nombre des coquettes.

Fin du Tome premier.

CELENIE,
HISTOIRE
ALLEGORIQUE.

*Par Madame L***.*

NOUVELLE EDITION, augmentée de la ſuite & concluſion de cette Hiſtoire.

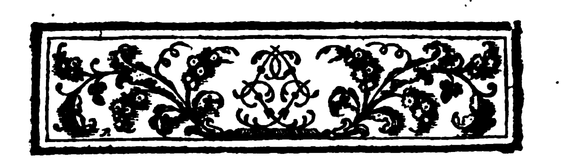
TOME SECOND.



A LAHAYE,
Chez D'HONDT, Libraire.

M. DCC. XXXVIII.





HISTOIRE DE CELENIE.

QUATRIE'ME PARTIE.

CAMILLE qui avoit écouté impatiemment ce dialogue, ne voulut pas en attendre la fin ; elle sortit, & je la suivis, ainsi que ses amis, qui avoient bien de la peine à s'empêcher de rire. Il y avoit six mois que j'étois dans son Château, & je formois mille vœux pour qu'un heureux hazard me fît reprendre ma premiere forme. Un matin que je dormois

d'un sommeil leger, il me sembla entendre une voix qui me dit : Malheureuse Celenie ! après avoir pris la figure d'une bête, tu en possedes encore la stupidité. Il est tems, si tu veux changer de situation, de quitter ces lieux : Crois-tu que ce soit dans le séjour de la volupté que l'on retrouve la raison? Les malheurs sont faits pour perfectionner les hommes. Expose-toi à de nouvelles peines, & les voeux que tu feras seront écoutés. Je me réveillai frappée de ces mots : Je quittai le Château de Camille pour entreprendre un nouveau voyage. Je rencontrai un Operateur dans mon chemin : son équipage étoit comique; il étoit monté sur une mulle, & avoit à sa suite un petit Maure monté sur un âne, qui tenoit en croupe un gros singe gris. Je suivis l'Operateur dans l'esperance qu'en courant le pays, il pourroit me conduire dans la Ville où j'étois née. Il parut content de mon empressement : nous ne fûmes pas

long-tems sans arriver au Mans. Il passa plusieurs jours à composer un Elixir qu'il fit annoncer dans la ville, comme quelque chose de merveilleux. Je fus curieuse de sçavoir de quels simples il se servoit pour guérir tant de maux, & je m'apperçus qu'il ne se servoit que de cachou battu avec de la canelle, qu'il mêloit dans de l'eau, & dont il remplit beaucoup de bouteilles. Son Elixir étant composé, il se fit voir au peuple sur un theâtre, où il vendit ses bouteilles fort cher. Il s'applaudissoit de son bonheur, lorsqu'un autre Oparateur parut dans la Ville; le peuple aussitôt lui donna la préference: Voici à peu près la harangue qu'il fit.

» Messieurs, l'Elixir que vous » achetez de mon confrere est bon, » j'en ai comme lui la recette; mais » je sçai un secret qu'il ignore. Il » peut guérir des maladies, & moi » j'ai le secret d'empêcher qu'on ne » soit jamais malade, & celui de

» faire vivre à peu de frais. Voyez-
» vous ces tablettes, une d'elles suffit
» pour passer vingt-quatre heures
» sans manger; avec mes tablettes,
» l'on n'a point d'indigestion; l'on
» peut vivre cent cinquante ans sans
» incommodité; on n'est pas obligé
» d'avoir de cuisinier. L'on n'est
» point distrait de ses affaires par de
» longs repas. Enfin, on s'éleve au-
» dessus des bêtes. » Il alloit conti-
nuer l'apologie de son secret, quand
une grêle de pierres l'obligea de se
taire & de se sauver. Je fis réfléxion
sur la folie de cet homme de venir
prêcher la sobrieté aux Bas-Nor-
mans. Que feroient-ils, s'ils ne pas-
soient pas la moitié de la journée à
table? Leur ennui seroit extrême. Je
connois quelqu'un qui ne la quitte,
que lorsque le sommeil le force d'al-
ler se mettre au lit. Je lui ai souvent
entendu dire, que les anciens Ro-
mains se conduisoient mieux que les
hommes d'à present, & qu'ils vi-
voient plus long-tems, parce qu'ils

étoient toujours couchés auprès de la table. L'exercice, ajoutoit-il, que nous faisons lorsque notre estomach travaille à digerer, détruit le corps, & nous fait mourir plûtôt que nous ne devrions. Mon Maître avoit été attentif à la reception que l'on avoit faite au nouvel Operateur. Il ne put dissimuler sa joye, & descendit de son theâtre, pour voir ce qu'il deviendroit. Il le suivit dans une ruë écartée; mais son rival l'ayant connu, vint sur lui, & ne lui épargna pas les coups. Mon Maître fut d'abord surpris; mais il se remit, & eut l'avantage du combat, sans qu'il y eût eu de sang répandu. Plus fier que Rodomont, il revint à son auberge, où il raconta son combat & sa victoire à un homme qui s'y trouva, & qui avoit très-mauvaise mine. Comme il n'étoit pas encore heure de souper, ils firent une partie de piquet; mon Maître joüa si malheureusement, qu'il perdit tout l'argent que lui avoit apporté son Elixir. Il

etoit dans une agitation extrême, & demanda à l'étranger, s'il vouloit joüer son Maure; il l'accepta, & un repique le fit changer de Maître. Le Singe fut aussitôt ouvert pour en avoir la revanche, & fut aussitôt perdu. Il ne restoit plus qu'une tabatiere à l'Operateur, que le Voyageur voulut encore avoir. Je fus fâchée de la perte de mon Maître, & voyant qu'il ne changeoit pas de cartes, j'en pris de nouvelles sur une table, & les lui portai. Il les prit fort étonné, & s'en servit avec succès. Il avoit regagné son Singe, & son Maure, lorsque le Voyageur quitta le jeu, en disant qu'il avoit mal à la tête. L'Operateur indigné fut sur le point de commencer un second combat; mais le Voyageur l'appaisa en lui promettant de joüer le lendemain, aussi long-tems qu'il souhaiteroit. Ils souperent ensemble en assez bonne intelligence, & parlerent de l'avanture des cartes. Le Voyageur dit que j'étois bien

instruite, & que je sçavois faire des tours à propos. J'ignore, repartit l'Operateur, la science de ma chienne; il n'y a que huit jours qu'elle est à moi, peut-être qu'elle connoît les cartes, il faut en faire l'experience.

Il m'appella, & me dit, Charmante: Allez chercher le Roi de Trefle. Je ne me le fis pas dire deux fois, & le lui portai. J'eus la même habileté à l'égard des autres cartes qu'il me demanda. Le Voyageur me regardoit avec admiration: Vous avez dans cette chienne un trésor, dit-il, peut-être qu'elle sçait aussi son Alphabet. Il en écrivit les lettres sur des cartes. L'Operateur me dit de lui apporter un E, ce que je fis. Il me demanda ensuite son nom, dont il me nomma les lettres, je les assemblai, & elles formerent le nom de *Denis*, qui étoit le sien: il fut enchanté de mon sçavoir. Le Voyageur me dit aussi son nom; mais loin de l'offrir à ses yeux, je lui fis voir le

mot *Escroc*, puis je me sauvai sous un lit. L'Operateur éclata de rire, & le Voyageur demeura confus. Ils se separerent en convenant d'une heure pour joüer le lendemain. Mon Maître dans l'impatience de regagner son argent, se leva avant l'Aurore. Il attendit long-tems, & voyant que le Voyageur ne paroissoit point il en demanda des nouvelles à son hôte, qui lui apprit qu'il étoit parti la nuit. L'Operateur, quoique desesperé, eut la politique de cacher son avanture.

Il alla se promener dans un jardin où il trouva plusieurs petites pierres assez polies, qu'il ramassa. Etant retourné dans sa chambre, il renferma ces pierres dans du taffetas noir, dont il forma des sachets, les ayant coufuës avec beaucoup d'adresse, il attacha des étiquettes dessus, où il écrivit : Remedes pour la fiévre, pour les battemens de cœur, pour la colique, pour l'hydropisie. L'après-midi il fut sur son théatre vendre ces

nouveaux spécifiques, qui lui furent payés avec autant d'empressement que de crédulité. Son dessein étoit de quitter le Mans, & cet argent lui vint à propos. Je l'avois suivi pour voir s'il réüssiroit; de retour à son auberge, ma joye fut extrême de voir qu'il s'apprêtoit à partir. Je me flattois de voir Clarice, & peut-être Florimont, que j'aimois toujours tendrement. L'Operateur me fit repeter les tours que j'avois faits la veille. Que je suis heureux! disoit-il, d'avoir trouvé une chienne si sçavante; elle fera ma fortune. J'en étois d'accord, pourvû que ce fût dans la ville où j'étois née. J'ignorois cependant où il vouloit aller. Dès le lendemain il se mit en chemin. Nous marchâmes plusieurs jours, & nous arrivâmes à Paris. Cette Ville que j'avois vûë autrefois avec plaisir, me causa une douleur mortelle; je perdis l'esperance, & n'eus plus la force de suivre l'Operateur, qui attribua à la lassitude, l'accablement où

j'étois. Comme il avoit interêt à me conserver, il me fit mettre sur sa mulle. Le soir même de son arrivée, il voulut me faire repeter ce que je sçavois, & il m'appella en me montrant des cartes. Comme je n'avois pas envie de joüer, je restai à la même place. Oh! oh! dit-il, ma chienne est capricieuse! Il prit un bâton, & m'en donna quelques coups. Je fis réfléxion que je ne ferois qu'augmenter mon malheur, si je m'obstinois à lui désobéir. Je pris les cartes, & les lui montrai avec tant de vivacité, qu'à peine avoit-il le tems de me les nommer. Vous faites bien, dit-il, de rentrer dans votre devoir; vous me paroissez maligne: rarement l'on vaut quelque chose, lorsque l'on court le monde; ceci peut s'appliquer aux bêtes comme aux hommes. Mon voyage ne sera point inutile; j'aurai soin de vous faire travailler. Après ce discours affligeant, il me laissa tranquille. Lorsqu'il sortoit, il m'enfermoit dans sa chambre. Un

jour, il me mit une chaîne au còl, & me conduisit à la Foire, où il me montra pour de l'argent. On lui demanda, comment il étoit possible que je fisse des tours si subtils? Il répondit, que c'étoit le fruit de ses peines, & qu'il m'avoit ainsi dressée dès ma jeunesse. J'aurois bien voulu lui donner un démenti. L'admiration que je causai alors me donna un chagrin extrême. Je reconnus plusieurs Cavaliers à qui j'en avois donné autrefois d'une maniere bien differente. Je resolus de prendre patience, & crus qu'en faisant le profit de mon Maître, j'en serois du moins traitée avec plus de douceur; mais je n'étois gardée que plus soigneusement, & n'étois nourrie que de pain très-bis.

Cet homme insatiable de gain, me menoit dans toutes les maisons de Paris, & me faisoit travailler continuellement. Plus je lui causois de profit, & plus il me rendoit malheureuse. Ma journée finissoit toujours

par la Foire. Mon Maître gagna cinquante mille francs à Paris en six mois; mais la fatigue & la mauvaise nourriture m'avoient renduë si laide & si harrassée, que sans mes talens, on n'auroit pû me regarder. Nous quittâmes Paris. On me fit voir encore dans quelques Villes de Province. Enfin, après bien des voyages, nous arrivâmes dans la Ville où j'avois été élevée. Je pensai expirer de joye en la reconnoissant. Je m'imaginois déja être auprès de Clarice, & m'entendre féliciter d'avoir quitté mon indigne metamorphose. Je me representois Florimont plus tendre que jamais. J'éprouvai dans ce moment, qu'une esperance bien fondée approche beaucoup du bonheur. Mon Maître me fit afficher dans la Ville, & marqua l'endroit où l'on me devoit voir. Une foule de monde s'y rendit. Je cherchois des yeux mon Amant & ma Maraine; mais ils ne parurent point. J'avois plus d'interêt que mon Maître de

bien executer mes tours, j'en inventois même de nouveaux, afin que l'on fît un récit de moi, digne de leur donner de la curiosité. Je vis tout ce que je connoissois dans la Ville, excepté Florimont & Clarice. Si j'avois eu quelque liberté, je n'aurois pas été long-tems, sans en apprendre des nouvelles ; mais j'étois toujours enfermée. Quelques Dames envoyerent chercher mon Maître pour me voir chez elles plus commodément. J'avois contenté leur curiosité, lorsque je fus conduite chez Clarice. Je fus si saisie en la voyant, que je tombai foible. Mon Maître très-chagrin demanda de l'huile, & m'en fit prendre ; ce remede acheva de m'affadir le coeur : je croyois être à mon dernier moment : on s'avisa de me donner du vin qui me fit revenir. Je fixai mes regards sur Clarice qui étoit dans son lit : elle étoit extrêmement changée : Trois Dames de ses amies étoient dans sa chambre. Mon Maî-

tre pour la premiere fois fut plus sensible à ma conservation qu'au profit qu'il esperoit de cette compagnie. Il dit qu'il ne vouloit pas me faire travailler avec une pareille foiblesse, qu'il reviendroit une autrefois. Il voulut me prendre pour m'emmener; mais n'étant plus maîtresse de mon desespoir, je me jettai sur lui, & lui emportai un morceau de la main. Il fit un cri effroyable, en disant, ma chienne est enragée. Je me sauvai auprès de ma Maraine. Les Dames fort effrayées prirent la fuite. Clarice loin d'avoir peur, me dit d'une voix basse; Si tu es Celenie, cache-toi sous mon lit, & mange ce que je ferai jetter. Elle appella sa garde, à qui elle parla à l'oreille, & je vis tomber un poignée d'absinthe. Je la mangai, ou plûtôt, je la dévorai. Que son amertume me sembla douce, quand je me vis insensiblement reprendre ma forme naturelle! J'étois cependant très-honteuse d'être nuë. J'aurois toujours

jours resté sous le lit, si Clarice ne m'eût dit de venir coucher auprès d'elle, en attendant que l'on m'eût apporté mes habits. Elle m'embrassa avec des transports de joye, & de tendresse, & me dit : Ma chere enfant, je vais mourir contente, puisque je te revois. J'étois si enchantée, que je ne pouvois répondre ; je me contentai de lui baiser mille fois les mains. Pendant cette reconnoissance, l'Operateur qui étoit resté dans la chambre, ouvroit de grands yeux, & frémissoit de rage. Je ne gagne pas, s'écria-t-il à cette avanture, & je vais instruire la Justice que vous êtes une Magicienne, qui avez changé ma chienne en fille. Il sortit furieux. Clarice le fit rappeller, & lui faisant un present considerable, elle l'engagea à tenir secret un évenement aussi extraordinaire. L'on sçut bientôt dans la Ville que j'étois revenuë, & l'on vint me faire des complimens sur mon retour. Mes anciens Amans m'assurerent

que j'étois plus belle que jamais ; & c'étoit de quoi je convenois interieurement. Je ne pouvois détourner mes yeux du miroir, & jamais on n'a été plus contente de soi-même. Clarice me demanda ce que j'étois devenuë pendant ma métamorphose. Je lui contai mes avantures, & la priai de m'apprendre comment elle avoit découvert ma transformation : Voici ce qu'elle me dit.

Huit jours après que vous fûtes disparuë de chez moi, je vis ma porte investie d'Archers ; celui qui étoit à leur tête, me dit qu'il venoit chercher la Gouvernante du logis : elle étoit enfermée dans sa chambre. On enfonça la porte : on lui mit des chaînes aux mains, & elle fut traînée en prison. Je fis d'inutiles instances aux Archers, pour apprendre cè dont on l'accusoit : ils me répondirent, que je le sçaurois de Florimont, par l'ordre duquel ils agissoient de l'aveu des Magistrats. Je courus à l'auberge où il logeoit

& le trouvai malade. De grace, lui dis-je, Monſieur : Apprenez-moi le motif de tout ce qui ſe paſſe. On m'a aſſuré que vous ſeul pouviez m'en inſtruire : ne differez pas à me tirer de peine ; & ſur-tout ne me cachez point ſi Celenie y a quelque part. A ce nom Florimont fit un ſoupir, & s'écria : l'aimable Celenie n'eſt plus ! Quoi ! ma filleule eſt morte, repartis-je ? Non, dit-il ; mais elle reſpire ſous la figure d'une chienne. Liſez, ajouta-t-il, ces mots que je n'ai vûs que trop tard. Je pris en tremblant un papier de ſes mains, & je lus avec peine, *votre fidelle Celenie eſt transformée en Chienne par le pouvoir magique de ſa Gouvernante.* Je n'en veux pas ſçavoir davantage, m'écriai-je : Je vais dans la priſon trouver ce monſtre ; elle me rendra Celenie, ou je la poignarderai. Moderez ce tranſport, me dit Florimont, ce ſeroit une mort trop douce pour cette malheureuſe, que mille ſupplices doivent punir : contrai-

gnez-vous pour sçavoir son secret ? promettez-lui de vous employer pour avoir sa grace, au cas qu'elle vous rende Celenie. Dites-lui qu'elle est venuë dans ces lieux sous la forme d'une chienne blanche, & que tandis que je dormois elle a tracé ces mots que vous pouvez lui montrer pour la confondre. Je quittai Florimont pour aller dans la prison ; d'abord que la Vieille m'apperçut, elle vint se jetter à mes pieds, en me protestant qu'elle n'étoit pas coupable : Tu n'es point coupable ! lui dis-je, regarde ce papier. Elle me dit après l'avoit lû, il est vrai que Celenie est métamorphosée ; mais je n'y ai aucune part ; c'est son indiscrette curiosité qui est cause de son malheur. Qu'est-elle donc devenuë, repartis-je ? Et comment peut-on lui rendre sa premiere forme ? Faites-la chercher dans la Ville, reprit-elle, & faites-lui manger de l'absinte, elle reviendra aussitôt dans son état naturel. Peut-on

ajouter foi à ces paroles, lui dis-je ? Et puisque tu pouvois finir sa métamorphose, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? J'avoüe, dit-elle, que j'ai été bien aise de cet accident, je la haïssois ; mais elle est trop vengée, puisque je vais mourir. On fera son possible pour te sauver la vie : Non, dit-elle, je sçai à quoi je dois m'attendre ; c'est un crime que d'avoir trop de science ; & je sçaurai m'en servir pour me soustraire au supplice que l'on me destine, vous en apprendrez bien-tôt des nouvelles. Ce discours m'effraya : je la quittai pour vous faire chercher. On amena chez moi une trentaine de chiennes blanches à qui je fis des questions très-inutiles. Je retournai le lendemain à la prison, & j'appris que la Vieille étoit morte.

On ignora dans la Ville la cause de sa détention & son sort. Florimont fut plus d'un an à vous chercher ; enfin il a quitté ces lieux, & je ne sçai ce qu'il est devenu. Flori-

mont n'eſt plus ici ! m'écriai-je triſtement. Non, dit Clarice, & j'en ſuis au deſeſpoir : je ſçai quelle eſt ſa naiſſance. J'approuverois à preſent votre amour réciproque ; mais eſt-il poſſible qu'après trois ans d'abſence vous l'aimiez encore ? Je l'adore, repartis-je. Pardonnez-moi cet aveu, lui ſeul a été cauſe de ma métamorphoſe, & il m'a trop couté pour ne m'être pas éternellement cher. Je vous plains, dit Clarice, & je voudrois qu'il pût ſçavoir ce qui ſe paſſe; cependant j'eſpere que vous le reverrez : attendez tout de votre deſtin ; il ne rendra pas votre bonheur imparfait. Ce fut en ces termes que Clarice me parla, ſa ſanté qui s'affoibliſſoit lui fit penſer à diſpoſer de ſon bien en ma faveur. Elle fit ſon teſtament, par lequel elle me fit ſon unique héritiere : je devenois après ſa mort un bon parti. On m'en propoſa pluſieurs ; mais je n'écoutai aucune propoſition. J'étois trop occupée de Florimont, & Clarice

approuvoit ma constance. Un jour qu'elle me parloit avec beaucoup d'amitié, je hazardai de lui demander à qui je devois le jour : vous le sçaurez, me répondit-elle, avant que je meure : je n'osai insister. Je la voyois tomber dans des foiblesses continuelles : elle passa six mois dans une langueur extrême. Le moment de sa mort arriva, elle me fit approcher, & me dit : il est tems que je vous découvre le secret que vous désirez sçavoir. Ma chere Celenie, que vous seriez heureuse, si votre naissance étoit aussi légitime qu'illustre ! apprenez que vous êtes fille .... A ces mots une foiblesse la prit : elle voulut envain achever, elle expira entre mes bras. Je sentis dans le moment une douleur si vive que je connus que j'étois attachée à Clarice par de plus fort liens que ceux de la reconnoissance. Ses biens ne pouvoient me dédommager de sa perte. Je passai une année dans une tristesse qui altera ma santé. Je n'avois pas

encore daigné jetter les yeux sur des papiers qui pouvoient m'instruire des avantages que j'avois à prétendre. Une de mes amies me pressa de les lire : je suivis son conseil, & j'appris qu'une somme considerable devoit m'être remise à Lyon par un oncle de Clarice. Je partis pour y aller, & me rendis d'abord à Paris. Quelques jours après mon arrivée, je me trouvai à l'Eglise auprès d'une veuve dont les traits ne m'étoient point inconnus ; je cherchois à me rappeller où je l'avois vûë: lorsqu'elle parla à un de ses gens, le son de sa voix me la fit reconnoître pour la jeune païsanne que j'avois vûë enlever par deux Chasseurs. Je ne pus moderer la joye que me causa sa présence ; je me jettai à son col, en lui disant ; Quoi ! ma chere Anette c'est vous ? Anette avec un souris charmant, me demanda par quel hazard elle recevoit des caresses d'une personne qu'elle n'avoit pas l'honneur de connoître ; ce discours me fit

fit appercevoir de mon étourderie ; je demeurai confuse, & sans m'expliquer davantage, je lui dis : Je suis la plus sincere de vos amies, & vous en conviendrez, si je puis avoir une heure de conversation avec vous. Venez donc, repartit-elle, dîner chez moi, & vous jugerez du plaisir que j'aurai de vous entendre. Je montai avec elle dans un carosse drapé, & nous arrivâmes à son hôtel que je crus être celui d'un Prince ; elle fit retirer ses domestiques, & me dit : Ne differez pas, je vous prie, à m'apprendre comment il est possible que je me sois attiré votre amitié, sans que je vous aye jamais vûë. Vous m'avez oublié, lui repartis-je ; cependant je vous ai été tendrement attachée. J'ai passé des nuits & des jours avec vous ; & j'ai été votre fidelle compagne : il faut vous rappeller des circonstances qui vous persuaderont. Vous souvenez-vous, lorsque vous étiez paisanne, qu'un jour, vous vous endormîtes sur un

gazon, & qu'un jeune Berger prit votre quenoüille & votre fuseau? Etant éveillée, vous fûtes très-inquiette. Le Berger vous promit de vous rendre ce que vous aviez perdu, si vous vouliez lui donner un baiser: mais vous le refusâtes; & à votre retour, vous fûtes grondée par votre mere, de la perte legere que vous aviez faite. Je m'en souviens, repartit Annette: Comment pouvez-vous sçavoir cela? Ce n'est pas tout, lui dis-je: Vous rappellez-vous qu'un soir en venant d'une nôce, vous dites tout bas en vous couchant, que vous voudriez être la femme de Colin, qui étoit un beau Païsan de votre voisinage? Vous souvenez-vous d'un jour qu'il faisoit extrêmement chaud, vous fûtes vous baigner dans un étang; le beau Colin passa auprès de vous, & vous risquâtes de vous noyer, pour éviter ses regards?

Pourriez-vous avoir oublié le malheur qui pensa vous arriver quelque tems avant que vous fûtes enle-

vée, lorſqu'une étincelle de votre lumiere tomba ſur votre lit, vous vous livrâtes au ſommeil ſans y faire attention : le feu commençoit à faire du progrès, mais votre chienne vous éveilla, & vous eûtes l'adreſſe d'éteindre le feu ſans que vos parens puſſent s'appercevoir du danger que vous aviez couru.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe, s'écria Annette. Je n'ai dit à perſonne les circonſtances que vous me récitez ; & je ſuis prête à croire que vous êtes un eſprit Aërien, qui avez pris la forme de la plus belle femme du monde pour venir m'embarraſſer. Daignez me tirer d'inquiétude ; dites-moi ſi je me trompe ? Oüi, vous vous trompez, lui dis-je, je ne ſuis point un eſprit Aërien ; & lorſque je vous ai perduë de vûë, ma figure étoit très-humiliante; j'étois la chienne blanche que vous aimiez tant, & que vous aviez nommé Fidelle. Je vous apprendrai l'hiſtoire de ma métamorphoſe ; mais aujourd'hui, je ne

puis moderer l'impatience que j'ai de sçavoir comment vous vous êtes tirée des mains des deux Chasseurs qui vous enleverent, & comment vous êtes parvenuë à l'état brillant où je vous vois. L'esperance que vous me donnez, repartit Annette, de sçavoir qui vous êtes, m'engage à ne vous rien cacher.

Sçachez que les Chasseurs qui m'enleverent ne me garderent pas long-tems. Nous n'avions pas fait trois lieuës lorsque nous entrâmes dans un Village où quelques réjoüissances avoient attiré quantité de Païsans. Quand je me vis au milieu de cette foule, je demandai du secours : Mes larmes & mes cris rendirent tout le monde attentif. On fut indigné de la façon dont j'étois liée sur un cheval. Les Païsans voulurent m'arrêter : mais les Chasseurs les écarterent. Je serois restée en leur pouvoir, sans l'arrivée de quatre Cavaliers qui me délivrerent, & me conduisirent dans un Château qui

n'étoit pas éloigné du Village. Ils me presenterent à un vieux Seigneur, & lui dirent : Voici une Clelie champêtre que nous venons d'arracher des mains de deux ravisseurs. On me questionna beaucoup : le nom de mon Village borna mes réponses. Je remerciai mes liberateurs, & priai le Marquis de *** à qui étoit le Château, de me faire conduire chez mes parens : Il me dit qu'il y consentiroit d'abord que sa fille m'auroit vûë. Elle arriva peu de tems après : on lui conta mon avanture ; elle me fit mille amitiés, & me dit, qu'elle vouloit me garder auprès d'elle, & qu'on alloit envoyer chez mon Pere pour l'en instruire. Pardonnez, Mademoiselle, lui repartis-je, si je refuse de rester auprès de vous, je ne vous conviens point : je ne sçai que filer, & travailler dans les champs. Rassurez-vous, mon enfant, dit-elle, ce n'est pas pour me servir que je vous prends : vous verrez de quelle espece sont ceux qui y sont desti-

nés. Je ne fus pas long-tems sans les connoître : elle avoit une femme de chambre muette, & deux Laquais sourds : Je pris la liberté de lui demander, pourquoi elle avoit de tels domestiques. Elle me répondit, qu'elle les avoit choisis exprès, & qu'elle regardoit ces défauts en eux comme des perfections. Je restai auprès de Julie : c'est le nom de cette Demoiselle, & je fus surprise un jour de l'ordre qu'elle donna à sa femme de chambre de m'habiller avec ses plus beaux habits : j'étois de sa grandeur : elle me trouva si bien qu'elle voulut voir si son pere me reconnoîtroit. Le Marquis ne m'ayant vûë qu'une fois me méconnut d'abord : il me regardoit avec admiration. Quoi ! lui dit sa fille, vous ne reconnoissez pas la petite Païsanne que l'on avoit enlevée? Comment ! s'écria le Marquis, elle a l'air d'une Princesse ! Je serai charmé de la voir toujours habillée ainsi. Julie approuva le goût de son Pere.

Pour moi je n'en avois ni joye ni tristesse : je n'avois point d'ambition ; & si j'étois sensible, ce n'étoit qu'à l'esperance que j'avois de revoir bientôt mes parens. Je ne fus pas long-tems sans avoir cette satisfaction. Mon Pere & ma Mere me vinrent voir : la parure dans laquelle ils me trouverent leur fut suspecte. Vous avez quitté votre état, ma fille, me dirent-ils, prenez garde que la vanité ne fasse le malheur de votre vie. Je les rassurai par la simplicité qu'ils remarquerent dans mes desirs. Ils me quitterent, en s'applaudissant de la bonne éducation qu'ils m'avoient donnée. Le Marquis venoit très-souvent dans l'appartement de sa fille, & me disoit mille choses obligeantes. Julie avoit eu la complaisance de m'apprendre à joüer au piquet, je le sçavois médiocrement. Quand le Marquis voulut joüer avec moi, malgré mon ignorance, je gagnai ; & ce vieux Seigneur, en quittant le jeu, me dit tout bas : vous em-

portez mon cœur & mon argent. Il eut par la ſuite beaucoup d'aſſiduité auprès de moi. Il prenoit quelquefois mes mains, & les baiſoit très-tendrement. Je ſentois quelque choſe qui me diſoit qu'il falloit me défier des carreſſes des Grands. Un ſoir que je me promenois dans un petit bois, je rencontrai le Marquis, je lui trouvai quelque choſe d'extraordinaire dans la phiſionomie. Il avoit les yeux étincelans. Je voulus l'éviter ; mais il m'arrêta, & me dit: Annette vous faites l'innocente: Vous feignez de ne pas vous appercevoir que je meurs d'amour pour vous. Pourquoi voulez-vous fuir quelqu'un qui vous adore : Ayez plûtôt de l'amitié pour moi, je ferai votre fortune & celle de vos parens. Je vous remercie, Monſieur, lui dis-je, j'aurai toujours bien du reſpect pour vous, & ce ſera ſans interêt. C'eſt de la tendreſſe que je vous demande, petite cruelle, dit-il, en voulant m'embraſſer. Je ne

jugeai pas à propos de faire durer ce tête à tête, je me servis de mon agilité pour me sauver. Je fis des réfléxions pendant la nuit sur ce que le Marquis m'avoit dit. Je me rappellai les histoires que j'avois entendu conter sur des jeunes filles qui avoient sacrifié leur réputation pour devenir riches; craignant de les imiter, je résolus d'éviter le danger & de retourner chez mes parens. Je m'habillai de grand matin avec mes habits de Païsanne, & pris le tems que Julie étoit encore au lit pour sortir du Château. J'eus le bonheur de me rendre à mon Village sans m'égarer. D'abord que mon père m'apperçut, il me dit, je m'attendois bien, ma chere Annette, que vous reviendriez auprès de moi; sans doute que vous êtes disgraciée? Je lui répondis que non, & lui appris le motif de mon voyage. Ma mere, ainsi que lui, approuva ma conduite, & m'exhorta à y persister.

Deux heures après mon arrivée

chez mon pere, un Domestique du Marquis vint s'informer de moi; Julie vint le même jour m'accabler de reproches : elle me traita d'ingrate, & voulut m'emmener avec elle; mon pere s'y opposa, & lui apprit l'inclination que le Marquis avoit pour moi : elle se rendit à ses raisons, & me laissa. Peu de jours après je fus surprise de voir entrer le Marquis dans notre petite chaumiere. Il tira mon pere à l'écart, & fit briller beaucoup d'or à ses yeux. Il voulut lui en faire present, afin de l'engager à me remettre entre ses mains; mais il ne put le séduire. Après avoir employé prieres & menaces, il quitta mon pere, très-irrité de ses refus. Il y avoit un mois que j'étois sortie de son Château, lorsque nous reçûmes une lettre de Julie, qui nous mandoit que son pere étoit malade; Elle engageoit le mien à me conduire auprès de lui, parce qu'il souhaitoit me parler avant de mourir. Mon pere qui n'avoit pas oublié les

menaces du Marquis, fit réponse que lui, ni sa fille ne pouvoient lui être d'aucune utilité, qu'il se bornoit à faire des voeux pour sa conservation, & qu'il ne pouvoit obéïr à ses ordres. Il se prépara à quitter le village, craignant les persécutions du Marquis. Ma mere s'empressoit à servir son dessein, quand nous apperçûmes trois carosses: Julie étoit dans le premier avec une Dame & un Ecclesiastique; le second étoit rempli des quatre Cavaliers qui m'avoient tiré des mains des deux Chasseurs; & le troisiéme étoit vuide.

Julie descendit avec précipitation, & me dit, Annette, vous triomphez: Que ne peut point la beauté accompagnée de la vertu! Mon pere a résolu de vous épouser malgré la difference de vos conditions: Venez remplir ses desirs. Ceux qui suivoient la fille du Marquis assurerent mon pere de la verité de cette nouvelle. Il monta dans le carosse

vuidé avec ma mere ; & Julie me fit mettre auprès d'elle. Je fus reçûë dans le Château avec tous les honneurs imaginables. Je trouvai le Marquis changé ; d'abord qu'il m'apperçût, il me dit : Approchez, belle Annette, venez me causer autant de joye, que vous m'avez causé de peine par votre absence. Je dois tout à la generosité de Julie. Elle a été la premiere à m'approuver dans le dessein que j'ai formé de vous épouser. Peu de jours après, je fus mariée en presence de plusieurs parens du Marquis. Enfin je me suis accoutumée à l'état de grandeur dans lequel vous me trouvez. Mon époux m'amena à Paris ; ce fut avec chagrin que je me separai de Julie, qui voulut rester dans le Château : elle y vivoit fort retirée ; & n'avoit jamais eu l'idée de se marier : elle s'appliquoit aux Sciences, joüoit de plusieurs instrumens, & avoit beaucoup de goût pour la Poësie. Quoiqu'elle aimât la solitude, elle étoit d'une

gayté charmante, & avoit un peu de panchant pour la Satire. Je l'ai vûë quelquefois tirer sur elle-même: elle disoit qu'elle avoit le cœur trop bon & l'esprit trop méchant; mais qu'ils se corrigeoient l'un par l'autre. Si je croyois mon esprit, disoit-elle, je ferois des noirceurs horribles; & si je croyois mon cœur, il est si tendre, que je ferois des folies: Je veux, s'il est possible, n'écouter que la raison; en suivant ses lumieres, j'éviterai de tomber dans l'une & l'autre extrêmité. Je reviens à ce qui me concerne. J'ai eu le malheur après deux ans de mariage de devenir veuve, n'ayant qu'un fils du Marquis. Quelque liberté que me donne cet état, je ne cesse de regretter un époux si genereux. Je joüis d'un bien très-considerable: j'ai voulu en faire part à mon pere & à ma mere; mais quelques instances que je leur aye faites, ils se sont obstinés à rester dans leur pauvreté. La belle veuve termina ainsi son récit. Je passai la

journée avec elle, & après lui avoir appris mon avanture, je la quittai remplie d'admiration de ses belles qualités. Je me préparai ensuite pour mon voyage de Lyon. Un soir en revenant de faire quelques emplettes, un carosse passa trop près du mien & me fit verser; je reçûs un coup si furieux à la tête, que j'en restai évanoüie: je fus portée dans une boutique, où l'on me fit saigner. Quel fut mon étonnement en reprenant mes esprits, de reconnoître Florimont, qui se desesperoit de mon accident! Que vois-je; m'écriai-je; Est-ce une illusion? Non, dit-il, vous retrouvez l'infortuné Florimont, qui ne cesse de vous porter malheur, puisque c'est ma rencontre qui est cause de votre accident, je voulus dérober à des inconnus une reconnoissance si tendre: je fis signe à Florimont de se taire. Il me donna la main pour monter en carosse. Je lui appris ma demeure, où il se rendit aussi-tôt que

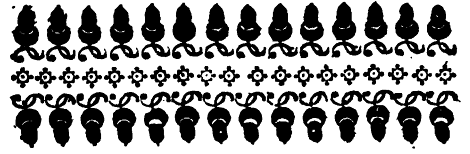
moi. Quand nous fûmes sans témoins, il se livra à la joye que lui causoit ma présence. Je retrouve ma chere Celenie ! disoit-il, N'est-il plus d'obstacle qui s'oppose à mon bonheur ? Non, lui dis-je, je suis la maîtresse de mon sort : Il ne tiendra qu'à vous de partager ma fortune, & de devenir mon époux. Dieux ! que je suis heureux ! s'écria-t-il : J'ai cru votre mort certaine, je vous revois constante & plus belle que jamais : mon amour étoit trop pur & trop fidele pour n'être pas récompensé. Apprenez-moi comment a fini votre métamorphose ? Je me fis un plaisir de ne lui en taire aucune circonstance ; & ne lui laissai pas ignorer quels avoient été les sentimens de Clarice avant sa mort : les avantages qu'elle m'avoit faits ; la résolution que j'avois prise de rester plûtôt fille toute ma vie, que de donner ma main à un autre qu'à lui. Il m'apprit à son tour comment il avoit obtenu le pardon de son pere, quoi-

qu'il y eût toujours entre lui & son frere beaucoup de mésintelligence ; par la prévention que son pere conservoit pour le cadet. Le plaisir que j'avois de revoir Florimont me fit supporter patiemment la douleur que je ressentois de ma chute: j'en fus bien-tôt guérie, & ne songeai qu'aux préparatifs de notre mariage. Florimont fit son possible pour m'empêcher d'aller à Lyon, il craignoit que quelque malheur ne nous séparât encore. Le Parent de Clarice m'a remis la somme qui lui avoit été confiée ; & je n'ai plus d'autre inquiétude que l'impatience de rejoindre Florimont. Voilà, Madame, la fin de mes avantures, Il me reste à vous prier de vouloir bien honorer mon mariage de votre presence, & vous jugerez si le choix que j'ai fait, peut me dédommager des traverses que j'ai éprouvées.

Je promis à Celenie de ne la pas quitter qu'elle ne fût mariée. L'Abbé & le vieil Officier me presserent le lendemain

lendemain de leur apprendre la fin de l'Hiſtoire de la belle Voyageuſe. Je leur promis que d'abord qu'elle ſeroit imprimée, je leur ferois ſçavoir. Enfin, je ſuis arrivé à Paris, où j'ai vû marier ce couple charmant. Celenie eſt à preſent dans ſa Patrie avec ſon heureux Epoux.

Fin de la quatriéme Partie.



SUITE DE CELENIE.

HISTOIRE ALLEGORIQUE.

CINQUIE'ME PARTIE.

J'Avois perdu Celenie de vûë depuis ſon mariage. Quand on a paſſé dans cet état, il ſemble qu'il n'y ait plus rien à dire; le mariage eſt une eſpece de mort qui ne promet plus d'évenemens. On ne s'aviſe guére de raconter les avantures d'une perſonne ma-

riée ; cependant c'eſt ce que je vais faire. J'étois allée au Havre par curioſité : Je crois déja entendre mes Critiques, qui diſent que c'eſt trop voyager pour une femme ; mais pour les faire parler davantage, ſi je le puis, j'irai à Rome ; rien ne marque tant un génie étroit que de reſter toujours à la même place ; le goût de voyager eſt noble, & l'emploi de l'homme ſur la terre c'eſt d'être voyageur. J'en reviens à la Ville du Havre. On y reſpire un air gai, libre ; ſes Citoyens ſont généreux ; ils aiment les étrangers, & les traitent ſplendidement. La plûpart ſont Négocians ; ils donnent le jour à leurs affaires, & le ſoir à leurs plaiſirs. Ils ont des inſtrumens champêtres, comme la Vielle & la Muſette, au ſon deſquels ils danſent juſqu'à quatre heures du matin, de façon qu'on dort peu dans

cette Ville. Un jour que livrée au sommeil, je réparois les veilles de la nuit, une Dame vint m'éveiller, & me pria de l'accompagner au Port où devoit arriver un Vaisseau. Le bruit du Canon annonca qu'on l'avoit déja découvert. Je suivis cette Dame, & n'eus pas sujet de me repentir de ma complaisance. Ce Vaisseau étoit magnifique; la dorure y brilloit de toutes parts: une Sirene d'une beauté merveilleuse étoit peinte à la poupe; tout le monde sçait comme doit être faite une Sirene, un beau buste de femme qui se termine en queuë de poisson. En verité c'est dommage que ces figures ne soient que des Estres de raison, on auroit bien du plaisir à en apprivoiser quelques unes; pour moi je les aimerois fort à cause de leur chant mélodieux qui ne peut être dangereux sur la rerre.

Je crois qu'on pourroit les proposer pour modeles à plusieurs Demoiselles qui ne sont Sirenes que par la voix.

Je vis descendre dans une Chaloupe une trentaine de personnes des deux sexes. Ma compagne me pressoit d'entrer dans le Vaisseau, lorsque je me sentis embrasser par une Dame qui m'accabla de baisers, sans me donner le tems de la reconnoître. C'étoit Celenie ; le Comte son Epoux vint aussi me saluer. Je retrouvai avec plaisir ces époux que j'aimois tendrement : Ils vinrent loger dans la maison où je demeurois, qui, sans avoir le nom d'Hôtel garni, en avoit toutes les commodités. Quelqu'instances que Celenie me fist pour m'engager à souper avec elle, je m'obstinai à la quitter, sçachant par moi-même que le repos & la solitude conviennent

mieux à des gens fatigués, que les ſocietés les plus brillantes. Je me retirai donc dans mon appartement, en m'applaudiſſant d'avoir reprimé ma curioſité. Il n'en fut pas de même le lendemain, d'abord qu'il fut jour chez Celenie, je m'y rendis. Il eſt bon que je diſe quelque choſe ſur ſa figure ; quoique de cinq ans plus âgée que lorſque je la vis pour la premiere fois, elle n'avoit rien perdu de ſes charmes ; je la trouvai blanchie & d'un embonpoint admirable ; je liſois dans ſes yeux une joye qui les lui rendoit encore plus vifs & plus beaux : Rien ne ſied ſi bien que le bonheur. Moi qui ne cüeille une roſe qu'entre mille épines, j'avois quelque ſorte de ſatisfaction à connoître, du moins une perſonne qui fût heureuſe.

Celenie me demanda ſi j'étois toujours dans le goût d'écrire

Plus que jamais, lui repartis-je. Apprêtez-vous donc, dit-elle, car j'ai des choses à vous apprendre qui sont dignes d'être mises au jour. Mon silence lui annonça toute l'attention que j'allois lui donner; elle me parla ainsi.

Suite de l'Histoire de Celenie.

TRois ans après mon mariage, Florimont désira de voir Londres: Je ne m'opposai point à son dessein. Nous partîmes pour ce voyage, suivis de deux domestiques; nous logeâmes près de la Cour. Je ne tardai pas à faire des connoissances. Une Dame de mon voisinage nommée d'Horrisson me mit de toutes ses parties; nous fumes à l'Opera, qui est très-beau en Angleterre; mais d'une longueur qui en diminuë un peu l'agrément. Je me trouvai placée à côté d'un Sei-

gneur Anglois, d'une phisionomie noble & charmante. Il ne regarda que moi pendant tout le spectacle, & soupiroit à chaque instant. Je ne sçai si ce fut par coqueterie, reconnoissance, ou goût que je m'interessai à lui; je lui voulus même du mal de son admiration taciturne. Madame d'Horrisson qui le connoissoit, lui dit : Milord, vous ne devriez jamais venir à l'Opera, la musique vous plonge dans une rêverie qui vous rend méconnoissable. Pardonnez, Madame, reprit l'Anglois, je vous assûre que je ne l'écoute pas. Un profond soupir termina son discours. Ma compagne s'appliqua au spectacle, l'Anglois continua de me regarder, & moi je me fis des reproches en secret sur la satisfaction que je trouvois à être aimée : Florimont régnoit sur mon cœur; mais ma vanité, & je ne sçai quels

ſentimens en moi ne vouloient point être inutiles. Nous ſortîmes de l'Opera, l'Anglois me donna la main, & monta ſans façon dans le caroſſe de mon amie; il ſoupa avec nous. Madame d'Horriſſon lui fit la guerre ſur ſon air contemplatif. Il répondit qu'il ne ſe reconnoiſſoit plus lui-même: Cette belle Françoiſe, diſoit-il en me montrant, m'a ôté l'uſage de la parole; elle vient de prendre un ſi grand aſcendant ſur moi, que ſi elle n'eſt auſſi compatiſſante que belle, je mourrai d'amour & de douleur. Pauvre Milord! reprit Madame d'Horriſſon, voilà le tems que je vous avois prédit arrivé, où une ſeule femme vengeroit toutes les autres de vos infidélités. Continuez, interrompis-je, j'entens volontiers raillerie; je vous aſſûre que j'aurois trouvée très-extraordinaire que Monſieur ne m'eût pas

dit des douceurs; étant ſeul ici, il doit faire les honneurs de la politeſſe Angloiſe. Un homme qui ſe trouve pour la premiere fois avec une Dame, eſt obligé de louer ſa figure, quand même elle ſeroit laide; une déclaration d'amour ſe prononce tout de ſuite, c'eſt un tribut que l'on doit au beau ſexe, & ce tribut ne ſe rend qu'une fois: Les femmes doivent auſſi louer les hommes ſur la nouveauté & la délicateſſe de leurs expreſſions, ſur leur bon goût à s'habiller, cela ſe publie dans le monde; ainſi chacun eſt content de ſoi. Si par hazard on ſe rencontre, on ſçait à quoi s'en tenir; on ne penſe plus qu'à briller ſur des matieres differentes, la converſation devient enjouée; l'amour qui en fait l'avant propos, n'eſt plus néceſſaire; & ce ſeroit tomber dans une langueur inſupportable, que de répéter

une déclaration d'amour. Attendez-vous donc, me dit Milord, à beaucoup d'ennui; car je vous dirai cent mille fois que je vous aime, ne vous en prenez qu'à vous de mon importunité; je vous plains de m'avoir fait naître une passion que je ne puis vous inspirer. Si cela est, lui repartis-je, je traiterai la chose sérieusement, & je prendrai le parti de vous fuir. Et moi, celui de vous suivre par tout, repliqua-t-il. Courage, dit Madame d'Horrisson, & l'époux de Celenie ne méritera-t-il point quelqu'égards? ne crainderai-vous point qu'il devienne jaloux? Non, dit-il, mon amour sera si désintéressé, qu'il s'en rendra lui-même le protecteur. L'arrivée de Florimont fit cesser cette conversation; il m'avoit promis de me joindre chez mon amie, il se placa à côté de Milord qui l'accabla de caresses. Florimont

prit une véritable estime pour ce Seigneur qui nous engagea d'aller dîner chez lui le lendemain. Comme je vous ai déja dit que j'étois voisine de Madame d'Horrisson, je retournai chez moi à pied avec Florimont ; Milord nous accompagna. Nous passâmes devant une maison dont la porte étoit ouverte, nous entendîmes un homme qui se répandoit en reproches contre quelqu'un ; nous arrêtâmes pour l'écouter. La personne que cet homme querelloit si bruyament, paroissoit d'une docilité qui n'étoit pas naturelle. Nous allâmes jusqu'à l'endroit où la scéne se passoit, & nous vîmes ce personnage, à l'heure de minuit, qui visitoit dans tous les coins d'une chambre, il tenoit en sa main une épée, & disoit : Comment ! misérable, tu as changé ton épée d'or contre une de cuivre ! Il

adressoit ces paroles à quelqu'un qui étoit couché, & qui ne répondoit non plus qu'une Statue; il chercha ensuite dans les poches d'un habit, & s'écria : Ah! fripon, vous aviez la clef de ma cave, je ne m'étonne plus si mon vin étoit toujours au bas. Il lut après plusieurs papiers, & courut d'un air furieux vers le lit : Ah! traître! Ah! coquin, tu étois marié sans le consentement de ton pere! Scelerat, tu fais bien d'être mort, car je te tuerois.

Une femme entra dans la chambre, & lui dit : Fi, Monsieur, vous feriez bien mieux de pleurer votre fils, que de le gronder sur les bagatelles que vous découvrez. Elle se tourna vers nous, & nous dit : C'est un fils unique qui vient de mourir de consomption, & ce vieux fou, aulieu de gémir de sa perte, s'amuse à regretter son vin & son argent.

Nous sortîmes de cette maison, en détestant l'avarice des hommes. Florimond offrit des liqueurs à Milord Maiderlaure, c'est le nom de ce Seigneur; il en but d'une qu'il sçavoit qu'on nommoit en France le parfait amour. Il nous quitta en me disant d'une voix basse, qu'il me prioit de me souvenir de ce qu'il avoit pris chez moi.

Je me couchai l'esprit rempli de l'idée de Milord, je le rêvai toute la nuit, il me sembloit que j'avois pour lui une tendresse extrême, que je le serrois dans mes bras, que je le baisois, & qu'il ne me répondoit que par des larmes: A mon réveil, je dis tout bas: hélas! Quand on aime tant un homme en dormant, il est rare qu'on ne l'aime pas un peu étant éveillée. Je me surpris à ma toilette avec plus d'attention à me parer que je n'avois coutu-

me; j'achevois de m'habiller; lorsque Milord, & Madame d'Horrisson vinrent me chercher; que vous dirai-je? la présence de ce Seigneur me rendoit émuë, je sentois battre mon cœur: infortunée que je suis! disois-je en moi-même, je n'ai plus pour mon époux, qu'une amitié tranquille; Milord captive toute mon attention, mon devoir veut que je le fuïe; je croyois n'aimer que l'amour que je lui donnois, mais j'aime sa personne. Je m'apperçûs qu'il n'avoit rien negligé pour se parer, son habit étoit magnifique, il avoit l'air d'un Heros; quoiqu'il pût bien avoir cinquante ans, il n'en paroissoit pas quarante, ses yeux étoient d'une beauté inexprimable; c'étoit de ces yeux conquerans qui disent à la fois, je suis aimé, & j'aime; il me donna la main, & il me parut qu'il trembloit. Sa maison

étoit un vrai palais; mais je ne regardois rien, j'étois en garde contre moi-même. Florimont, dont l'esprit étoit libre, tint une conversation charmante; Milord fit les honneurs de sa table avec une noblesse digne de lui; on servit le dessert, une Musicienne vint se mettre très-respectueusement au bout de la table; c'étoit une Italienne qu'on nommoit Fostina, sa voix me parut divine auprès de toutes celles que j'avois entenduë. J'aurois passé ma vie à l'écouter; Milord fut ravi de mon attention, il la récompensa genereusement en lui donnant un diamant de quatre cens pistoles, elle se retira fort satisfaite. Les filles d'Opera d'Angleterre n'ont pas besoin d'avoir des amans pour avoir des bijoux, il sort des perles & des rubis de leur gosier; pour parler plus vraisemblablement, leur seule voix leur en

attire. Fostina avoit dix mille livres sterlins de rente, qui font dix mille loüis de France. Maiderlaure nous fit passer après le dîner, dans un cabinet, dont les murs & le plafond étoient ornés de cristal de roche, des fauteüils d'yvoire sculptés en faisoient tous les meubles, le plancher étoit de marbre blanc, les fenêtres de glace & les rideaux de damas blanc des Indes. Je trouvois ce cabinet si joli, que je ne pouvois le quitter; croiriez-vous, me disoit Celenie, que le goût change sur les couleurs, comme sur toute autre chose? Autrefois j'aimois le couleur de rose, à present j'aime le blanc; je craignois, continuoit-elle, d'être de la même inconstance à l'égard de l'amour. Nous fûmes nous promener dans un beau jardin, Milord me donna le bras & me dit: tous les cœurs ne vous

étoient-ils

étoient-ils pas soumis en France? Falloit-il venir à Londres en surprendre un, que vous ne voulez pas recevoir? De grace, Madame, dites-moi, me trouvez-vous si indigne de votre estime? Vous la méritez si fort, lui repartis-je, que je veux vous en donner des preuves. Je sçai ce que je dois à une personne d'une aussi grande consequençe que vous. Ah! Cruelle, je vous entends, repliqua Milord; non vous ne me fuirez pas; non, mon amour me donnera le secret de fixer votre présence. Je fus joindre Madame d'Horrisson, Milord tira Florimont à l'écart, ils parlerent quelque tems ensemble; je remarquai que mon mari lui faisoit des réverences, comme d'actions de grace; j'avois une grande envie de sçavoir ce que Milord lui avoit dit, je précipitai mon départ dans l'impatience de l'apprendre. Lorsque je fus seule

avec Florimont, je le priai de m'instruire de ce que Milord lui avoit dit en particulier; Milord! s'écria Florimond? C'est un homme adorable, & je sacrifierois ma vie pour lui. Cher Comte, m'a-t-il dit, je suis resté le seul d'une grande famille; j'ai dessein d'aller vivre en France; j'y pris autrefois des engagemens, que je n'ai point suivis. Je veux, s'il est possible, réparer les fautes de ma jeunesse; j'ai des richesses considerables, je les veux partager en deux, en vous adoptant pour mon fils. Je vous en donnerai une partie: Soyons unis, vos interêts seront les miens; acceptez-vous l'offre que je vous fais? Il est à propos, dis-je, en interrompant Florimont, que ma confiance paye la vôtre. Milord m'a dit à moi: Je vous aime, Madame, & je n'aimerai jamais que vous. N'esperez pas éteindre

une paſſion qui durera autant que ma vie ; ne croyez pas non plus me dérober votre préſence ; mon amour me donnera un ſecret pour la fixer. Ah! Voilà de beaux contes, s'écria Florimont, c'eſt la manie de toutes les jolies femmes, de croire qu'on ne peut leur rien dire d'obligeant, ſans mourir d'amour pour elles ! Ne dérangez point, je vous prie, mon bonheur. J'ai trouvé, dans mon pere, l'indifference d'un étranger ; je trouve dans un étranger la tendreſſe d'un pere, vous agréerez, s'il vous plaît, que j'en profite. Vous trouverez bon auſſi, lui dis-je d'un air piqué, que je ne me mêle point de vos affaires ; vous verrez, Milord, ailleurs que chez moi, cet homme n'eſt point indifferent, je vous dirai même que j'incline pour lui. Tant mieux, repliqua Florimont, c'eſt une marque que vous avez de

discernement; l'inclination est le moindre hommage que l'on doive au vrai mérite.

Quelques jours après, il amena chez moi Maiderlaure, je rougis à son abord & ne pûs me défendre d'être charmée de le voir; le Comte affecta malicieusement de nous laisser ensemble. Milord, après une conversation un peu embarrassée, se jetta à mes pieds: Ne vous alarmez point, Madame, me dit-il, si j'ose encore vous parler de mon amour, il ne doit point vous offenser, je vous jure que j'aime plus votre gloire que vous-même.

Votre vertu m'est chere, non, je ne voudrois pas que Celenie fût capable de foiblesse, je l'adore, mais je la respecte, je suis attaché à elle par des liens qui me rendent son absence insuportable, je ne puis vivre sans la voir; je lui demande pour toute recon-

noissance de ne me point fuir.
Vous fuïr ! Milord, lui repondis-je, cela ne me sera pas possible; à present que je connois la beauté de vos sentimens, ils vont faire la douceur de ma vie. Je vous dirai plus, je serois au désespoir, si vous ne m'aimiez pas, je sens que votre amitié m'est necessaire, que je ne pourrois m'en passer. Je ne sçai ce que mon cœur me dit pour vous, mais il vole au-devant de votre tendresse, & semble m'assurer que la mienne vous est dûë. Oüi, Madame, oüi, mon aimable Celenie, repartoit Milord, en me baisant la main. Mais, que vois-je ! poursuivoit-il, en regardant une bague que j'avois au doigt. D'où tenez-vous ce bijoux ? En achevant ces mots, il devint pâle. Hélas ! lui répondis-je, il me vient d'une personne à qui je dois tout ce que je suis. Permettez moi, dit-il, en tirant

la bague de mon doigt de l'observer de plus près, il poussa une petite vice qui m'étoit inconnuë, & découvrit un portrait, il se leva avec précipitation, & s'écria tout hors de lui; Clarice! Infortunée Clarice, qu'êtes-vous devenuë? De grace, dites-moi où je puis la trouver. Vous pleurez, Madame, ah! Clarice n'est plus. Il se laissa aller dans un fauteüil, la force du sang s'exprima en moi si vivement, que je tombai à mon tour à ses pieds. Moderez, lui dis-je, la douleur qui vous presse, c'est un malheur irreparable. Celenie, dit-il, en me baignant de ses pleurs; ma tendresse pour vous étoit bien legitime; vous êtes ma fille, je lui baisai cent fois les mains, & lui dis tout ce que je croyois le plus capable d'adoucir son chagrin. Florimont revint! Quoi! dit-il, Celenie est aux pieds de Milord? Ve-

nez, lui dis-je, cher Florimont, venez m'aider à consoler mon pere. Je lui montrai le portrait de Milord qui étoit dans la bague que je tenois de Clarice; Maiderlaure tendit la main à mon époux. Je n'ai plus besoin, lui dit-il, de vous adopter, venez embrasser votre pere. Il tira de sa poche une petite boëte, & me fit voir une bague, semblable à celle que j'avois, qui renfermoit le portrait de Clarice. Celenie auroit continué son recit; mais on vint nous dire que le dîner étoit servi.

Nous étions à peine à table, qu'un enfant de treize ans beau comme le jour nous demanda la permission de dîner avec nous, il ajoûtoit qu'il avoit l'honneur de loger dans la même maison; nous l'acceptâmes, & nous nous apperçûmes pendant le repas qu'il étoit fort triste, & qu'il s'ef-

forçoit de retenir ses larmes ; Celenie lui demanda le sujet de son chagrin. Hélas ! dit-il, je suis un enfant perdu, mon histoire n'est pas digne de vous être recitée, cependant si vous l'ordonnez, je vous apprendrai mon sort.

Je ne rougis point de vous avoüer que mon pere est d'une très-basse naissance, puisqu'il n'est que le fils d'un Maître d'Ecole de C***, mais il avoit beaucoup d'ambition. A l'âge de dix-huit ans, il quitta la maison paternelle & se rendit à Paris, il avoit pour tout argent dix pistoles, il hasarda d'aller joüer à l'Hôtel de G***. Pour son coup d'essai, il gagna trente loüis ; il pensa aussitôt à acheter des habits, & pour être plûtôt servi, il en acheta de tous faits. Il retourna joüer, surcroît de bonheur ; il gagna cent loüis ; il crut alors que sa fortune étoit faite, & fut loger

loger dans le Fauxbourg Saint Germain, dans un Hôtel où l'on ne prononçoit pas dix mots, qu'il n'y eut cinq excellences. Le nom de mon pere étoit Marin: il y ajoûta une fillabe qui fit Marinville; mais comme cela lui paroiffoit encore trop uni, il refolut, pour plus de dignité, de fe faire appeller le Comte de Marinville; avec ce beau nom il falloit un caroffe de remife, & tout au moins un Laquais, il prit l'un & l'autre, & fe trouva bientôt faufilé avec le beau monde. Qui dit le beau monde, dit le monde bien mis & galonné. Comme il fe trouvoit à Paris dans le temps de l'Eté, la Foire de Bezons arriva, il y alla dans fon caroffe avec un complaifant: lorfqu'il fut dans cette promenade, il defcendit de fon équipage, & voulut bien fouler l'herbe de fes pieds. Il fut furpris par la vuë

d'une Demoiſelle qui lui parut belle comme l'amour. Il reſte immobile & devient éperduë-ment amoureux ; il n'étoit pas le ſeul à qui cette belle plaiſoit ; car dans le temps qu'il la conſidere, il ſe forme un cercle de Cavaliers autour d'elle qui lui ferme le paſ-ſage. Une Dame qui paroiſſoit ſur le retour, piquée de voir tant d'adorateurs auprès de cette jeu-ne perſonne, ſe mit à crier qu'il y avoit dans le monde des beau-tés ſcandaleuſes, & que quand on avoit de ces beautés là, il fal-loit ſe tenir chez ſoi cloſe & cou-verte. Voyez, Mademoiſelle, diſoit-elle, à la jeune fille, com-me tous ces Meſſieurs vous re-gardent. La Demoiſelle, ſans ſe déconcerter, dit à ceux qui l'en-vironnoient : hé! Meſſieurs, pour-quoi me regardez-vous ? Que ne regardez-vous plutôt Madame ? La prude, par ce diſcours, fut la

risée de toute la troupe. Mon pere suivit constamment sa belle inconnuë, il sçait, dès le soir même, qu'elle est de Champagne, qu'on l'appelle Mademoiselle du Rosier, qu'elle est sous la conduite d'une tante, & qu'elle a vingt mille écus en mariage; sa demeure étoit dans un Hôtel garni au Marais; elle n'étoit venuë à Paris que pour voir Paris. Mon pere pensa d'abord aux interêts de son amour, puis il passa à ceux de sa fortune; il fut pendant quelques jours l'ombre de cette Demoiselle. Comme il étoit d'une belle figure, il en fut plus que remarqué. Enfin, il eut la permission d'aller chez elle. J'oublie de dire qu'il continuoit toûjours à joüer d'un grand bonheur, & qu'il comptoit au moins mille écus devant lui, avec lesquels il esperoit emmener les vingt mille de Mademoiselle du

Rosier. Il loüa des diamans, & emprunta des tabatieres d'or qui étoient souvent au nombre de cinq ou six dans ses poches, avec cela, il ne finissoit point de prendre du tabac, ce qui lui grossit même un peu le nez. Mademoiselle du Rosier étoit ébloüie de la magnificence de mon pere, elle n'osoit penser qu'il la demanderoit en mariage, & se contentoit de le desirer. Enfin, ce qu'elle souhaitoit, arriva, il lui jure qu'il ne peut vivre que pour elle, & qu'avec elle; il se dit maître d'un grand bien, il est accepté, il la presse de s'informer de sa naissance, de ses avantages; elle veut, dit-elle, s'en rapporter à sa phisionomie; il loüe pour vingt mille francs de diamans, & lui en fait present. Ce don fait des merveilles & empêche qu'on ait la moindre idée de faire des enquêtes. Il devient en peu de tems

possesseur de la belle & de sa dot, dont le tiers servit à faire des emplettes, l'autre paya les diamans; & comme la fortune est toujours inconstante, le reste s'évanoüit au lansquenet. Le Comte ne perdit point courage, il avoit la ressource des diamans de sa femme, il les lui retira, sous prétexte qu'ils n'étoient pas bien montés, il les vendit, & l'argent en fut encore perdu; il diminua lui-même sa garderobe pour adoucir l'inquiétude de la Comtesse qui se trouvoit moins belle sans diamans; il en acheta du Temple qui remplacerent les véritables; la Champenoise & sa tante n'étoient pas connoisseuses. Les habits de la nouvelle mariée furent emballés pour être envoyés, disoit-on, en Normandie, où l'on devoit bientôt se rendre, mais ils resterent à Paris, & servirent à payer des dettes un peu criardes. La tante

qui devint incommodée fut par ordre des Médecins reprendre l'air natal. La niéce mouroit d'impatience d'aller aussi prendre l'air dans ses belles terres de Normandie. Les laquais parisiens furent chassés comme de mauvais sujets ; on avoit des domestiques Normands cent fois plus fideles. Comme la Comtesse étoit grosse, il lui fut conseillé de prendre tout simplement la voiture publique, parce qu'elle y seroit moins cahotée, que dans une chaise de poste. Bien entendu pourtant qu'on viendroit au devant d'elle avec un équipage à moitié chemin ; ainsi la credule Champenoise se laissoit conduire. Elle commença à s'inquiéter, quand elle ne vit point de carosse, elle s'ennuyoit beaucoup d'être si longtemps de niveau avec de petites bourgeoises. On arrive à C***, point de laquais. Il faisoit

nuit, point de flambeau. On crie, on demande au moins un carosse: il n'en est pas besoin, dit son mari en soupirant, nous sommes à un pas du logis. La porte de ce logis étoit si petite & si basse, qu'il falloit se courber pour la passer. A cet aspect, la Comtesse fut frappée comme d'un coup de foudre; deux petits garçons en sabots sautent au col de Marinville. Hé! Bon jour mon frere! Le bon homme de pere l'embrasse en le grondant un peu d'avoir quitté la maison sans congé; un gigot à la broche que la mere tournoit, fut brûlé d'un côté pendant toutes ces embrassades. La Comtesse, à moitié morte, se laissa tomber par terre, sa belle mere en la relevant lui dit: tredame! notre Brû, je crai que l'orgueu vos fait mal? On la porte toute évanoüie sur un lit qui lui étoit destiné, & dont les rideaux étoient d'une tapisserie,

qu'on croyoit avoir été de bergame; il n'y avoit point de ciel de lit, parce que le haut de la chambre en servoit. Lorsqu'elle eut reprit ses esprits, elle répandit un torrent de larmes; on la laissa seule pour ne pas aigrir sa douleur. Le lendemain, mon pere fut se jetter à ses pieds, & lui demanda pardon de sa tromperie. Elle feignit de s'appaiser, & quelques mois après qu'elle m'eut donné naissance, elle se sauva en Champagne chez ses parens. Mon pere ne courut pas après elle. Il amassa de l'argent, & se fit Procureur. Il vit à present avec assez d'aisance, & moi je suis, pour mon malheur, le rebut de ces deux époux; tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre, je m'y trouve également malheureux. Quand je suis chez ma mere, elle me reproche que je ressemble à mon pere, & que je suis aussi fourbe que lui.

Lorſque je ſuis avec mon pere, il me dit que je ſuis du caractere de ma mere, que j'ai ſa diſſimulation & ſon orgüeil, enfin je les ai quittés, & ſuis venu ici dans le deſſein de paſſer aux pays étrangers. Celenie qui avoit beaucoup ri de l'avanture du petit Marin, ſe prit de compaſſion pour lui, elle lui dit de reſter avec elle, & qu'elle prendroit ſoin de lui. Il la remercia avec beaucoup de reconnoiſſance. Je retournai avec Celenie dans ſon appartement, & la priai de m'apprendre la ſuite de l'Hiſtoire de Milord, ce qu'elle fit ainſi.

Fin de la cinquiéme Partie.

HISTOIRE DE CELENIE.

SIXIE'ME ET DERNIERE Partie.

MAiderlaure nous dit : Je ne differerai pas long-tems à vous inſtruire de ce que vous avez l'impatience de ſçavoir ; mais il faut que je vous quitte ; préparez-vous à venir loger demain chez moi. Adieu , chere Celenie , adieu mes enfans , vous allez être toute ma conſolation. Je ne vous laiſſerai point aller ,

lui dis-je, vous voulez vous livrer à des réflexions trop triſtes. Ne vous oppoſez point à mon deſſein, dit-il, je me diſſiperai par les ordres que je vais donner dont vous ne ſerez pas fâchée. Il partit comme un éclair. Quand je fus ſeule avec Florimont, il me dit: Chere épouſe, voilà un changement dans votre fortune qui ne me flate que pour vous; car vous ſçavez que je n'ai aimé en vous que vous-même; qui pouvoit douter que vous fuſſiez d'une noble origine? Il ne faut que vous voir & vous entendre pour ſe le perſuader: Notre état n'excitoit point l'envie, vous allez être riche, cependant... N'achevez pas, lui dis-je, mes richeſſes ſeront les vôttes, je vous dois plus que vous ne me devriez quand je vous donnerois une couronne. A peine étois-je éveillé le lendemain, que je re-

çûs un billet de Milord. On me le presenta avec un petit coffre d'écaille travaillé en perles fines ; ce billet renfermoit ce qui suit.

JE vous envoye, ma chere fille, des diamans pour vous parer ; il y en a deux pour le Comte votre époux, que vous lui présenterez de ma part. Venez chez moi l'un & l'autre aussi-tôt que vous serez habillée ; je vous attens,

MAIDERLAURE.

Il y avoit pour cent mil écus de pierreries dans le petit coffre. Je pris mon habit de nôce qui étoit d'étoffe d'argent, je me trouvai éclatante en diamans. Nous nous rendîmes chez Milord : je fus surprise de le trouver en noir avec des pleureuses ; je ne pus retenir mes larmes. Nous fûmes long-tems sans parler ; enfin Maiderlaure me dit :

Votre deüil eſt fini, ma chere Celenie, & le mien ne fait que commencer. Si vous nous aimez, lui repartis-je, vous banirez une triſteſſe qui altereroit votre ſanté; nos jours ſont attachés aux vôtres, conſervez-vous, je vous en conjure; la ſituation où je vous trouve ne m'a pas permiſe de vous remercier du magnifique preſent.... Taiſez-vous, dit-il en m'embraſſant, tout ce que j'ai eſt à vous. Il nous mena dans l'appartement qu'il nous avoit deſtiné, dont le cabinet orné de criſtal de roche en faiſoit une piéçe. Je vis entrer deux Anglois à qui il me préſenta: Voilà ma fille, leur dit-il. Ils me baiſerent la main; tous les domeſtiques de Milord vinrent me rendre leurs reſpects, la joye éclatoit dans leurs yeux: Je me promis bien de la récompenſer. Mon pere avoit envoyé chercher Madame d'Horriſſon;

elle prit beaucoup de part à notre reconnoissance. Nous fûmes tous nous mettre à table. Je me trouvai assise vis-à-vis d'un tableau qui représentoit un illustre Personnage ; il montroit d'une main un Vaisseau, & de l'autre il flatoit un Chat. Cette attitude me parut singuliere. Madame d'Horrisson voyant mon attention à la regarder, me dit : Je devine votre pensée, ce sourire railleur me persuade que vous n'approuvez pas qu'un homme d'un certain âge se fasse peindre de cette maniere ; quoique les Chats soient aimés dans le monde, ce goût est devenu à la mode ; & une Françoise, pour le justifier, a dit :

* La passion des chats est celle des grands cœurs,
Elle entraîne après soi d'heroïques bonheurs ;
Un quidam par son chat fut Gouverneur à Londres.

* *Du second chant du Poëme Minet ; imprimé à Amsterdam.*

Je vous expliquerai ce qu'annoncent ces vers parla représentation de ce tableau, si Milord n'en veut pas prendre la peine. Non, Madame, repartit Maiderlaure, vous vous en acquiterez mieux que moi; dailleurs je me réserve pour un récit qui intéresse Celenie. Madame d'Horrisson reprit ainsi la parole.

Histoire de Richard Woitinton.

RIchard Woitinton naquit à Clochester de pere & mere très-pauvres. Si la fortune fut cruelle à son égard, la nature l'en dédommagea, en lui prodiguant ses dons. Il étoit de la plus belle figure du monde, & avoit le son de la voix si gracieux, que quiconque l'auroit entendu parler, sans regarder son air indigent, l'auroit crû tout au moins le fils d'un Milord, tant il avoit le ton

de condition. Un Lapidaire qui avoit une maiſon de campagne près de Clocheſter, voyant le petit Woitinton ſi joli, & dénué du néceſſaire, en eut pitié; il le fit habiller, & le mena à Londres. Cet homme que l'on nommoit Hali, étoit groſſier, mais bon & liberal. Hali avoit une fille, qui, ſans être réguliérement belle, avoit des graces & une douceur qui la faiſoient aimer de tous ceux qui la voyoient. La jeune Hali prit de l'affection pour Woitinton; ils étoient du même âge; elle pouſſa la complaiſance juſqu'à apprendre à lire & à écrire à ſon petit domeſtique, de quoi il profita ſi bien, qu'en ſix mois il en ſçut autant que ſa maîtreſſe.

Le cœur de Woitinton n'étoit rien moins qu'inſenſible, il aimoit beaucoup Mademoiſelle Hali; mais il cachoit ſes ſentimens

mens avec adresse, il étoit fier: Je ne veux point, disoit-il, m'exposer à faire une déclaration qui m'attireroit des mépris; on ne manqueroit pas de me reprocher ma bassesse & mon infortune, je ne parlerai de mon amour que lorsque la richesse m'aura mis de niveau à celle que j'aime: mais comment l'acquerir cette richesse? Partons, continuoit-il, & allons la chercher en des Pays éloignés, puisque ma Patrie me la refuse. Il étoit occupé de cette pensée, lorsque par sa fenêtre il vit une troupe d'enfans qui s'efforçoient, à coups de bâton, à assommer un petit chat. Le pitoyable Richard vole à son secours, & l'arrache de leurs mains: Il le cache dans sa chambre, & le nourrit si bien, qu'en peu de tems il le rendit le plus beau chat de Londres.

Richard avoit l'ame noble &

compatiſſante, il ſe livroit à un chagrin extréme auſſi-tôt qu'il entendoit Hali gronder ſa fille ; les baſſes épithetes qu'il lui donnoit étoient comme autant de coups de poignard dans le cœur du tendre Woitinton. Un Capitaine de Vaiſſeau vint un jour rendre viſite à Hali, il fut ſurpris de la belle phiſionomie de Richard ; il lui demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe de voyager ? Richard lui repartit qu'il ne vouloit pas quitter ſon bon Maître ; mais auſſi-tôt qu'il vit le Capitaine hors du logis, il courut lui demander en grace de l'emmener avec lui. Le Capitaine y conſentit : As-tu quelque choſe, lui dit-il, pour échanger avec les Etrangers ? Non, répondit triſtement Woitinton, hélas, je n'ai qu'un chat. Hé bien, reprit le Capitaine, emporte-le, peut-être que tu le vendras dans quelques Pays où

il ne s'en trouve point. Woitinton, sans dire adieu à Hali ni à sa fille, s'embarque avec son Chat. Le Capitaine fit aborder son Vaisseau à un Port de France, il séjourna quelques jours en cet endroit ; Woitinton resta dans le Vaisseau avec les Matelots. Un matin qu'il dormoit profondément, il rêva qu'il étoit vêtu avec des habits magnifiques, que nombre de valets s'empressoient à le servir, & que les Grands de Londres l'accabloient de caresse. Il se réveille fort agité : Pourquoi, dit il, un songe vient-il me rendre mon état insuportable ? A peine est-il rendormi, qu'il rêve encore la même chose ; enfin il se leve ; & rempli d'idées de grandeur, il va se promener dans la Ville avec un de ses camarades ; il entendit le carillon d'une cloche qui sonnoit un air sur lequel il trouva bien-tôt des pa-

roles qu'il chanta ainsi.

Woitinton
Vas, retourne
Tu feras Gouverneur de Londres;
Woitinton
Sera Seigneur à London.

Adieu, dit-il à son camarade, je vais remplir un si beau destin; n'entend-tu pas les cloches qui me disent que je serai Gouverneur de Londres. Son camarade crut d'abord qu'il plaisantoit; quand il vit que c'étoit tout de bon qu'il vouloit partir, il pensa qu'il étoit devenu fol. Il fit son possible pour le détourner de ce dessein; & pour mieux y réüssir, il parodia les paroles de Richard, & chanta sur le même ton.

Woitinton
S'il retourne
C'est que la tête lui tourne;
Woitinton
Sera toujours polisson.

Richard lui lança un regard qui marquoit toute ſon indignation, il le quitte; & ſans ſe ſouvenir de ſon chat, il part ſur le champ. L'amour, l'ambition furent comme deux aîles qui le tranſporterent à Londres; il demande pardon à Monſieur Hali de ſa fuite, & rentre dans la ſervitude.

Woitinton avoit un de ces génies paiſibles qui ne ſont point ingénieux à ſe tourmenter; au contraire, il ſe rendoit heureux d'avance par l'eſpoir de le devenir. Il étoit de plus en plus épris de Mademoiſelle Hali, il la ſervoit avec un zéle dont l'amour ſeul rend capable. Cinq ans s'étoient écoulés depuis ſon retour, lorſque le Capitaine du Vaiſſeau revint chez le Lapidaire. Richard ne ſe trouva pas au moment qu'il arriva. Le Capitaine demande d'abord des nouvelles de Woitinton, il ajoûte que ſa

fortune eſt faite, qu'il a dans ſon Vaiſſeau pour cent mil écus de marchandiſes à lui remettre. Hali ſurpris, s'écria : Comment cela ſe peut-il ! C'eſt, repliqua le Capitaine, un Chat qu'il a mis dans mon Vaiſſeau qui les lui a attirés. Nous avons abordé dans un Iſle où l'on n'avoit point vû de ces animaux ; les Habitans ont été ſi charmés de la douceur & de la gentilleſſe de cette bête, que pour l'avoir ils m'ont donné tout ce que je leur ai demandé, ce que j'ai fait valoir au profit du petit Woitinton. Il achevoit ces mots, lorſque ce jeune homme parut ; le Capitaine ſe leve, court l'embraſſer. Richard ne ſçut à quoi attribuer tant de politeſſe ; l'ordre étoit donné pour faire apporter chez Hali les effets qui devoient être à Richard ; on les poſe à ſes pieds, & on lui dit qu'ils lui appartiennent. Il jetta un re-

gard plein de tendresse sur Mademoiselle Hali qui se réjoüissoit de ce bonheur. Parmi ceux qui apportoient les balots, il reconnut le mauvais Plaisant qui avoit parodié la chanson de Woitinton ; loin d'en conserver du ressentiment, il lui fit un present considerable. Richard ne sçavoit de quels termes se servir pour remercier le Capitaine, qui étoit un homme d'une probité aussi rare que respectable. Le nouveau riche parut bientôt avec des habits convenables à son opulence Quand Mademoiselle Hali le vit si magnifique, elle s'applaudit d'avoir inspiré une passion qui n'avoit pas été si cachée qu'elle ne s'en fût un peu apperçûë. Le Lapidaire dont les affaires n'avoient pas bien tourné, rechercha lui-même l'alliance de Woitinton, qui ne se fit pas prier pour épouser sa chere Hali. Il fut si heureux

dans ses entreprises & sur mer, & sur terre, qu'en dix années il devint un des plus riches de la Ville. Il tira ses parens de la pauvreté, & donna de grandes marques de sa reconnoissance au Capitaine de Vaisseau. Joignant à un air noble beaucoup d'esprit & de sagesse, il fut bien reçû à la Cour. Le Roi le fit Gouverneur de Londres; Richard eut même l'honneur de donner un festin à Sa Majesté Britannique. Il sçut faire un si bon usage de ses richesses, que jamais infortuné ne sortit de chez lui les mains vuides. Il aima toujours tendrement son épouse, & n'oublia pas que le premier mobile de sa fortune étoit un Chat. Par une espece de reconnoissance il se fit peindre en flattant un de ces animaux, & c'est de ce tableau dont vous voyez ici une copie. Je remerciai Madame d'Horrisson de ce

qu'elle

qu'elle avoit eu la complaiſance de me réciter. Quand nous eûmes dîné, Milord, en s'adreſſant à moi, dit : Je vais vous tenir la parole que je vous ai donnée. Chacun garda un profond ſilence, il commença ſes avantures en ces termes.

Hiſtoire de Milord Maiderlaure, & de Clarice.

JE ſuis né à Londres. Mon pere étoit Gouverneur d'une Province d'Irlande, il ſe nommoit Kinkam Maiderlaure. Il tenoit un rang conſiderable à la Cour, & avoit toutes ſortes de dignités : Il étoit Preſident, Miniſtre, Milord, Chevalier de la Toiſon, & de la Jarretiere. Il n'eut que moi d'enfans. Ma mere mourut en me donnant le jour. J'eus une éducation conforme à ma naiſſance. Lorſque mes études étant

finies à l'âge de dix-sept ans, je priai mon pere de me permettre de voyager ; je désirois sur tout voir la France. Mon pere m'accorda ce que je lui demandai, à condition que je ne serois que trois ans absent ; il me donna douze mille guinées, & me promit de m'en envoyer tous les ans autant en quelque lieu que je fusse, ajoûtant que cela me devoit suffire, puisque l'abondance des biens ne servoit qu'à donner de l'orgüeil, & à faire tourner la tête. Je partis de Londres accompagné d'un valet de chambre & d'un laquais. Mon dessein fut d'abord de voir la Normandie ; comme je sçavois passablement le françois, il ne me fut pas difficile de connoître que la Normandie renfermoit un grand nombre de beaux esprits.

Je fis connoissance avec un Gentilhomme que l'on nommoit par sobriquet le Chevalier ga-

lant ; il étoit le complaisant de toutes les belles : pour moi j'étois naturellement indifférent, je les regardois comme quelque chose qui réjoüit la vûë sans toucher le cœur. Le Chevalier me railloit sur ma froideur ; il disoit que ce défaut me venoit de mon climat, que le soleil échaufoit foiblement l'Angleterre ; que ses Habitans n'avoient précisément de feu que ce qu'il leur en falloit pour exister, qu'ils en manquoient absolument pour l'amour. Mon heure n'est pas encore venuë, lui disois-je, on peut à mon âge se dispenser d'être amoureux. Non, repartoit-il, il faut que votre cœur soit occupé, rien n'est plus triste que de ne point aimer ; on manque d'une certaine émulation, on ne cherche point à plaire. Il est vrai, lui répondis-je ; mais aussi l'indifférence a son mérite ; elle fait que vous jugez saine-

ment de tout ; on fait des réflexions dans la jeunesse qui donnent l'expérience d'un homme fait. Oh ! vous aimerez, Monsieur Maiderlaure, repartoit le Chevalier, vous remplirez la signification de votre nom, qui veut dire mon cher amour : J'ai conspiré contre votre liberté, & je gage que si vous voyez une beauté que je connois, vous vous rendrez sans résistance. A la bonne heure, lui repartis-je, je ne vous cacherai point les dispositions de mon cœur. Le Chevalier avoit en basse Normandie une belle terre située près d'une grande Ville, il me prià d'y aller avec lui. C'étoit en ce lieu que je devois voir cette beauté que l'on nommoit Mademoiselle Loisoniere : J'en avois entendu parler à beaucoup de personnes. Le Chevalier se disposa à donner un bal dans son Château, dont je

voulus faire les frais, & être le Roy. Toute la jeunesse de la Ville de C*** fut priée de cette fête; on envoya un bouquet & une couronne de fleurs à Mademoiselle Loisoniere pour qu'elle fût la Reine du bal. J'avois un habit que Milord mon pere m'avoit donné qui auroit pû servir à un Roi véritable; il étoit d'une étoffe d'or variée de diverses couleurs; les boutons en étoient de diamans. Je désirai d'inspirer de l'amour, & de n'en pas prendre. Je vis cette belle personne, qui véritablement étoit d'une beauté parfaite; elle passoit de toute la tête ses compagnes. Cependant elle ne me fit naître aucun trouble lorsque je dansai avec elle: Il s'éleva un bruit bien flateur pour moi; on se récrioit sur ma figure & sur ma taille; je m'imaginai pourtant que mon habit pouvoit bien avoir la meilleure

part à toutes ces acclamations ; je fus me placer auprès de Mademoiselle Loisoniere ; & sans avoir la moindre inclination pour elle, je lui donnai seulement la satisfaction de me considerer, dont elle s'acquitta en vraye Provinciale : loin de lui dire rien d'obligeant, je regardois attentivement danser. Il y avoit plus de trois heures que le bal étoit commencé, toutes les Demoiselles m'étoient venuë prendre l'une après l'autre, lorsque par hazard j'apperçûs une jeune personne fort jolie qui se tenoit dans un coin d'un air très-ennuyé ; on n'avoit pas daigné la faire danser. Je m'intéressai à elle, & me levai d'auprès la triomphante sur qui tous les Cavaliers fixoient leurs regards, pour m'aller asseoir auprès de la jeune Demoiselle. Elle rougit beaucoup de cette marque d'attention : Sa beauté n'étoit

point encore formée, ne paroissant pas plus de quinze ans; mais elle étoit tout-à-fait touchante, de beaux yeux, un teint délicat, une bouche charmante; son air de douceur & de modestie lui gagna entierement mon cœur. Je sentis cette simpathie qui forme ordinairement les grandes passions; je la considerois avec tant d'application, que je ne voyois point la belle Loisoniere qui étoit près de moi pour me prendre à danser; elle me tira par la manche d'un air piqué. Le menuet fini, je volai à ma petite solitaire que je fis danser; je lui dis ensuite que j'allois garder sa place; elle revint, je la reçûs avec joye, & lui dis que je la trouvois charmante, que c'étoit à elle à qui j'aurois l'obligation de sçavoir aimer: mais voilà ce qui paroîtra assez bisarre. On ne me vit pas plûtôt attaché à cette

fille, que tous les admirateurs de Mademoiselle Loisoniere se retournerent du côté de mon inclination. Le Chevalier galant étonné, dit à Clarice (c'est le nom de la jeune personne) Vous triomphez, Mademoiselle, & votre gloire est d'autant plus grande, que vous soumettez un cœur qui n'avoit jamais connu l'amour. Clarice lui répondit : Je vous prie de ne point nommer amour un sentiment de générosité; Monsieur, continua-t-elle en parlant de moi, m'ayant apperçûë dans la solitude au milieu d'un bal, a bien voulu la faire cesser. Mademoiselle Loisoniere qui regardoit Clarice d'un œil jaloux, ayant entendu ce discours, lui dit : Hé, ma petite Demoiselle, que ne dites-vous à votre Papa qu'il vous donne des habits plus magnifiques, on vous remarqueroit plus aisément ? Car, en

verité, il faut être Anglois pour avoir pris garde à vous. Je ne lui répondis que par un fourire dédaigneux; & Clarice lui dit d'un ton fort ingénu qu'elle ne manqueroit pas de fuivre fon confeil.

Je ne quittai point Clarice de tout le bal : Le Chevalier m'apprit qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme fort pauvre, qui ne vivoit que du revenu d'une petite terre, qu'il étoit veuf, que Clarice étoit fa fille unique, qu'elle reftoit chez lui fous la conduite d'une vieille gouvernante. Le Chevalier galant qui n'étoit pas le plus galant homme du monde, ajoûtoit que je penfois tout-à-fait en Seigneur, de m'être attaché à cette petite fille, que cela me feroit fort commode : Il y a, continuoit-il, une compenfation très-judicieufe qui fe fait dans le monde; l'argent eft pour les beautés, & les beau-

tés ſont pour l'argent. Je trouvai ce diſcours pitoyable ; mais je ne lui en marquai rien : J'avois envie qu'il me menât chez Clarice dont il connoiſſoit le pere. Comme je ſçavois que j'allois chez des gens qui n'étoient point opulens, je ne voulus pas, par ma magnificence, former près d'eux un contraſte ; je m'habillai fort ſimplement. Le Chevalier me préſenta à Monſieur de Seville (c'eſt le nom du pere de Clarice.) Ce Gentilhomme paroiſſoit rempli de nobles ſentimens ; nous dînâmes avec lui. Clarice ne parut pas fâchée de me voir. Je demandai à Monſieur de Seville s'il vouloit me permettre de donner un bal à ſa fille. Il me répondit qu'il étoit bien fâché de me refuſer, qu'il n'avoit point de goût pour ces ſortes de divertiſſemens ; d'ailleurs que ſa fille n'étoit point en état de figurer dans le monde,

que cependant il n'étoit pas moins reconnoissant de l'honneur que j'avois voulu lui faire. Si j'avois osé j'aurois offert tout mon bien à Monsieur de Seville pour m'attirer son amitié ; mais je craignois le caractere railleur du Chevalier ; il avoit une façon de penser qui n'alloit qu'à abaisser les personnes les plus estimables. Je trouvai un moment pour parler à Clarice, j'en profitai : Je vous adore, lui dis-je, & je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse pour mériter votre cœur. Je sens, me répondit-elle, l'extrême différence qu'il y a de votre état au mien, & mon cœur ne sera que pour quelqu'un qui sera mon égal. Quoi ! aimable Clarice, lui dis-je, est-ce plus ou moins de richesse qui cause cette différence ? Une Demoiselle qui a de la beauté & de la sagesse mérite les vœux d'un Prince ; ainsi vous voyez

combien je vous ſuis inferieur ? mais pourquoi chercher à vous raſſûrer lorſque je n'ai pas le bonheur de vous plaire. Vous n'avez guére de pénétration, me répondit-elle, pour juſtifier ma défiance; je vous prie ſeulement de conſiderer votre jeuneſſe & la mienne; d'ailleurs vous êtes étranger, trop d'obſtacles nous ſéparent : Plût au Ciel que je fuſſe née pour vous ! Que dites-vous ! m'écriai-je, auriez-vous quelque penchant à m'aimer ? Si cela étoit je ſerois trop heureux : Que votre bonté ne me ſoit point inutile. Un véritable amour ſçait tout vaincre, le mien ne voit rien d'impoſſible.... Le Chevalier galant vint nous interrompre; & d'un air familier, il prit les mains de Clarice qui le repouſſa avec dédain : Comment, lui dit-il, vous avez donc oublié les bonbons que je vous donnois

lorſque vous étiez petite. Non, Monſieur, dit-elle ; mais à préſent que je ſuis grande il me faut du reſpect. Le Chevalier ne répondit rien, il me preſſa de retourner chez lui. Quand il fut ſeul avec moi, il me dit : Oſerois-je vous parler avec ſincerité. Je vous en prie, lui repliquai-je. Hé bien, continua t-il, je vous avoüe que j'aimerois mieux vous voir encore indifférent, qu'épris de cette petite perſonne ; un pareil attachement ne vous fera point d'honneur dans le monde ; il auroit mieux valu aimer une beauté décidée comme Mademoiſelle Loiſoniere ; vous auriez eu la préférence ſur cent Rivaux ; mais avec cet enfant vous n'aurez pour Concurrens que des moineaux & des linotes que l'on aimera peut-être plus que vous. Ah ! mon cher Chevalier, lui repartis-je, vous

ne connoiſſez pas Clarice ; elle a de l'eſprit & de la délicateſſe. A l'égard de vos beautés décidées, je n'aime point une fille qui fait tant de bruit dans le monde ; de plus, eſt on le maître de ſon cœur ? Il prend rarement pour guide le goût des autres : Je ſuis enchanté de Clarice, ſa beauté eſt ſimple & ſans art ; pour ſon âge, il me ſemble qu'il n'eſt pas mal proportionné avec le mien. Il eſt vrai, dit le Chevalier ; ne vous amuſez donc point à pouſſer les beaux ſentimens, je crois que vous ferez fort bien de lui faire part de vos richeſſes. Très-volontiers, lui repartis-je, ſi elle reçoit des préſens je penſerai comme vous. Quoique j'avois fait beaucoup de dépenſe en Normandie, j'avois encore dix mille loüis. J'en mis la moitié dans une caſſette avec des boucles d'oreilles de diamans, que j'envoyai

à Clarice avec une lettre très-passionnée, elle me renvoya la cassette comme elle l'avoit reçûë, avec ce billet qui contenoit ces mots

Est-ce là ce que vous m'aviez fait entendre, Monsieur, une Demoiselle belle & sage, disiez-vous, mérite les vœux d'un Prince. J'ai donc bien dérogé dans votre esprit en peu de tems; croyez que si je n'ai pas l'avantage d'avoir des richesses, j'ai du moins celui de sçavoir les mépriser.

CLARICE.

Je dis au Chevalier : voilà le fruit de vos conseils. Si j'avois crû mon cœur, je n'aurois pas offensé une fille respectable; c'est une folle, dit-il, cependant gardez-vous d'agir comme cela avec toutes les femmes; car certainement vous ne seriez pas refusé. Je me débarrassai de lui, & courus chez Clarice, je la trouvai seule

dans ſon jardin qui ſe promenoit, d'un air fort triſte. Je viens, lui dis-je, en me jettant à ſes pieds, vous demander mille pardons. Mon offenſe eſt griéve, je l'avouë, mais elle n'a été cauſée que par de mauvais conſeils. Je ne reſpecte rien ſur la terre autant que vous, charmante Clarice, que ſont devenuës les diſpoſitions favorables où vous étiez pour moi? L'amitié eſt bien foible, lorſqu'une ſeule faute la détruit. Levez-vous, dit-elle, j'oublie tout, mais ne ſuivez plus les mauvais conſeils. Je lui baiſai la main malgré ſa réſiſtance; nous eûmes une converſation courte, mais tendre; ſa gouvernante qu'elle nommoit Mignone, vint nous joindre, il me parut que cette vieille me regardoit de bon œil, j'en tirai un heureux préſage. Depuis ce jour, je vis Clarice très-frequemment, & je l'aimai de plus en plus.

plus. Dans ce temps je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de me rendre à Paris, & de solliciter à la Cour pour un illustre François qui avoit le malheur d'être disgracié; cet ordre me causa bien du chagrin. Je ne pouvois me résoudre à m'éloigner de Clarice, je sentois cependant qu'il falloit obéïr. Je fis réponse à Milord que j'étois malade, & qu'aussitôt que ma santé seroit rétablie, je me rendrois à Paris, je gagnois par là un peu de temps. Je parlai au pere de Clarice, & lui demandai sa fille en mariage, il me fit réponse que je ne devois pas penser à cet engagement, que sans parler de ma jeunesse, il prévoyoit bien que Milord mon pere ne consentiroit jamais à une pareille alliance, qu'il me conseilloit, comme mon ami & mon serviteur, de ne plus penser à Clarice, qu'elle n'étoit point née

pour une ſi grande fortune ; que même il me prioit de ne plus revenir chez lui, parce que mes aſſiduités faiſoient tenir de mauvais diſcours dans la Ville. Je le quittai comme un deſeſperé, & fus chercher le Chevalier, je ne balançai point à l'aller trouver chez Mademoiſelle Loiſoniere, à qui il me preſenta, il étoit aiſé de s'appercevoir de mon trouble. Pour ſurcroît de chagrin, je fus en butte aux mauvaiſes plaiſanteries de cette fille qui me demandoit, combien il y avoit de tems que j'étois ſorti de Claſſe, & pourquoi je n'avois pas de Gouverneur. Je me levai, excedé de ſes impertinences, & dis au Chevalier : il faut abſolument que je vous parle. Je quittai bruſquement cette Demoiſelle, & emmenai le Chevalier malgré lui. Je ſuis un homme perdu, lui dis-je, Monſieur de Seville vient de

m'annoncer qu'il ne falloit plus que je retournasse chez lui. Je ne verrai plus l'aimable Clarice, mon cher Chevalier, vous êtes toute mon esperance; si je n'avois pas compté sur votre secours, je crois que je me serois donné la mort. Vous êtes bien simple, dit-il, de prendre tant de chagrin pour une bagatelle, puisque vous ne pouvez vivre sans votre Clarice, enlevez-la. Vous ne serez pas le premier Anglois qui aura enlevé une Françoise. Ah! repartis-je, elle n'y consentira jamais. Est-il besoin qu'elle y consente? reprit le Chevalier, si elle vous aime, comme je n'en doute pas, elle vous sera obligée de cette resolution. Vous devez aller à Paris, vous l'y conduirez; il s'agit seulement de gagner sa gouvernante, cela ne sera pas difficile; vous avez de quoi mettre dans vos interêts toutes les

Douegnes d'Italie & d'Espagne ; reposez-vous sur moi. Vous pouvez, lui dis-je, en revanche, disposer de toute ma fortune. Comme je logeois chez lui, je lui remis la clef de ma cassette, en le priant de ne rien épargner. Je fus surpris quelques jours après, de le voir entrer dans ma chambre avec la gouvernante de Clarice. Elle me dit, je risque de me perdre pour vous; mais Monsieur, que ne fait-on pas pour un Seigneur aussi aimable? Car ce ne sont pas vos richesses qui m'ont déterminée. Je la remerciai de sa bonne volonté, en lui faisant present d'une bourse de loüis. Le Chevalier me dit qu'il falloit avoir de la prudence; que, puisque je n'étois pas dans le dessein de retourner en Angleterre, il falloit que je partisse pour Paris; que Mignone me joindroit bientôt avec sa jeune maîtresse; que

lui & trois ou quatre de ſes gens l'enleveroient, lorſqu'elle iroit à ſa Terre; qu'en ſe conduiſant de cette maniere, le ſoupçon ne pourroit tomber ſur moi. Je lui répondis que je ſuivrois exactement ſes avis.

Je me préparai pour partir, & j'allai faire mes adieux dans la Ville. Je rencontrai Clarice, je l'abordai d'un air froid & lui dis: Je ne doute pas, Mademoiſelle, que Monſieur de Seville ne vous ait informée de la démarche que j'ai faite pour vous obtenir de lui, il eſt vrai qu'il a accompagné ſes refus d'une bonne raiſon: mais eſt-ce la raiſon qui doit payer l'amour? Recevez mes adieux, car je quitte ce ſéjour pour n'y revenir jamais. La jeune Clarice détourna les yeux pour me cacher ſes larmes. Que vois-je? Lui dis-je, vous partagez donc ma peine? Hé bien vous me reverrez encore;

mais promettez moi que vous approuverez tout ce que mon amour me fera entreprendre. Pourvû, dit-elle, que cela ne soit point contraire à mon devoir. Ne craignez rien, lui dis-je, & regardez-moi comme quelqu'un qui doit être votre époux; je ne voulus pas m'expliquer davantage. Je partis pour Paris, où je reçûs tous les jours des nouvelles du Chevalier; je mourois d'impatience de revoir ma chere Clarice.

Je m'acquittai de la commission de mon pere avec succès; son ami fut rappellé à la Cour.

Je pris un Hôtel & nombre de domestiques, j'achetai des équipages brillans, je loüai une maison de plaisance à une lieuë de Paris, où je comptois loger Clarice, dont je ne mandai rien au Chevalier, & pour qu'on ne pénetrât rien de mes sentimens, je

feignis d'être amoureux d'une fille d'Opera, je lui donnois souvent à souper avec de jeunes Seigneurs ; j'étois fort à la mode, on ne m'appelloit que le beau Milord ; je faisois des dépenses considerables auprès de mon actrice. Je la menai un jour chez un Marchand pour lui acheter des habits, elle ne fit aucune façon pour choisir ce qu'il y avoit de plus beau en étoffes d'or. Le Marchand haussoit les épaules de sa folle ambition ; ils se querellerent sur la quantité d'étoffes d'or qu'il falloit. Il m'en faut dix-huit aulnes, disoit l'actrice, il ne vous en faut que quinze, repartoit le Marchand, il n'en faut pas davantage pour une robe & une jupe. Ah ! mais repliquoit-elle, c'est que j'en veux aussi un pet-en-l'air : Donnez à Mademoiselle ce qu'elle demande, disois-je au Marchand, ainsi je passois pour

être son amant, tandis que je vivois près d'elle avec une sagesse dont il n'étoit point d'exemple. Je pensois continuellement à ma petite Clarice; les dépenses affectées que je faisois pour ma feinte inclination ne m'empêchoient pas de pourvoir à tout ce qu'il falloit pour celle que j'aimois réellement.

Deux mois s'étoient écoulés; j'attendois de jour en jour les effets de la promesse du Chevalier; il commença à me devenir suspect. Je lui avois laissé une grande somme d'argent pour executer ce que nous avions projetté. J'achevai de perdre patience, lorsqu'il me manda que Clarice étoit dans un Couvent auprès d'une de ses parentes qui étoit à l'extrêmité. Je resolus d'aller moi-même apprendre ce qui se passoit. Je fus bientôt dans la Ville de C***, j'y arrivai de nuit & me

me tint caché, mon valet de chambre déguisé en Matelot fut s'informer de Clarice, on lui dit qu'elle étoit chez son pere; qu'une de ses parentes fort riche étoit morte, & lui avoit laissé tout son bien, que le Chevalier galant étoit sur le point de l'épouser. Je fus transporté de fureur à cette nouvelle; quatre de mes domestiques, à qui j'avois donné ordre de me suivre à quelques lieuës de distance, arriverent; il s'agissoit avec leur aide d'avoir dans mes interêts la gouvernante de Clarice. Je l'envoyai chercher sous prétexte qu'on vouloit lui faire une restitution. A ce mot de restitution, elle vola où j'étois: en me voyant elle fit un cri & recula: Quoi! Ma chere mignone, lui dis-je, est-ce là comme vous me tenez parole? Ah! Monsieur, dit-elle, que vous venez à propos pour empêcher un mariage dis-

proportionné! le Chevalier a quarante ans, & Clarice n'en a pas seize. Elle a pour lui une aversion insurmontable; elle vous croit infidele. Le Chevalier lui à appris que vous étiez attaché à une fille de Theâtre, & le lui a fait assurer par des personnes nouvellement arrivées de Paris. Ne pensez pas, si le Chevalier l'épouse, que ce soit par amour, ce ne sera que par interêt. Clarice est à present un des meilleurs partis de la Normandie. Mignone me recita beaucoup de traits du Chevalier qui me donnerent de l'horreur de son caractere: Estes-vous capable de résolution? lui dis-je, votre fortune est faite. Il faut me remettre Clarice entre les mains; mon dessein est de l'épouser. Puisque vous avez cette intention, reprit-elle, je vous jure qu'elle sera à vous: Ne vous montrez point, & trouvez-vous demain

au ſoir près des foſſés de la Ville ; je l'engagerai à ſe promener de ce côté, & vous ſerez le maître de l'enlever. Je me jettai au col de mignone, vous me rendez la vie, lui dis-je, pour lui marquer que je n'étois pas ingrat, je lui fis préſent de cent loüis, & lui en promis encore quatre cens, ſi elle réüſſiſſoit dans ſon deſſein. Elle me quitta, j'attendis avec impatience l'heure marquée du lendemain, elle arriva. Je fus me promener enveloppé d'un manteau ſur le bord des foſſés, j'y vis Clarice accompagnée de mignone ; cette promenade étoit fort deſerte, tout étoit favorable à mon deſſein. Mes gens étoient un peu éloignés, & tenoient toute prête une chaiſe de poſte à deux, je leur fis le ſignal dont j'étois convenu, & ils vinrent tout d'un coup fondre ſur Clarice qui fut ſi épouvantée, qu'elle n'eut pas la force

de crier; ils la mirent dans la chaise de poste, dans laquelle je montai, je dis à mignone de suivre un de mes domestiques qui la conduiroit sûrement à Paris. Clarice étoit évanoüie, je lui fis respirer des odeurs excellentes qui lui rendirent la connoissance: Rassurez-vous, lui dis-je, en voyant celui avec qui vous êtes. Quoi! C'est vous, cher Maiderlaure, dit-elle, deviez-vous me causer tant de frayeur? Je ne puis approuver votre entreprise; cependant elle me sauve du plus grand des malheurs. Mon pere, depuis votre départ, a voulu se servir de son autorité pour me contraindre à épouser le Chevalier; j'avois resolu d'aller me refugier dans un Couvent & d'y attendre votre retour; car, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez dans le dessein d'être mon époux? Vous en serez bientôt certaine, lui repartis-je.

Nous arrivâmes en peu de tems, en ma maison de plaisance. Clarice la trouva fort belle. Me voilà, disoit-elle, dans un séjour charmant, mais je n'y puis vaincre ma tristesse. Que pensera-t-on de moi? Que dira mon pere? Hélas! Peut-être que ma fuite lui causera la mort. J'estimois le bon cœur & la délicatesse de Clarice. Je la priai de quitter ses habits de deüil, & d'en prendre qui fussent convenables à des jours de nôces. Je n'attendois que l'arrivée de mignone qui ne tarda pas. Un Prêtre nous maria en présence de mes domestiques. Clarice m'aimoit tendrement, & nous passions des jours les plus heureux du monde. Je menois quelquefois mon épouse à Paris, & la faisois passer pour une Angloise de mes parentes. Je fis venir un Peintre fameux qui nous peignit en mignature dans deux bagues,

A l'égard de la fille d'Opera, je la voyois toujours, elle me nommoit ſon bienfaiteur, & parloit de ma tendreſſe déſintereſſée avec admiration; elle lui fit naître du goût pour la ſageſſe. Après avoir amaſſé un certain bien, elle ſe retira dans un Monaſtere, où elle a conſtamment reſté. Comme le bonheur eſt rarement durable, je fis une rencontre, à quoi je ne m'attendois pas, ce fut celle du Chevalier galant, il m'aborda d'un ait railleur, & me demanda, comment je gouvernois mes petites amours? Et vous, lui dis-je, d'un air mépriſant, combien gagnez-vous ſur celles de tout le monde? Ah! dit-il, Monſieur Maiderlaure, vous emportez la piéce. Je ne ſçai, lui dis-je, qui vous rend aſſez hardi pour me parler après toutes vos lâchetés? Il me répondit avec inſolence. Je ne fus plus le maître de ma cole-

re, je lui donnai un souflet, il tira son épée, je me servis de la mienne avec tant d'avantage, que je le jettai sur le carreau. Je me sauvai promptement à ma maison de campagne, & n'eûs que le temps de dire adieu à Clarice; elle étoit enceinte; je lui remis beaucoup d'or & toutes mes pierreries. Je partis baigné de ses pleurs, & me rendis à Londres; j'y trouvai mon pere qui fut très-satisfait de me revoir. Les trois ans qu'il m'avoit prescrits n'étoient pas encore expirés. J'appris avec chagrin qu'il avoit resolu de me marier à la fille d'un Duc. Je voulois être fidele à Clarice, à qui je donnois souvent de mes nouvelles : Mais que ne détruit point le temps ! L'amitié que j'avois pour mon pere, la noblesse, la beauté de celle qu'il me destinoit; l'absence jointe à la propre inconstance des hommes; tout cela me

fit oublier mon premier engagement. Enfin je me mariai, & ne fus pas longtemps fidele à ma nouvelle épouse; car mon cœur devint le tributaire de toutes les beautés; il n'étoit pas une jolie femme qui ne reçût mon hommage. J'aimois à la Cour par ambition, à la Ville par goût, à la Campagne par fantaisie. Enfin, j'avois une capacité d'aimer qui pouvoit contenir trente passions à la fois. Clarice qui étoit accouchée d'une fille m'avoit écrit cent lettres à quoi je n'avois pas fait de réponse. Elle vint me trouver à Londres, m'accabla de reproches, disant que j'étois cause de la mort de son pere. Ne pouvant soutenir ses plaintes, je me sauvai en Irlande, que je remplis encore de mes amours & de mes infidelités. Enfin j'ai passé ma vie dans une yvresse continuelle. Je perdis mon pere qui me laissa de

grandes richesses. Mon épouse ne m'a point donné d'enfans. Il y a deux ans que je suis veuf. Depuis ce tems, j'ai été comme poursuivi par des remords accablans. Je ne me livrois pas un instant au sommeil, que je voyois Clarice en songe qui me reprochoit ma perfidie. Je me préparois à retourner en France pour la chercher; lorsque j'ai vû Celenie, & que la voix de la nature, sous une apparence d'amour, m'a parlé en sa faveur. Ce fut de cette maniere, que Milord Maiderlaure termina son récit; & se tournant vers Madame d'Horisson, il lui dit: Il ne nous manque que le récit des Avantures de Madame. Je ne vous les refuserai pas, Milord, & vous les écouterez d'autant plus volontiers, que vous y êtes un peu interessé. Elle les commença ainsi.

Histoire & Avantures de Madame d'Horisson.

JE ſuis née en Irlande. Mon pere, quoique ſimple Avocat, étoit fort riche. J'étois ſa fille unique ; il m'idolâtroit, ainſi que ma mere. Depuis mon enfance juſqu'à l'âge de vingt ans, ma vie a été une perpetuelle yvreſſe. On avoit l'imprudence, en parlant de moi, de me faire entendre ces acclamations : Ah, la belle enfant! C'eſt un petit Amour ! Que de graces ! Les beaux yeux ! Qu'elle eſt bien faite ! Qu'elle a d'eſprit ! J'étois vétuë magnifiquement ; des Maîtres de Muſique, de Danſe, d'Inſtrumens, étoient chaque jour occupés à m'inſtruire ; ils applaudiſſoient à mes diſpoſitions, & n'oublioient pas de louer ma figure.

J'avois une coufine paffablement jolie, que l'on maria lorfque je n'avois que onze ans; j'étois déja fi coquette, que j'eus l'adreffe d'attirer la petite cour de ma coufine, & d'en former la mienne. Elle regarda avec fureur un afcendant auffi précoce; mais ce fut bien autre chofe, quand j'eus atteint ma quinziéme année, je vis tous les hommes extravaguer pour moi; mon orgüeil n'étoit pas concevable; j'avois un air fier & impofant, qui me faifoit refpecter.

Une nuit que j'étois dans un bal, parée de tout ce qui peut relever les graces de la nature, j'entrai dans une loge, où je me démafquai; à l'inftant même, tous les yeux furent fixés fur moi: mon pere & ma mere étoient les premiers en contemplation. On ceffa de danfer, les Joueurs d'inftrumens quitterent auffi leur place,

pour voir ce que tout le monde admiroit. J'entendois que l'on disoit : Voyez Mademoiselle Gloria (on me nommoit ainsi) c'est un prodige de charmes, c'est la reine de la beauté ! Je soutenois ce triomphe avec une tranquillité qui provenoit de l'habitude où j'étois de m'entendre loüer ; ma vanité étoit si excessive, que je m'imaginai qu'il falloit que je fusse quelque-chose de surprenant, & tout au moins une Déesse. Quels sentimens coupables ; grand Dieu ! J'oubliois que j'étois mortelle, & que notre origine est le néant. Je regardai les hommes comme mes esclaves, les femmes comme mes lustres ; ma mere même étoit ma premiere femme de chambre. Mon pere versoit des larmes de joye d'avoir une semblable fille : ma cousine en répandoit de rage.

Plusieurs Seigneurs me recher-

cherent en mariage, je les recevois avec hauteur & dédain; connoiſſant leur extrême foibleſſe, je leur faiſois adorer juſqu'à mes caprices. Mon ambition qui n'avoit point de borne, m'engageoit à rejetter leur alliance, & me faiſoit croire que le Roi d'Angleterre étoit le ſeul parti qui me fût convenable. Comme je me flattois d'être, par mon mérite, l'Imperatrice de la Terre, j'aurois voulu que ce Monarque eût été mon premier Sujet; ainſi je ne trouvois perſonne digne de moi : cependant j'aimois à être aimée.

Milord Maiderlaure vint en Irlande. Quoiqu'il fût marié, il ne balança point à s'attacher à mon char. Que je ſçus bien le diſtinguer de ſes Rivaux! La foule de mes adorateurs me devint importune; je ceſſai d'être coquette pour devenir tendre; je

craignois que ce charmant Milord n'eût pour moi qu'une légere inclination ; je lui voulois une forte passion, qui justifiât mon penchant. Le cruel Maiderlaure m'aima trop pour mon mon repos, & pas assez pour être constant. Il avoit une coquetterie d'esprit qui ne lui permettoit de soupirer que jusqu'au temps qu'il se pût croire aimé. Il n'en vouloit d'autre preuve que l'émotion & le trouble que sa présence faisoit naître, & qu'il sçut trop bien remarquer dans mes yeux. Les visites qu'il me rendit furent fréquentes pendant six semaines ; & quand il eut reçu des marques, quoiqu'innocentes, de ma tendresse, il cessa tout d'un coup de me venir voir. Je fis presque des bassesses pour le rappeller ; j'envoyai plusieurs fois chez lui, & je hazardai de lui écrire cette Lettre.

VOus n'aimez plus, Milord, parce que vous vous êtes apperçu que vous étiez aimé. J'ai banni pour vous les Amans les plus fidéles; pour prix de tant de ſacrifices, vous me livrez à la ſolitude. L'amour fondé ſur l'eſtime devroit être plus durable. Qu'eſt devenu le vôtre, & qu'ai-je fait qui ne dût pas même l'augmenter? Cher Milord, revenez; les plaiſirs innocens peuvent-ils vous cauſer de l'ennui? Pour moi, je les trouve toujours nouveaux. Qu'il eſt doux de connoître les charmes de l'Amour, & d'en ignorer les foibleſſes!

Maiderlaure étoit épris de la femme d'un Preſident, il ne daigna pas faire un mot de réponſe à ma Lettre. Par ce mépris, mon cœur fut déchiré, & ma vanité écraſée. Ce double ſupplice me rendit malade; le danger où j'étois réveilla la tendreſſe de mes

anciens Amans; ils vinrent me voir; leur crainte, leur empressement, me consolerent un peu, & ma santé revint sur les aîles de l'amour propre : je reparus dans le monde plus brillante que jamais.

Un nouvel Adorateur se mit sur les rangs : ce fut le Comte d'Horisson, jeune Seigneur très-aimable. Si je ne sentis pas d'amour pour lui, j'eus du moins, une amitié bien vive. Ordinairement les peres donnent à leurs filles une dot pour les marier, ce fut le contraire à mon égard. Le Comte d'Horisson donna au mien, pour m'obtenir, trente mille Guinées.

Je fus mariée avec ce jeune Seigneur. Le rang qu'il me donna, & son amour, effacerent de mon cœur Maiderlaure, dont les nombreuses infidelités étonnoient toute la Ville. S'il m'avoit sacrifiée

ſacrifiée à ſon inconſtance, j'eus le plaiſir de le ſacrifier à mon devoir & à ma fierté. Ma beauté qui s'étoit encore accruë, par une magnificence mieux fondée, le frappa vivement. Je le trouvai dans une Maiſon, où il n'eut des yeux que pour moi; j'affectai de ne pas le regarder, & fixai mes regards ſur mon généreux époux. Je triomphois de toute maniere; le déſeſpoir de ma jalouſe couſine, qui n'étoit qu'une petite Bourgeoiſe, me raviſſoit; j'étois les délices de mon pere & de ma mere : mais leur ſatisfaction fut courte, mon orgüeil attira ſur moi la colere celeſte.

Je fus attaquée de la petite verolle, qui fit un ravage affreux ſur mon viſage; j'eus la douleur de voir ma couſine ſe pâmer de joye auprès de mon lit : la mort me ſembloit préferable à la laideur dont j'étois menacée.

Revenuë de cette funeste maladie, je me trouvai si difforme, que de honte, je fus me cacher à la campagne, où je restai près de cinq ans. Le temps & la réflexion m'inspirerent des sentimens plus raisonnables; je regrettai moins un avantage qui est souvent pernicieux.

Mon époux, dont la tendresse étoit bien refroidie, fut tué à la guerre. Je me rendis à Londres. Maiderlaure vint demeurer dans mon voisinage; je ne fis aucune difficulté de recevoir ses visites, que la perte de ma beauté rendoit entierement sans consequence.

Madame d'Horisson finit ainsi le récit de ses Avantures, ajoûta Celenie. Nous avons resté, Florimond & moi, deux ans auprès de mon pere, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il a pû se resoudre à nous laisser par-

tir. Des affaires que nous avons en Province demandent absolument notre presence. Nous esperons mon époux & moi retourner dans quelques mois auprès de lui, pour y demeurer toujours. Voilà ce que m'apprit Celenie, je restai huit jours avec elle, & suis revenuë à Paris, où je me flatte que cette suite de son Histoire sera bien reçûë.

Fin de la sixiéme & derniere Partie.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

